

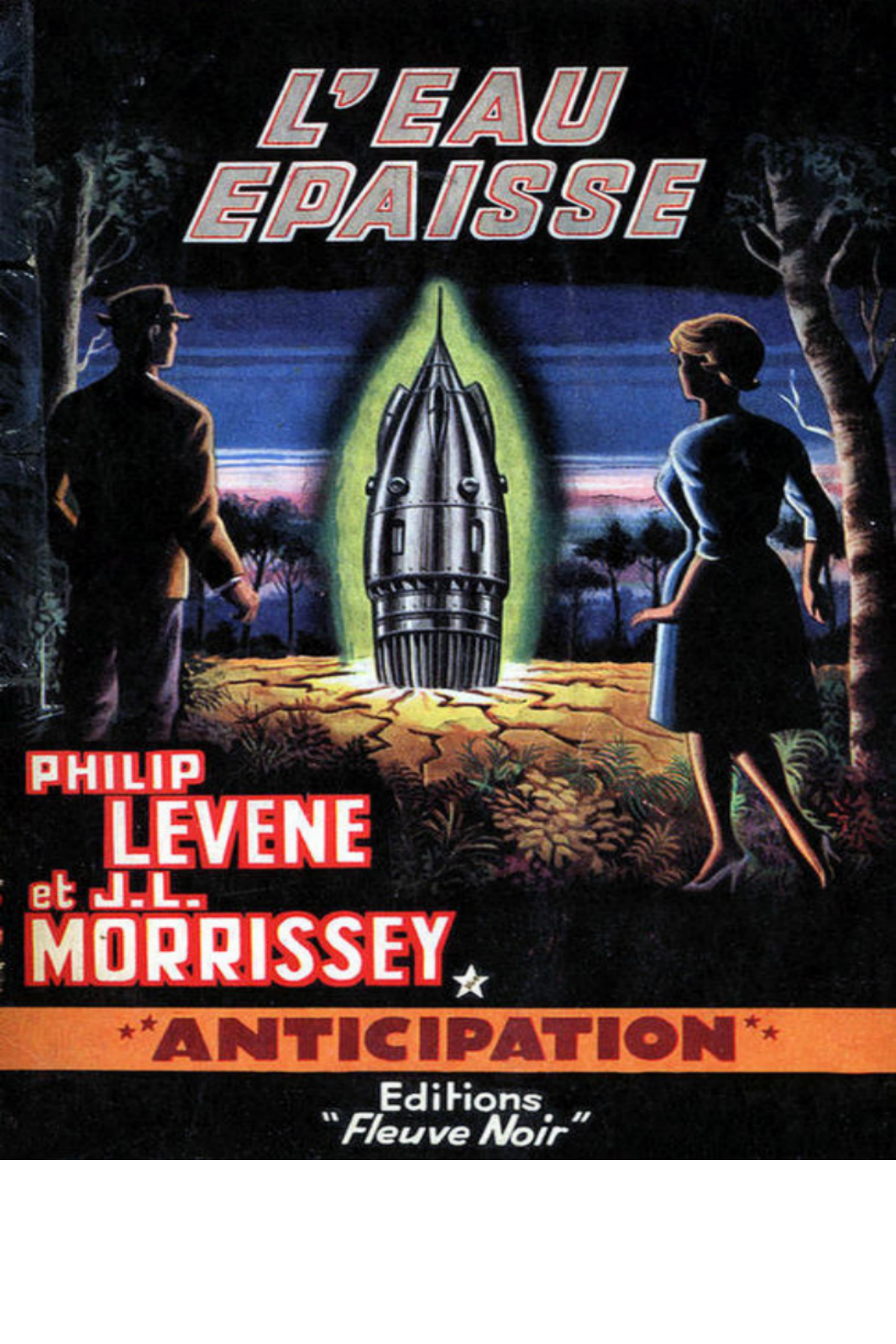
**FNA 0216 -
L'Eau Épaisse**

**Philip Levene
Joseph Lawrence
Morrissey**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EAU EPAISSE



**PHILIP
LEVENE**
et **J.L.
MORRISSEY** ★

★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

PHILIP LEVENE ET J.L. MORISSEY

L'EAU ÉPAISSE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

Traduction et adaptation de B.-R. Bruss
Titre anglais : *City of the hidden eyes.*

© 1963 World Distributors – London et Éditions Fleuve Noir, Paris.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays
Scandinaves.

PROLOGUE

COMMENT TOUT À COMMENCÉ

Andrew Gauge était un savant, mais un savant d'une sorte assez particulière. Il ne travaillait ni dans un centre de recherches, ni dans une Université, ni dans une entreprise industrielle. Disons, pour le moment, qu'il était célibataire, qu'il avait trente-cinq ans et possédait, naturellement, le diplôme de docteur ès sciences.

Cet après-midi-là, il pilotait sa voiture dans la campagne, aux environs de Londres. Il faisait un temps magnifique. Il était à peine quatre heures, et comme il était en avance pour son rendez-vous, il s'arrêta au bord d'un champ pour fumer une cigarette.

Il avait passé la matinée au Home Office⁽¹⁾, et les indications que lui avait données Barrington, le secrétaire privé du ministre, étaient consignées sur une note qu'il avait mise dans sa serviette avec deux ou trois autres documents se rapportant à la même affaire. Il relut la note en question. Il fit une petite grimace : avant qu'il en ait terminé avec ce problème, les quelques feuilles qu'il tenait à la main se seraient certainement transformées en un volumineux dossier.

Il s'agissait d'une histoire de réservoirs d'eau, et c'étaient ces réservoirs qu'il allait visiter. Quelqu'un avait signalé dans un vague rapport que « quelque chose n'allait pas ». Les eaux n'étaient pas, semblait-il, contaminées, ni apparemment dangereuses, mais tout simplement imbuables. Le rapport notait qu'elles étaient devenues « épaisses ». Andrew Gauge sourit en lisant dans la marge : « Il s'agit peut-être d'eau lourde. » De l'eau lourde ! Seigneur !

Il remit les papiers dans sa serviette et écouta d'un air rêveur les bruits assourdis que faisait un tracteur dans un champ voisin, derrière une haie et un rideau d'arbres. Tout en savourant sa cigarette, il contemplait le paysage. Soudain il s'avisa qu'une nappe de brouillard flottait dans le champ, derrière la haie. Du brouillard par une journée aussi ensoleillée ?

La curiosité faisant partie de ses qualités professionnelles, il sortit de sa voiture, franchit la haie à travers une brèche et s'avança dans le champ. Qu'il y eût effectivement du brouillard en cet endroit, le doute n'était pas possible, et ce brouillard cachait même le tracteur à sa vue. Pourtant il doutait encore. Il ferma les yeux un moment et les rouvrit. L'épaisse vapeur grise était toujours là et commençait à l'envelopper. Il n'entendait plus le bruit du tracteur.

Brusquement il porta sa main à sa tête. Il éprouvait soudain une horrible migraine, juste entre les deux yeux. Le tabac, sans doute. Il faudrait qu'il se décide enfin à cesser de fumer.

Il revint sur ses pas et retraversa la haie tout en se demandant : « Un tracteur ? Ai-je bien entendu un tracteur ? Et était-ce un tracteur ? Sacrée migraine ! »

Près de son auto, il vit un policier dont la motocyclette reposait le long de la haie. Cet homme lui demanda :

— Avez-vous des ennuis, monsieur ? Je me suis arrêté en vous voyant revenir à travers ce champ. Et votre voiture est sans lumière...

Gauge se mit à rire, malgré son mal de tête.

— J'étais simplement descendu pour me dégourdir les jambes. Quant aux lumières, quel besoin aurais-je d'allumer mes feux de position en plein milieu de l'après-midi ?

Tout en parlant, il regardait autour de lui, et, à sa grande stupeur, il vit qu'il faisait complètement nuit. Pendant un moment, il ne put en croire ses yeux. Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Il est onze heures du soir, monsieur, lui dit posément le policier. Mais je ne veux pas vous importuner davantage, car vous n'êtes pas positivement en contravention, votre voiture étant suffisamment garée. Je voulais simplement vous venir en aide si vous en aviez eu besoin...

Gauge se remit à rire, oubliant sa migraine. Sans doute avait-il fait une sieste dans le champ. Le temps était si beau... Et le tabac aidant... Mais une sieste de sept heures ! Un peu long, n'est-ce pas ? Il est vrai qu'il s'était passablement surmené au cours des dernières journées. Ce devait être la cause de ce qui lui était arrivé.

— Je vous remercie, dit-il, mais tout va très bien. Je me suis simplement reposé un peu. Pouvez-vous me dire exactement où je suis ?

— Vous êtes exactement à cinq kilomètres de Penwood.

— Penwood ? Penwood ? fit Gauge d'un air vague. Je ne crois pas que j'aie jamais entendu parler de cet endroit. J'ai dû certainement me tromper de route. Celle de Londres est bien dans l'autre direction ?

— Parfaitement. Faites demi-tour, et vous rejoindrez, pas très loin d'ici, la grande route de l'ouest.

Le policier regarda Gauge d'un œil quelque peu soupçonneux tandis que celui-ci montait dans sa voiture. Quant à Gauge, qui se sentait passablement ridicule, il ne s'attarda pas.

Rentré chez lui, il posa sa serviette de cuir sur son bureau et l'ouvrit, pour examiner le travail qu'il avait à faire le lendemain. Il tomba sur une note en tête de laquelle était inscrit le mot : Penwood. Il y jeta un coup d'œil. Qu'est-ce que cette note faisait dans sa serviette ? Jamais personne ne lui avait parlé de cela. Encore une

erreur de quelque scribouillard ! Ah ! l'administration !
Après avoir pesté quelques instants, il alla se coucher.

*
* *

— David, murmura sir William Stacey, cette découverte va faire un bruit énorme. Nous écrirons ensemble le mémoire, et je le lirai à la prochaine réunion de la Société d'Anthropologie. Mais regardez-moi cela... De quoi provoquer une révolution chez les vieux fossiles de la science...

Le jeune David Ross, qui avait l'air un peu bohème, avec ses cheveux roux en désordre, prit l'objet avec infiniment de respect, et demanda :

— Avez-vous une idée de son ancienneté, sir William ?

Les deux hommes étaient dans une caverne de l'Ariège, où ils venaient de faire la trouvaille qui visiblement les excitait au plus haut point. Sir William Stacey releva sa belle tête ornée, sur le crâne, d'un magnifique toupet blanc et, au menton, d'une superbe barbe blanche. Il reprit l'objet d'une main tremblante et déclara :

— Qui pourrait le dire ? Peut-être des milliers d'années ? Quoique certains indices indiquent une date plus récente... Seuls les tests nous renseigneront, tests à la fluorine et au radiocarbone. David, il doit s'agir, il s'agit même certainement – et quelle qu'en soit l'ancienneté – de quelque chose d'entièrement nouveau. Aucun spécimen se rapprochant de celui-ci n'a jamais été mentionné dans les annales de l'anthropologie. Nous devons pour le moment garder la chose secrète, mon garçon. Et comme vous êtes étudiant, que personne ne vous connaît, c'est à vous que je confie cet objet. Veillez-y comme sur la prunelle de vos yeux. Je sais des gens qui donneraient leur bras droit pour être à notre place.

*
* *

Edgar Farrow, un des plus grands savants des États-Unis, était assis à son bureau, dans sa maison de campagne de Louisiane, près des rives du lac Charles. Flegmatique à son ordinaire, il vivait dans un état d'excitation inhabituel. Le mémoire scientifique auquel il travaillait allait bousculer toutes les données de l'anthropologie et replacer celle-ci sur de nouvelles bases. Farrow éprouvait des sentiments analogues à ceux qu'avait dû connaître Christophe Colomb.

Il parlait posément devant son magnétophone :

« Donc, disait-il, je suis prêt à prouver sans qu'aucune contestation soit possible, en me basant sur la découverte que j'ai faite et sur les théories que j'ai élaborées depuis, que, contrairement à toutes les idées reçues,

l'humanité sur cette planète... Mais qu'est-ce que c'est encore que ce vacarme ? On ne peut pas s'entendre parler ! Je parie que ce sont les sacrés gosses de Harman qui font encore cuire un rôti en plein air... Il faudra que j'en dise un mot à leur père... »

Il se leva, dans un mouvement d'impatience, laissant tourner le magnétophone, et passa dans le jardin, qui communiquait de plain-pied avec son bureau. Le lac brillait au loin sous le ciel étoilé et la fumée provenant sans doute du rôti en plein air des enfants Harman rampait sur le sol, au-delà des pelouses. Farrow se dirigea d'un pas nerveux dans cette direction. Mais un autre bruit, grinçant, frappa alors ses oreilles. Ce devaient être les pilotes de la base aérienne qui réchauffaient leurs moteurs à réaction. « Il faudra que demain matin, pensa-t-il, j'aille dire au commandant de la base ce que j'en pense... »

Et il poursuivit sa marche, tandis que la fumée formait de petits tourbillons autour de ses jambes.

Quelques instants plus tard, sa femme, Mrs. Eleanor Farrow, s'avança jusqu'à la pelouse. Devant elle, le paysage nocturne semblait vide. Soudain, saisie d'une frayeur irraisonnée, elle alla regarder dans le bureau. Les bobines du magnétophone continuaient de tourner, n'enregistrant rien, car elles ne pouvaient pas enregistrer la peur de Mrs. Farrow. Celle-ci se mit à crier d'une voix tremblante :

— Edgar ! Edgar ! Où es-tu ? Réponds-moi... (Puis elle appela son fils :) Larry ! Descends vite. Ton père est parti. Il a disparu. Je l'ai entendu crier... Puis plus rien... Je ne le vois nulle part. Je suis effrayée. Je suis sûre que ton père est en danger. Pourquoi ne répond-il pas ? Et arrête ce magnétophone. Ces rouleaux qui tournent me donnent le vertige.

*

* *

La *dacha* était tranquille, et la nuit silencieuse – le silence des nuits de Crimée. Il neigeait peut-être quelque part en Russie, mais ici, sur la Riviera soviétique, c'était un perpétuel printemps.

Le camarade docteur Josef Semionovitch Sverhoff, de l'Académie des sciences de Moscou, et grand leader en matière d'anthropologie, se penchait sur un fragment d'os reposant sur une plaque de verre dans son laboratoire. Ses yeux brillaient et son cerveau était agité.

— Voilà, se disait-il, qui va confirmer à tout jamais la supériorité des Soviétiques dans cette reine des sciences, la science de l'homme. Quand j'aurai préparé mon mémoire, produit mes découvertes, je serai en mesure de conduire les esprits humains dans des directions jusqu'ici insoupçonnées.

Il enleva ses lunettes et se frotta les yeux, décidant qu'il avait assez travaillé pour ce jour-là. D'ailleurs ne s'était-il pas quelque peu

surmené au cours de son long et pénible voyage de recherche en Espagne ? Il alla faire un tour pour se détendre.

Tandis qu'il marchait, il entendit un bruit bizarre, un grincement. Il se demanda si l'on n'expérimentait pas quelque arme nouvelle dans le camp militaire voisin. Cette pensée le remplit de fierté. Mais le bruit était irritant. Il se répéta qu'il avait trop travaillé. Cela lui donnait de lourdes migraines. Il ferait bien de se coucher tôt. Mais il continuait à s'éloigner de sa *dacha*, à travers le jardin, et s'approchait peu à peu de l'étang aux carpes...

Anna Alexandrovna Boguleff, sa gouvernante, sortit sur la véranda et l'appela :

— Camarade docteur, votre diner est servi et vous attend. Rentrez vite, la nuit devient fraîche. Vous auriez dû prendre un foulard. Docteur, docteur, où êtes-vous ? Répondez-moi...

Un vol d'oies sauvages passa dans l'air avec des cris stridents. Mais Sverhoff ne répondit pas.

CHAPITRE PREMIER

UNE ODEUR DE GOUDRON

Les ombres s'allongeaient sur les pelouses, et déjà, sous les arbres du verger, il faisait presque nuit. La lumière du studio, à travers la porte vitrée donnant sur la terrasse, projetait au-dehors une lueur jaune. C'était l'heure tranquille et crépusculaire qui suit une belle fin de journée.

Sir William Stacey, un bel homme qui avait l'aspect, avec sa barbe et sa chevelure blanches, d'un prophète biblique, se tenait debout dans l'embrasure de la porte et contemplait la nuit qui tombait. Mais il ne voyait rien de ce qui s'étalait sous ses regards. Il n'entendait pas non plus le murmure de son poste de radio. Pourtant il n'était nullement soucieux ou inquiet. Il ne l'était jamais. Sa vie avait toujours suivi des sentiers agréables. Même son travail avait toujours été pour lui une joie. Anthropologiste, il avait fait de passionnants voyages et ses succès dans le monde des sciences lui avaient permis de se retirer de la vie active dès l'âge de cinquante-cinq ans et de se consacrer entièrement et uniquement aux recherches qui lui plaisaient. C'est ainsi qu'il avait fait, dans les Pyrénées, en compagnie du jeune David Ross, son élève, une découverte qui allait mettre leurs noms au tout premier rang des hommes de science, une découverte qui allait bouleverser l'anthropologie aussi profondément que les travaux d'Einstein avaient bouleversé les conceptions newtoniennes. Tout au fond de lui-même, il rayonnait de joie, et c'est avec un large sourire qu'il accueillit sa gouvernante, bien que celle-ci fût très en retard pour lui apporter le thé.

— Sir William, lui dit-elle, excusez-moi. J'étais allée à Oakdene faire des courses, et j'ai raté l'autocar de cinq heures... Mais peut-être ne prendrez-vous pas de thé. L'heure du dîner est si proche. Faut-il vous en préparer ?

— Tout juste une tasse. Et un petit biscuit. Il prêta l'oreille à la radio qui disait :

« ... et on espère que les ministres des Affaires étrangères se rencontreront le mois prochain. La Russie, en effet, commence aujourd'hui une nouvelle série d'expériences thermonucléaires. On parle même, à Moscou, de faire exploser une bombe de cinquante mégatonnes. Les États-Unis, dans ces conditions, envisagent naturellement, eux aussi, de reprendre leurs expériences... »

Sir William haussa les épaules et tourna le bouton en faisant une grimace de dédain. Les informations de ce genre ne l'intéressaient pas.

— Vos rhumatismes vous font-ils souffrir ? lui demanda candidement Mrs. Milne, sa gouvernante.

Mais il ne l'entendit pas. Il méditait sur le mémoire qu'il allait écrire, et qui ferait un tel bruit ! Il pensait aussi à Ross. Le jeune Ross était un brillant étudiant qui pourrait l'aider. Mais peut-être faudrait-il qu'il s'assurât aussi le concours d'un homme très expérimenté. Celui de Lomax, par exemple, qui, en outre, habitait tout près. Mais pouvait-il se fier au vieux Lomax ? C'était un risque à prendre, s'il voulait que le travail fût fait d'une façon parfaite. Il se tourna vers sa gouvernante.

— Mrs. Milne, voulez-vous m'appeler le professeur Lomax au téléphone...

— Ne voulez-vous pas boire votre thé d'abord ?

— Non. Appelez-le immédiatement, je vous prie.

La gouvernante s'éloigna en soupirant, avec l'impression que quelque chose n'allait pas bien. Elle revint quelques instants plus tard.

— On ne répond pas chez le professeur. Voulez-vous maintenant votre thé ?

— Non. Passez-moi mes souliers, Mrs. Milne. Je vais aller dans le jardin voir si Cooper a fini de tailler les rosiers. Je crains qu'il ne les taille trop court.

— Il est toujours là, sir William. J'entendais son sécateur il y a un instant. Mais vous n'allez pas sortir. Il va faire nuit dans quelques minutes. La fraîcheur tombe. Et vos rhumatismes...

Mais elle aurait pu aussi bien parler à un mur. Il avait enfilé ses chaussures et se dirigeait vers la porte.

Mrs. Milne retourna dans sa cuisine, prépara le thé puis retourna dans le studio. Du seuil de la porte vitrée, elle appela :

— Sir William ! Sir William ! Votre thé est prêt... Où peut-il bien être, ce vieil enfant ?

Elle passa sur la terrasse et se heurta au jardinier Cooper qui revenait vers la maison. Celui-ci eut un sourire accompagné de petits clignements d'yeux. Mrs. Milne le jugeait trop indépendant, trop familier pour un homme de sa condition.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle sèchement. Avez-vous vu le patron ?

— Pas vu dans le jardin, répondit Cooper. Quand j'ai fini de tailler les rosiers, j'ai pourtant fait un tour dans les allées pour voir si je n'avais pas oublié d'outils. Pas trace du patron, nulle part.

— Vous vous trompez certainement, Cooper. Vous avez mal regardé. Allez voir si vous le trouvez, et je vous donnerai une tasse de thé quand vous reviendrez.

Elle regagna sa cuisine. Dix minutes plus tard le jardinier reparut.

Il se grattait la tête.

— Vous êtes sûre qu'il vous a dit qu'il allait dans le jardin.

Elle le regarda, soudain alarmée.

— Où a-t-il bien pu aller ? murmura-t-elle.

Un frisson la saisit. Voilà qui ne ressemblait pas au comportement habituel et toujours prévisible de sir William.

— Voyons, Cooper, êtes-vous bien sûr que vous ne l'avez pas vu, ni entendu ?

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que je mens ? Ni vu ni entendu personne, je vous dis. Je n'ai entendu qu'un bruit de moteur, et je ne crois pas que c'était la voiture du patron. Plutôt un moteur de tracteur, ou quelque chose dans ce genre.

— C'était peut-être tout de même sa voiture. Il a dû aller chez le professeur Lomax.

Ils coururent jusqu'au garage. Mais la Daimler de sir William était bien là. Ils explorèrent le jardin, le verger, en vain. Une heure plus tard, ayant pu joindre au téléphone le professeur Lomax, ils apprirent que celui-ci n'avait pas vu son collègue. Mrs. Milne semblait si effondrée que l'irrévérencieux Cooper s'abstint de la taquiner. Il essaya au contraire de la rassurer.

— Ne vous désolez pas, ma chère. Il est certainement allé faire une promenade jusqu'à Oakdene. C'est sûrement là qu'il est...

— Sûrement pas, s'écria-t-elle sur un ton gémissant. Il n'a jamais fait une chose pareille. Il n'est jamais sorti sans me dire où il allait. Je suis effrayée, Cooper. Il a dû lui arriver quelque chose.

Toutes sortes de pensées terribles tournaient dans la tête de la gouvernante. Elle savait que sir William Stacey était un savant. Elle avait entendu dire que les Russes, les affreux Russes, s'intéressaient aux hommes de science, et que certains de ceux-ci avaient mystérieusement disparu derrière le rideau de fer. Ce bruit de moteur que Cooper avait entendu... N'avait-on pas kidnappé sir William ?...

Elle saisit le jardinier par le bras.

— Il faut prévenir la police. Nous n'avons pas un moment à perdre...

— Voyons, voyons, Mrs. Milne, ne vous affolez pas. Le patron va peut-être rentrer d'une minute à l'autre, après être simplement allé faire un tour. Il ne sera pas content de vous quand il saura que vous vous êtes conduite d'une façon pareille...

Mais la gouvernante ne voulut rien entendre. Déjà elle décrochait le téléphone et épanchait son cœur angoissé dans le giron du brigadier de police d'Oakdene. Elle n'avait pas tort, car sir William ne rentra pas. Toute la nuit, des recherches furent faites. Et, à l'aube, le policier d'Oakdene estima qu'il devait remettre cette affaire entre les mains d'une autorité plus haute : celles de l'inspecteur Stanley Adams, du

poste central de police de Retford.

*
* *

L'inspecteur Stanley Adams, assis derrière son bureau, semblait vaguement ennuyé. Il évitait de regarder en face la dame plutôt replète et pas toute jeune qui siégeait devant lui. Il pensait au steak aux champignons que sa logeuse, en cet instant même, était en train de préparer pour son déjeuner. Mais il se rendait compte qu'avec une femme comme Mrs. Milne, il en aurait pour un bon moment avant de rentrer chez lui. Comme la nourriture était une chose importante dans sa vie, il sonna et demanda qu'on lui apporte du café et des sandwiches. Puis, surmontant son humeur morose, il se tourna vers la gouvernante de sir William.

— J'aimerais, Mrs. Milne, que vous ajoutiez quelques précisions à la déclaration que vous avez faite au policier d'Oakdene. Oh ! je ne critique personne. Mais vous venez de vivre des moments pénibles, et il se peut que quelques petits détails vous aient échappé, qui pourraient nous aider à retrouver votre patron. Vous prendrez bien une tasse de café avec moi ?...

Mrs. Milne eut un sursaut, comme si on lui avait offert d'avaler une coupe de cyanure.

— Du café ! Je ne pense pas que je pourrai boire ou manger quoi que soit tant qu'on n'aura pas ramené ce pauvre sir William sain et sauf à la maison.

Elle se sentait pourtant plus calme, maintenant que la police, la toute-puissante police, s'était mise en mouvement. Elle avait même conscience d'occuper le centre de la scène, et malgré le chagrin réel que lui causait la disparition du savant, elle éprouvait quelque satisfaction à jouer un tel rôle.

— Bon, bon, fit paisiblement l'inspecteur. Nous allons tâcher d'en finir au plus vite. Après quoi je vous ferai reconduire chez vous et nous nous mettrons aussitôt au travail.

— Il a été kidnappé, j'en suis sûre ! s'écria-t-elle. Ce sont ces Russes, j'en jurerais. Ils attirent ou enlèvent tous nos meilleurs savants et font subir un lavage de cerveau – comme disent les journaux – à ceux qui leur résistent. C'est une affaire de gouvernement, inspecteur. Sir William était un des plus grands savants de notre pays. Et je savais qu'il était sur le point de révéler une découverte sensationnelle qu'il avait faite...

— Peut-être, fit doucement l'inspecteur, bien qu'un peu excédé. Et nous ne manquerons pas de tenir compte de vos suggestions. Mais je ne cache pas que les Soviets se soient beaucoup intéressés aux anthropologistes de l'Occident. Et sir William est un anthropologiste,

n'est-ce pas ? Ah ! s'il était un physicien nucléaire, ou un théoricien des fusées, il pourrait y avoir quelque petite chance pour qu'il en fût autrement.

— Physique nucléaire ? s'écria-t-elle. Fusées ? Nous y voilà... Ce bruit bizarre que Cooper a entendu.

L'inspecteur Adams ferma les yeux tout en tripotant nerveusement son crayon. L'entretien allait être plus difficile encore qu'il ne l'avait imaginé. Ce qu'avait entendu le jardinier pouvait être important, mais il faudrait examiner cela au moment voulu. Or cette brave dame semblait vouloir se précipiter dans toutes les directions à la fois. On apporta le café. Mrs. Milne le regarda avec dégoût.

— Pour rien au monde je n'en boirais, dit-elle sur un ton tragique. Et quand je pense que le thé de ce pauvre sir William attend encore tout froid sur son bureau. Lui qui aimait tant les toasts que je lui préparais. Quand je pense qu'en cet instant il mange probablement du pain noir et de la soupe aux choux... Il paraît que les Russes n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent...

L'inspecteur l'interrompt.

— Cela ne vous ennuie pas que je mange devant vous ? Je pense, Mrs. Milne, que le mieux serait de reprendre les choses par le commencement.

— J'ai déjà tout dit au policier d'Oakdene, fit-elle d'un air un peu pincé. Si je recommence, je puis oublier des choses que j'ai déjà dites.

— Il est possible aussi, chère madame, que vous vous souveniez de certaines autres choses que vous n'avez pas dites et qui peuvent nous aider.

Elle le regarda d'un air soupçonneux :

— J'espère que vous avez déjà commencé vos recherches... J'ai dit au policier d'Oakdene qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

— Le signalement de sir William a été diffusé dans toute l'Angleterre et dans les pays voisins, lui dit-il gentiment. Des vérifications sont faites en ce moment dans les gares, les aéroports, les hôpitaux. Sir William a un physique qui attire l'attention. Ne craignez rien, nous le retrouverons avant la fin de la journée. La police peut paraître lente, mais elle est patiente et minutieuse. Maintenant, pouvons-nous commencer ?

Elle poussa un profond soupir.

— Eh bien, comme je l'ai dit au policier d'Oakdene, j'avais manqué l'autobus de cinq heures et j'ai dû revenir à pied du village.

— La maison de sir William s'appelle « White Gates », n'est-ce pas ? Et si j'ai bien compris, vous êtes la gouvernante ?

— Voilà cinq ans que je m'occupe de sir William. Il n'a ni femme, ni enfant, ni famille, sauf un vague cousin qu'on ne voit guère qu'une fois par an.

Adams prit une note, puis mordit dans son sandwich.

— En rentrant, je lui ai demandé s'il voulait du thé, poursuivit Mrs. Milne. La radio marchait et parlait d'expériences atomiques. Ces choses-là ne lui plaisent pas et il ferma le poste. Puis il me demanda d'appeler le professeur Lomax au téléphone...

— Un voisin, peut-être ? Ou un collègue ?

— Les deux, fit-elle vivement. Il habite à Oakdene, sur la colline, à environ un kilomètre de chez nous. Sa maison s'appelle « L'Hermitage ». Il vient faire des parties d'échecs avec sir William. C'est un savant lui aussi, mais trop vieux pour pouvoir faire grand-chose. Un veuf. Il vit avec Helen, sa fille unique. Je trouve drôle que mon maître ait voulu lui parler juste avant de sortir.

— Ah ? fit Adams d'un air songeur, tout en notant un petit éclat dans l'œil de la gouvernante.

Elle se pencha vers lui.

— Vous pensez que le professeur pourrait être quelque espion ? Quelque agent secret ?... Moi je ne crois pas... Pas ce vieux professeur. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Nous examinerons tous les détails, Mrs. Milne. Vous disiez donc que votre patron vous avait demandé d'appeler son ami au téléphone. Avez-vous entendu de quoi ils parlaient ?

— Non, parce qu'ils ne parlèrent pas. Le professeur n'était pas chez lui. Sir William semblait un peu agité. Il me demanda ses souliers pour aller dans le jardin voir ce que faisait le jardinier Cooper. Au bout d'un moment, quand je lui apportai le thé, il n'était pas revenu. Je l'appelai, mais ce fut Cooper qui arriva, me faisant presque peur, car la nuit venait de tomber.

— Ce Cooper avait-il parlé à sir William ?

— Oh ! que non. Mais le jardin est grand. Ils avaient pu ne pas se rencontrer. D'abord je ne me suis pas inquiétée. Cooper est parti à la recherche du patron, mais revint en disant qu'il ne l'avait pas trouvé. Je me rappelle que ses chaussures étaient pleines de boue. Et maintenant que j'y pense, il m'a dit quelque chose de bizarre. Il m'a demandé si j'avais entendu une sorte de bruit grinçant... Il pensait que c'était peut-être un tracteur, ou quelque autre engin analogue. Mais je n'avais rien entendu.

Adams prenait des notes. Il préférait ne plus poser de questions, mais laisser parler la femme.

— Nous sommes retournés dans le jardin. J'étais effrayée. En bas du verger, j'ai senti une drôle d'odeur, une odeur de goudron. J'ai pensé que cela pouvait provenir de la route voisine, où on avait peut-être fait des réparations sur la chaussée. Ou que c'était un de ces engrais puants dont se sert Cooper. En tout cas nous n'avons pas retrouvé le patron. Il avait disparu, comme un courant d'air. C'est

alors que j'ai téléphoné au policier d'Oakdene. Voilà. Je vous ai répété tout ce que je lui avais dit. Je ne sais rien d'autre...

Adams réfléchit un instant.

— En fait, dit-il, vous ne m'avez rien appris qui puisse m'être utile. Mais une femme avisée et pleine de bon sens comme vous pourrait m'éclairer davantage. J'aimerais avoir un aperçu plus poussé sur la personne même du disparu, sur sa mentalité, sa façon de considérer la vie, ses amis, ses relations, ses ennemis, ses voisins. Toutes sortes de petites choses que vous avez pu noter sur lui et sur les gens avec qui il était en contact...

Mrs. Milne eut un large sourire. Enfin son rôle prenait de l'ampleur. Elle ferma les yeux un instant, plongée dans des abîmes de réflexion.

— Eh bien, voilà..., fit-elle.

L'inspecteur se mit à prendre des notes à toute allure, sans plus penser au steak aux champignons.

*

* *

« Voilà un policier qui sort de l'ordinaire », pensa Andrew Gauge lorsque le commissaire principal, après avoir fait les présentations, le laissa seul avec Adams. Gauge alluma la cigarette qu'il avait offerte à l'inspecteur, puis alluma la sienne.

Le bureau qu'occupait, à Scotland Yard, Andrew Gauge, docteur ès sciences, ne ressemblait guère au nom que lui avaient donné quelques esprits irrévérencieux : « l'ancre de l'indolence ». Mais même les grands patrons le désignaient ainsi, par habitude. Ce bureau, pourtant, était parfaitement net et bien agencé pour un travail efficace. Les rayons étaient chargés de dossiers aux étiquettes assez bizarres. L'un d'eux contenait des rapports sur une curieuse pluie de grenouilles dans le comté de Durham. Un autre se référait à un groupe d'hommes qui étaient brusquement sortis de la mer sur une plage déserte de la côte ouest puis étaient repartis tout aussi mystérieusement. Toute une section de la documentation concernait les objets volants non identifiés signalés un peu partout. Si un Martien, un jour, atterrissait en Grande-Bretagne, le premier rapport qui en serait fait aboutirait rapidement dans ce bureau, où l'on trouvait toutes sortes de documents insolites, allant d'un mémoire sur un nouveau virus qui attaquait l'asperge jusqu'à des notes sur un mal étrange dont était atteint l'acier provenant des fonderies de Wolverhampton.

Gauge examina son visiteur, un homme robuste, au visage martial et ouvert, et se sentit aussitôt attiré par lui. Voilà un homme avec qui il pourrait avoir des relations amicales. Pourtant Gauge ne se liait pas facilement. Et il pensa qu'il devait en être de même de cet Adams qu'on venait de lui présenter.

— Je pense, inspecteur, fit-il, que le commissaire principal vous a dit que, bien qu'ayant mon bureau ici, je ne suis en aucune façon un policier. En fait, je relève du Home Office. Je suis ce que certains journaux appellent à la légère un budgétivore...

Il sourit, et Adams lui rendit son sourire. L'inspecteur révisa instantanément ses idées préconçues sur les hommes de science.

— Oui, dit-il. Je sais maintenant ce que vous faites. Et c'est précisément en raison de ce que vous faites qu'on m'a amené de Retford pour que je vous rencontre. Au début, l'affaire m'avait semblé assez simple. Ce vieux gentleman avait disparu. Il pouvait être n'importe où. Nous ne l'avons retrouvé nulle part.

Gauge écoutait, intéressé. Il tira sur sa cigarette.

— Nous verrons cela plus tard, dit-il. On m'a déjà donné tous les détails, du moins tous ceux que l'on possède ici. Sir William Stacey est un de nos poids lourds dans le domaine de l'anthropologie. Vous rappelez-vous comme il s'est démené pour démasquer le faux de Piltdown ? J'admets qu'un anthropologiste ne soulève guère l'enthousiasme des foules, mais nous devons actuellement être vigilants en ce qui concerne nos savants. Je crois qu'une question va être posée au sujet de cette affaire à la Chambre des communes.

— Voici ce que j'ai recueilli, docteur, dit Adams en sortant de ses poches ses carnets de notes. Le premier témoin, une femme extrêmement bavarde, était la gouvernante du disparu. J'ai rempli deux carnets avec ce qu'elle m'a raconté.

— Nous verrons cela dans un instant, fit Gauge avec un petit clignement d'œil. Ce qui m'intrigue, c'est votre affirmation d'après laquelle Stacey n'est nulle part. Nulle part est une formule négative. Mais cela m'intéresse. Je sais bien qu'il est peut-être encore un peu tôt pour qu'on ait retrouvé un cadavre ou reçu un message demandant une rançon. Mais...

— Docteur Gauge, l'interrompit Adams, je ne suis qu'un policier. Et je ne peux constater qu'une chose : ce Stacey n'est effectivement... nulle part. Toutes les pistes concevables ont été suivies depuis qu'il a disparu. Je n'entrerai pas dans les détails, mais vous connaissez nos méthodes. Croyez bien que toutes les ressources policières ont été mises en œuvre dans toutes les îles Britanniques sans qu'on trouve aucune trace de cet homme qui habitait à Oakdene, dans le Nottinghamshire. Nous avons dragué la rivière après avoir retrouvé son chapeau, nous avons cuisiné tous les habitants du village, nous avons rendu visite à son unique parent à Edimbourg, nous avons scruté son jardin pouce par pouce, nous avons surveillé les gares, les...

— Ne continuez pas, fit Gauge en riant. Je ne suis pas très compétent en ce qui concerne ces détails, mais je vous crois volontiers. Seulement, pour moi, *nulle part*, ça n'existe pas. Stacey –

ou, en mettant les choses au pire, son cadavre – est *quelque part*. Ou il y est allé de son propre gré, et dans ce cas il sera diablement difficile de le retrouver, ou il a été emmené de force. Et le retrouver n'est qu'une question de temps et de patience. Je pense que vous êtes d'accord avec moi sur ce point.

Adams se mit à rire bruyamment. Cet homme de science avait certainement de bons côtés.

Sur quoi Gauge se plongea dans les déclarations de Mrs. Milne, dont il releva l'essentiel en sténographie. Puis il se leva.

— Nous nous reverrons demain à Oakdene, inspecteur.

L'autre parut surpris. Ce n'était pas la réaction à laquelle il s'attendait. Le savant lui prit le bras.

— Maintenant que j'ai un tableau complet de l'affaire, dit-il, il est temps que nous allions visiter le lieu du crime, si je peux m'exprimer ainsi. Pourrez-vous m'accompagner ?

Adams eut un sourire.

— Bien sûr. Le commissaire m'a informé que je devrais m'accrocher uniquement à cette affaire tant que Stacey ne sera pas retrouvé.

— Alors nous serons deux dans le même cas, fit gaiement Andrew Gauge. Et pourtant j'ai d'autres affaires en cours. Regardez ces dossiers... On expédie chez moi des notes qui ne me sont pas destinées. Comme celle-ci, que j'ai trouvée l'autre jour sur mon bureau, et qui concerne je ne sais plus quoi dans un endroit qui s'appelle Penwood. Je ne l'ai pas encore retournée. Mais personne ne s'en apercevra. L'administration est faite d'une accumulation de paperasses. Mais maintenant Oakdene est mon objectif numéro un. C'est l'ordre du ministre en personne...

— Par où pensez-vous commencer ?

— J'irai d'abord faire un tour chez ce Lomax. Je dois vous avouer que l'anthropologie n'est pas tout à fait ma spécialité. C'est pourquoi je veux voir à quoi ressemble un anthropologiste. Nous nous retrouverons ensuite à Oakdene. Alors, à demain, inspecteur.

— À demain, docteur.

Ils se serrèrent vigoureusement la main.

*

* *

Andrew Gauge roulait à vive allure sur les routes du Nottinghamshire. Il approchait d'Oakdene. Il passa sans s'arrêter devant une belle demeure qu'il reconnut, à ses grandes portes blanches, comme étant « White Gates ». Mais il ne s'arrêta pas. Il reviendrait là plus tard. Il ne pouvait pas imaginer que Mrs. Milne, dans sa déclaration-fleuve, eût oublié quoi que ce fût. Il fila chez

Lomax, en se disant que le professeur pourrait certainement lui donner des aperçus nouveaux sur la personnalité du disparu.

Ce fut une jeune fille qui lui ouvrit la porte de « L'Hermitage ». Il la trouva jolie, mais distante et froide, comme si elle avait eu affaire à un démarcheur en appareils ménagers. « Très jolie, pensa-t-il, très vivante. Elle a dû faire de solides études, mais elle a l'air un peu bas-bleu. » Il se méfiait toutefois de ses jugements sur les femmes, qu'en célibataire endurci il avait fort peu pratiquées. Cette jeune personne aurait pu tout aussi bien être une couturière ou une vedette de music-hall.

— Excusez-moi de vous importuner, dit-il avec un sourire désarmant. Je m'appelle Gauge. Je viens de Londres spécialement pour voir le professeur Lomax. C'est votre père, n'est-ce pas ? Est-il ici ?

Elle le regardait sans aménité.

— De Londres ? fit-elle. Vous n'êtes évidemment pas journaliste. Vous êtes bien trop timide pour cela. Entrez donc. Mon père est ici, mais il se repose. Ce n'est plus un jeune homme. Êtes-vous un de ses amis ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. Mais, naturellement, je connais ses travaux. Très récemment, j'ai lu un article de lui, sur l'identification des ossements du début du pléistocène.

Le jeune fille se détendit et se laissa aller à sourire – un sourire qui même était très cordial.

— Que pensez-vous de cet article ?

— Eh bien, je... je le trouve extrêmement intéressant, mais je dois avouer que je ne suis pas tout à fait d'accord sur les théories qu'il présente. Oh ! naturellement, miss Lomax, je ne suis qu'un profane en anthropologie.

— Cela me paraît évident, fit-elle avec une froideur de glace. Et pourquoi n'êtes-vous pas d'accord sur ces théories ? Puis-je vous demander si vous êtes qualifié pour critiquer, Mr Gauge ?

— Docteur Gauge, dit-il avec un faible sourire. Docteur ès sciences...

— Cela vous intéressera peut-être, docteur Gauge, dit-elle sèchement, de savoir que je suis l'auteur de cet article.

Il essaya de cacher sa confusion.

— Miss Lomax... Je vous assure... Je ne songeais pas à vous offenser...

Mais il pensait : « Ah ! Seigneur ! encore un spécialiste de l'anthropologie, et du sexe faible, cette fois ! » Mais elle reprenait sur un ton acerbe :

— Je peux difficilement imaginer que le but de votre visite est de discuter avec nous sur une science aussi poussiéreuse et démodée...

— Non, dit-il, soulagé de changer de sujet. J'enquête sur l'étrange disparition de votre voisin, sir William Stacey.

— Nous avons déjà vu la police à ce sujet. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez docteur ès sciences ? Ne seriez-vous pas plutôt policier ?

— Non. Mais tout simplement une sorte d'attaché scientifique à Scotland Yard où j'ai mon bureau. Dans l'affaire Stacey, que l'on n'a malheureusement pas encore retrouvé, la police s'avoue impuissante. C'est pourquoi on a fait appel à moi.

— L'esprit supérieur, n'est-ce pas ? fit-elle sur un ton sarcastique.

Il négligea cette remarque. Il la regardait. Visiblement, elle était de ces femmes qui ne veulent pas se sentir inférieures aux hommes, et qui n'acceptent pas qu'on les tienne à l'écart des choses importantes.

— Je suis simplement venu pour voir votre père, miss Lomax,

— Voulez-vous dire que mon père pourrait être mêlé en quelque façon à la disparition de sir William ? Ne peut-on pas le laisser tranquille ?

À cet instant précis, le professeur Lomax apparut en personne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Vous avez un visiteur, père... Un certain docteur Gauge, de Londres. Il est de la police... Du Home Office. Il raconte qu'il enquête sur la disparition de sir William.

Gauge serra la main du vieil homme. Lomax, un septuagénaire au regard bienveillant, était vêtu d'une vieille veste de sport.

— Je crains, dit-il, de ne pouvoir vous aider beaucoup, docteur. Stacey et moi nous étions voisins, nous nous intéressions aux mêmes choses, mais cela ne signifie pas qu'il y avait entre nous d'étroites relations d'amitié. Nous faisions parfois une partie d'échecs en buvant un verre de cognac, mais c'est tout. Voyez-vous, bien qu'ayant pris sa retraite de professeur à Oxford, Stacey était toujours très actif. Il voyageait, escaladait les Pyrénées...

— Vous avez eu l'occasion de l'accompagner ?

Tandis qu'il prononçait cette phrase, Gauge s'avisa, non sans étonnement, que miss Helen Lomax lui tendait un verre de sherry. Il le prit et le leva dans sa direction, geste qu'elle feignit d'ignorer.

— Oh ! non, dit le professeur. Je suis trop vieux et trop ankylosé pour ce genre de choses. Mais il avait pour compagnon de route un de ses protégés, un brillant étudiant de l'Université de Nottingham. Quel est son nom, ma chère Helen ?

— Ross, père. David Ross. Il est toujours à l'Université.

Mrs. Milne avait-elle mentionné ce nom dans sa déclaration ? En tout cas, se dit Gauge, ce Ross serait la seconde personne à voir. Il s'entretint quelques instants avec le professeur sans en rien tirer d'intéressant, sous le regard froid de la jeune fille qui semblait

souhaiter le voir partir le plus vite possible.

À sa grande surprise, tandis qu'il allait remettre sa voiture en marche, il vit miss Lomax arriver en courant. Elle avait les joues rouges. Elle tenait un papier à la main.

— Excusez-moi, dit-elle, de vous avoir reçu un peu cavalièrement. Voici l'adresse de David Ross. Je serais si heureuse qu'on retrouve sir William. C'est un très cher homme. Nous l'adorons tous. N'écoutez pas ce oui dit mon père. Ils étaient rivaux, et vous connaissez ce genre de rivalité entre hommes de science. Il faut que vous voyiez immédiatement Ross. Un jeune homme effrayant. Il m'a invitée une fois à sortir avec lui. Il a une horrible barbe, il porte constamment des sandales, il est débraillé. Mais c'est un garçon brillant. Il a récemment accompagné sir William dans les Pyrénées, où ils ont fait une découverte. Ils préparaient ensemble un mémoire là-dessus...

— Vous ne savez pas de quel genre de découverte il s'agit ?

— Non. Ni mon père ni moi nous n'en avons la moindre idée. Sir William n'en parlait pas ouvertement. Tout juste y faisait-il quelques mystérieuses allusions, ce qui rendait fou mon pauvre père. Je crois toutefois que la découverte consistait en quelque fragment d'os plus ou moins gros, du genre de ceux que l'on trouve parfois dans les cavernes. Sir William laissait entendre que sa trouvaille avait une importance extraordinaire. Mais voyez Ross. Il habite 17, Lancing Road, à Nottingham. J'ai fortement l'impression qu'il y a quelque rapport entre la disparition du savant et ce David Ross...

*

* *

Andrew Gauge fut assez surpris de constater qu'il pensait à Helen Lomax plus encore qu'à ce que lui disait Mr Meredith, le doyen de la branche scientifique à l'Université de Nottingham, dans le bureau duquel il se trouvait depuis un moment. Il n'était guère dans ses habitudes de se montrer inattentif. Il chassa l'image de la jeune fille et écouta.

— Oui, c'est un véritable drame, lui disait le doyen, un vieil homme desséché par l'étude. Un effondrement nerveux total, la manie de la persécution... David Ross, pendant un cours, s'est jeté sur ses camarades, puis s'est enfui de l'amphithéâtre. Nous avons dû l'expédier dans une maison de santé... La maison de santé de Greyfriars, sur la route de Grantham. Tout cela est très pénible, docteur. Un étudiant si brillant, à l'esprit si intuitif, ce qui est rare à son âge. Il devait passer ses examens. Il a dû se surmener. C'est un garçon peu communicatif, pour qui le travail seul compte...

Quelques instants plus tard, Gauge était à la maison de santé que lui avait indiquée le doyen. Il fut reçu par le Dr. Reid, qui lui parut

sympathique et ouvert. Lorsqu'il eut présenté son ordre de mission et exposé le but de sa visite, l'autre lui dit :

— Ce Ross est en observation jour et nuit, d'une façon constante. Il déraile, mais le suis sûr qu'il ne souffre pas d'une psychose. Un peu de schizophrénie, peut-être, mais c'est notre cas à tous en ces temps agités...

— Depuis quand est-il sous votre surveillance ?

— Trois jours.

Gauge réfléchit. Cela mettait Ross hors de cause. L'étudiant était déjà dans cet établissement quand sir William avait disparu.

— Pourrais-je le voir ? C'est extrêmement important pour moi. Je vous promets de ne pas fatiguer votre patient.

— Nous allons monter à sa chambre. Je suis très soucieux d'établir mon diagnostic. Il n'entre dans aucune des catégories connues. Nous avons essayé tous les tests sans résultat. Il semble que ce soit quelque chose d'absolument nouveau.

Le jeune homme, qui reposait sur un lit, semblait dans un état déplorable. Son visage était couvert de sueur, sa respiration rauque et pénible. Gauge le regarda avec compassion. Il avait les pupilles dilatées, il semblait complètement inconscient de ce qui se passait autour de lui.

Le visiteur se retira et, dans le couloir, il demanda au Dr. Reid :

— Ses crises durent-elles longtemps ?

— C'est variable. En moyenne, une heure, peut-être. Puis elles s'apaisent, et il redevient calme, mais reste comme absent. Jusqu'à la crise suivante.

— Je ne suis pas médecin, ni psychiatre. Mais même un profane penserait que seul un choc émotionnel terrible a pu mettre dans un tel état un jeune homme sain et robuste.

— C'est bien certain, fit Reid. Puis-je vous demander pourquoi la police s'intéresse à ce malheureux garçon ?

— Oh ! c'est simplement pour lui demander un témoignage, répondit Gauge évasivement. Voulez-vous avoir l'amabilité de me prévenir immédiatement si son état s'améliore au point que je puisse lui parler ? Vous pouvez me joindre par le canal de l'inspecteur Adams, à Retford.

— Je n'y manquerai pas, fit le médecin sur un ton un peu moins cordial.

Ce Gauge ne lui semblait pas très communicatif. Et qu'avait-il bien pu arriver au jeune Ross ?

*

* *

En sortant de la clinique, Gauge fut heureux de respirer l'air frais. Le

contact de l'aliénation mentale lui était toujours pénible. À Retford, où il se rendit aussitôt, le large et sympathique visage de l'inspecteur Stanley Adams le réconforta. Il fit part au policier de son travail de la matinée.

— Pour le moment, lui dit Adams, c'est vous le détective. Vous êtes la grosse tête, et moi la petite tête, puisque Scotland Yard et le Home Office en ont ainsi décidé.

— Êtes-vous contrarié ? L'autre se mit à rire.

— Seigneur, non ! Je ne suis que trop heureux de travailler avec vous. Nous, policiers, nous avons joué le jeu et nous n'avons pas gagné. Il semble qu'il y ait dans cette affaire quelque chose qu'on ne peut pas appréhender avec les méthodes policières. Il est naturel que maintenant le ballon soit à vos pieds.

— Je suis heureux que nous nous comprenions si bien, inspecteur. Nous allons travailler ensemble. Allons faire un tour chez le disparu.

— Vous voulez interroger vous aussi Mrs. Milne ?

— À petites doses, mon cher. Seulement à petites doses...

Arrivés à « White Gates », ils visitèrent d'abord le jardin. Ils suivirent le sentier pavé qui serpentait à travers les pelouses. Ils passèrent sous une arche ornée de rosiers. Gauge regarda le ciel.

— Nous avons pensé nous aussi à un hélicoptère, lui dit Adams. Mais vous serez d'accord pour penser que cela est tout à fait improbable. Car il y a eu ce bruit signalé par le jardinier. Avez-vous jamais approché un hélicoptère ?

— Oui, assez souvent, et au détriment de mes oreilles. D'après ce qu'a déclaré Cooper, le bruit était nettement moins fort. Mais quel beau jardin ! Quels magnifiques arbres fruitiers ! À quelle distance sommes-nous de la grande route ?

— Environ deux kilomètres. Et il y a la rivière dans l'entre-deux. Cette rivière que nous avons draguée.

— À cause du chapeau...

— Oui. Je vois que vous reprenez les détails.

— Je fais de mon mieux... Mais regardez ce trou, là-bas...

Ils s'approchèrent de l'endroit indiqué, au fond du verger.

— Qu'est-ce que c'est, à votre avis ? demanda Gauge.

Ils étaient maintenant au bord d'une cavité creusée dans le sol. Elle pouvait avoir soixante centimètres de profondeur et un mètre quatre-vingts de large. Elle était parfaitement circulaire. Adams se mit à rire.

— Ce Cooper m'a l'air d'un fameux jardinier. Pour moi, ce trou est un silo qu'il a aménagé pour y déposer de l'engrais ou du terreau, ou une fosse destinée à brûler les ordures. Mais quelle odeur ! Ça sent la poix ou le goudron. Le policier d'Oakdene qui a visité les lieux n'a pas mentionné ce trou, sans doute parce qu'il fait tout naturellement partie du paysage...

Gauge reniflait.

— Vous avez raison, inspecteur. Ça sent le goudron... Le goudron ou la créosote.

— Je parierais plutôt pour le goudron.

L'inspecteur se pencha et ramassa sur le sol quelque chose qu'il tendit à Gauge.

— Voilà qui est nouveau, dit-il. Ce n'était pas là quand les policiers sont venus. Ils l'auraient certainement trouvé. Quelqu'un est entré récemment dans ce verger, quelqu'un qui portait une veste avec des boutons de cuir.

Gauge examinait le bouton.

— Je connais ce quelqu'un, dit-il.

— Oh ! Vous êtes plus fort que Sherlock Holmes...

— Je n'y ai aucun mérite. Il s'agit de Lomax que j'ai vu ce matin. Il avait une veste, de sport avec des boutons comme celui-ci.

— Avez-vous remarqué s'il lui en manquait un ?

— Ne m'en demandez pas trop. Mais cela, nous pouvons le savoir rapidement. Je sens qu'il est nécessaire que nous allions faire une petite visite au professeur.

Ils reprirent leur voiture et gravirent la colline sur laquelle habitait Lomax. Ils sonnèrent deux ou trois fois sans obtenir de réponse.

— L'oiseau s'est enfui, s'exclama Gauge. Passons par derrière. Je me méfie de la fille de la maison. Elle a failli me mettre dehors ce matin. Un vrai dragon, bien qu'une fort jolie fille. Mais avec l'autorité de votre uniforme, je me sens plus rassuré.

— Je sais, gloussa Adams. Miss Lomax est d'une variété féminine plutôt sévère.

La porte de derrière n'était pas fermée. Ils entrèrent.

— Je vais rester dans le hall pendant que vous monterez au premier, dit Gauge.

Adams revint au bout de quelques minutes, l'air perplexe.

— Bizarre... Très bizarre... Toute la maison est vide. Mais le fait que la porte de derrière n'est pas fermée exclut l'idée qu'ils aient pu partir faire une course. Même à Oakdene, qui est un endroit paisible, les gens ferment leur porte à clef quand ils s'en vont.

— J'entends quelqu'un courir dans l'allée, fit Gauge en tournant la tête. Et c'est miss Lomax en personne...

Elle était haletante, sa chevelure, toujours très soignée, était en désordre, un de ses bas pendait, l'angoisse agrandissait ses yeux. Gauge la considéra avec amitié. Ah ! elle ne ressemblait plus à la froide et hautaine jeune fille qu'il avait vue le matin.

— Mon père..., balbutia-t-elle. Je ne peux pas le retrouver. Notre téléphone ne marchait pas. J'ai couru jusqu'à la cabine la plus proche pour alerter la police. On m'a dit que vous étiez ici, inspecteur, et cela

m'a soulagée. Mon père n'est pas revenu, n'est-ce pas ? Je ne sais pas où il a pu aller.

— Tâchez de vous calmer, miss Lomax, lui dit Adams, qui la voyait au bord de la crise de nerfs. Votre père ne peut pas avoir disparu.

C'était le mot à ne pas prononcer, et il se mordit la lèvre lorsqu'il s'en avisa.

— Disparu, s'écria-t-elle sur un ton gémissant. C'est bien cela... Il a disparu. Il se reposait dans le jardin quand je suis partie au village. Il somnolait. Quand je suis revenue, il avait disparu. Je vous dis qu'il a été kidnappé, tout comme sir William. Quelqu'un l'a emmené de force. Il faut que vous le retrouviez. Il était si vieux et si faible... Il est incapable de supporter la moindre épreuve. Je devais veiller sur lui comme sur un bébé.

CHAPITRE II

LA CAVITÉ

Helen Lomax n'était plus qu'une jeune fille effrayée, terrifiée, parce qu'après la disparition de sir William Stacey, son propre père, un anthropologiste lui aussi, avait également disparu.

— Je m'étais absentée environ une heure, balbutia-t-elle. Je l'ai cherché partout... Je l'ai appelé... Oh ! il a été kidnappé...

Avec quelque gaucherie, Gauge s'efforçait de la réconforter.

— Ne pensez-vous pas, miss Lomax, que vous allez un peu vite jusqu'à des conclusions dramatiques ? Car nous ne savons même pas encore si sir William lui-même a été kidnappé...

— Alors pourquoi êtes-vous ici ?

Elle avait repris un peu de sa raideur pour poser cette question.

— Voyons, miss Lomax, ne vous alarmez pas si vite. Nous allons tous monter dans ma voiture et aller jusqu'à Oakdene. Je suis absolument convaincu que nous y trouverons votre père. Il m'a tout l'air d'un homme capable d'aller faire une petite promenade sans en référer à personne. Les savants, d'ailleurs, sont souvent distraits. Il n'a pas dû penser que vous seriez bouleversée de ne pas le retrouver à la maison. Comment était-il habillé, miss Lomax ? Je vous demande cela pour avoir une chance de le reconnaître plus facilement de loin.

— Oh ! il portait sa vieille veste de sport, je crois. Celle qui est grise et qui a des boutons de cuir.

— Des boutons de cuir ? fit Gauge en échangeant un regard avec Adams. Des boutons comme celui-ci, miss Lomax ?

Elle regarda le petit objet que son interlocuteur tenait dans le creux de sa main.

— Ce bouton, s'écria-t-elle, où l'avez-vous trouvé ?

— Dans un endroit insolite. Et nous venions justement, l'inspecteur et moi...

Il se tut. Un pas se faisait entendre dans l'allée. Helen Lomax se dirigea vers un homme trapu, vêtu d'un bleu de travail, et qui venait d'entrer dans le jardin. Avec un sourire qui éclaira son visage rougeaud, il toucha le bord de son vieux chapeau pour saluer la jeune fille.

— Salut, miss Lomax, dit-il. J'avais promis à votre père de venir faire un tour ici pour soigner vos arbres fruitiers.

— Oh ! Mon père vous a demandé cela ? fit-elle d'un air absent.

Cooper, voici le docteur Gauge. Je pense que vous connaissez déjà l'inspecteur Adams.

— Comment ça va, messieurs ? dit Cooper en touchant de nouveau son chapeau et en souriant de nouveau. Vous pensez bien, miss, que je connais l'inspecteur. Il m'a posé des tas de questions depuis la disparition de sir William. Est-ce que vous l'avez retrouvé, par hasard ?

— Non, Cooper. Pas encore, répondit Adams.

— Eh bien, tout ce que je peux vous dire, c'est que je ne demande qu'à vous aider, hein ? Mais je ne sais rien de plus que ce que je vous ai déjà dit. Et maintenant, miss, je vais m'occuper de ces arbres, et aussi arranger le treillis, mais pour ça, j'aurais mieux fait d'en parler à votre père quand je l'ai vu tout à l'heure...

Helen Lomax sursauta.

— Vous avez vu mon père ? Où ça ?

— Où ça ? Je l'ai vu qui se promenait dans le verger de sir William. Il n'y a pas une heure...

— Voyons, Mr Cooper, intervint Gauge. Vous dites que vous avez vu le professeur dans le jardin de son collègue, il n'y a pas une heure. Êtes-vous tout à fait sûr que c'était lui ?

— Hé là ! bien sûr. Mes yeux ne m'ont jamais trompé depuis cinquante ans. Il était là pour de bon. Il ne m'a pas vu. J'étais dans la hutte en train de préparer des semences. Je voulais lui parler. Mais il était parti avant que j'arrive.

— Où est-il allé ? Avez-vous vu dans quelle direction ?

Cooper sourit, quitta son chapeau et se gratta la tête.

— Du diable si je le sais, monsieur. C'est un peu comme s'il s'était évaporé dans l'air. Pour moi, il a dû aller au village.

— Et c'est tout ce que vous pouvez nous dire, Cooper ? demanda Helen d'une voix que le désappointement rendait de nouveau bégayante.

— Hé oui...

— Mr Cooper, dit soudain Gauge, j'avais l'intention de vous voir bientôt au sujet de l'autre... je veux dire de la disparition de sir William Stacey. Je crois que vous étiez plus ou moins présent quand cela s'est produit, si je peux m'exprimer ainsi.

— Eh ! parbleu oui, j'étais là, monsieur. Je taillais les rosiers. La vieille fille... Excusez-moi, je veux dire Mrs. Milne... l'a appelé. Mais je ne l'avais pas vu. Nous avons cherché, elle et moi, en long et en large. Il avait disparu comme une bouffée de fumée.

— Cela suffit, Cooper, s'exclama Adams, qui voyait l'angoisse crisper le visage d'Helen. Il ne servirait à rien de le questionner maintenant, Gauge. Il ne sait rien. Nous l'avons déjà cuisiné, et nous avons recueilli tout ce qu'il avait à dire.

— Ah ! ça, pour sûr, fit-il en adressant un sourire à Gauge. Et c'est sur ce bruit que vous vouliez m'interroger, sur ce bruit bizarre. Mais, comme je l'ai dit à l'inspecteur, il n'y avait personne dans le chemin, et pas de voiture.

— Voyons, fit Gauge, n'y aurait-il pas quelque petit détail que vous auriez oublié ? Bien que cela paraisse fantastique, nous devons envisager l'hypothèse où sir William aurait été enlevé par quelque appareil volant, un hélicoptère, par exemple...

Adams fronça les sourcils, mais Cooper ne parut pas étonné.

— C'est curieux que vous me demandiez ça, fit-il. J'ai vu un hélicoptère une fois, à la télévision, et une autre fois, j'en ai entendu un. Non, ce n'était pas un hélicoptère, monsieur, mais il y a tout de même eu ce bruit bizarre.

— Ce bruit, fit Gauge, n'est que vaguement mentionné dans votre récit. À quoi ressemblait-il exactement ?

— À n'importe quoi, monsieur. Au bruit d'un vélo équipé d'un moteur à deux temps... Ou à celui du moteur d'une tondeuse à gazon. Ou à celui d'un tracteur... Un bruit bourdonnant et grinçant. Seulement il n'y a pas, à deux kilomètres à la ronde, d'autre moteur de tondeuse à gazon que celui de sir William. Il n'y a pas de tracteur dans le voisinage, ni de jeunes gens avec des vélomoteurs. Peut-être réparait-on la route. J'ai peut-être entendu une foreuse mécanique... Adams semblait embêté, mais Gauge souriait.

— Je vous remercie, Mr Cooper, fit-il. Nous nous reverrons une autre fois.

Tandis que le jardinier s'éloignait, le savant de Scotland Yard se tourna vers Helen Lomax.

— Eh bien, dit-il, le mystère du bouton me paraît résolu. Votre père est allé dans le verger de sir William, où il l'a perdu. Ensuite il a dû se rendre au village...

— Dans ce cas, pourquoi ne nous dépêchons-nous pas d'y aller nous-mêmes ? s'écria sèchement Helen.

— Bon. Allons-y.

*
* *

Mais Gauge s'était trompé. Personne n'avait vu le professeur Lomax à Oakdene ce jour-là. Et le bourg n'était pas assez grand pour qu'il ait pu passer inaperçu.

Helen était très déprimée et Adams passablement irrité.

— Je vais téléphoner à Retford pour que l'on m'envoie quelques hommes, dit-il. Oakdene est vraiment devenu un centre de disparition des hommes de science.

Sur quoi il se dirigea vers le poste de police. Resté seul avec Helen,

Gauge tenta de la réconforter, mais le fit maladroitement :

— J'ai l'impression, fit-il avec un sourire, que l'on prend tout cela trop au sérieux. Chacun sait que les grands savants ont tous plus ou moins, à un moment ou à un autre, des distractions, des absences, voire de brèves amnésies.

Elle lui jeta un regard sévère.

— On voit bien qu'il ne s'agit pas de votre père. Laissez-moi vous rappeler qu'il y a maintenant plus de trois jours que l'on n'a pas vu sir William... Et mon père a disparu lui aussi. Que mon père ait pu avoir une petite lubie soudaine, je veux bien l'admettre... Mais sir William, qui est plus jeune que lui, était parfaitement équilibré... Au fait, docteur Gauge, vous qui n'êtes pas un policier, pourquoi êtes-vous ici ?

Il hésita un instant. Mais avant qu'il ait répondu, elle reprenait :

— Oh ! je vais vous le dire. Vous êtes ici parce que sir William était un savant... Je veux dire *est* un savant, et parce qu'il y a quelque chose d'étrange dans sa disparition. Il est visible qu'il ne s'agit pas d'une affaire ordinaire, d'un kidnapping ou d'un crime courant. Il y a du mystère dans tout cela. Ne le niez pas. Je sais que j'ai raison. Mais dès le début j'ai compris que vous n'aviez pas une haute estime de l'intelligence féminine.

— Voyons..., protesta-t-il faiblement.

— Mais peut-être vous intéressera-t-il de savoir que j'ai, pour ma part, abouti à des conclusions assez effrayantes sur toute cette affaire. Et je considère les choses d'un point de vue entièrement objectif, tout comme si mon propre père n'était pas, lui aussi, en cause. Or, que constatons-nous ? Trois hommes de science, tous trois anthropologistes, sont actuellement dans une situation dramatique : sir William, mon père et David Ross. Il y a certainement un lien entre ces trois choses. Je crois que vous êtes allé voir Ross. Pouvez-vous me dire ce qu'il en est de lui, ou bien, parce que je suis une femme, me tiendrez-vous à l'écart de ces informations archi-secrètes ?

Gauge hésita un instant. Ils étaient de nouveau dans sa voiture, retournant à « L'Hermitage ». Les yeux d'Helen brillaient d'un vif éclat, un éclat assez coléreux. Il se décida et lui raconta posément sa visite à la maison de santé de Greyfriars. Une expression de triomphe passa sur le visage de la jeune femme.

— Vous voyez, s'écria-t-elle. J'avais raison plus encore que je ne le pensais. Ross collaborait très activement aux travaux de sir William. Un soir où nous dînions chez nous tous ensemble, et où ils parlaient de leur fameux voyage et de dessins découverts dans une caverne, Ross dit soudain : « Et ce n'est pas tout ce que nous avons vu, n'est-ce pas, sir William ? »

— Avez-vous une idée de la chose à laquelle il pouvait faire

allusion ?

— Nous, anthropologistes, nous sommes susceptibles et méfiants. Sir William, après la parole imprudemment lancée par Ross, ne dit plus un mot. Mon père et moi, nous étions, naturellement, piqués par la curiosité. Mon père se mit à questionner son collègue avec tant d'insistance que finalement celui-ci s'écria : « Je ne laisserai personne s'approprier le bénéfice de ma découverte ! » Ce qui, naturellement, mit fin à la discussion, dans une atmosphère de malaise.

Ils étaient arrivés devant la propriété de sir William Stacey.

— Je voudrais, fit Gauge, dire un mot à Mrs. Milne. Voulez-vous que je vous ramène d'abord chez vous, ou voulez-vous rester avec moi ?

— Je préfère rester. Mrs. Milne est peut-être la seule personne à Oakdene qui n'ait pas été questionnée au sujet de mon père.

Mrs. Milne commença par leur servir du thé, Puis elle se tourna vers Helen.

— Oh ! ma pauvre, fit-elle... Votre père a disparu lui aussi. Tout comme mon malheureux sir William. Ce sont ces Russes, docteur, j'en suis sûre. Ils veulent nous prendre tous nos savants. Avec leurs spoutniks et leurs autres inventions, ils veulent conquérir tout l'univers.

Gauge fit quelques signes vagues d'assentiment. Il regrettait qu'on ne lui eût pas appris, quand il était plus jeune, la façon de se comporter avec les femmes.

— En fait, dit-il, je suis surtout venu vous voir, Mrs. Milne, pour vous demander ce que vous pensez d'une chose curieuse que nous avons vue dans le jardin. Si vous voulez nous accompagner, je vous montrerai.

— Oh ! les choses curieuses ne manquent pas dans le jardin, surtout quand Cooper a bu un petit coup. Ce bruit dont il parle, c'est le gin qui le lui a fait entendre. Moi je n'ai rien entendu du tout.

— Oui. Mais vous étiez dans la maison et lui dehors. Et Cooper, semble-t-il, n'était pas ivre ce soir-là.

Ils passèrent dans le jardin et gagnèrent le verger. Lorsqu'ils furent près de la cavité découverte par Gauge, Mrs. Milne poussa une petite exclamation.

— Sir William ne sera pas content quand il verra cela, dit-elle. Quelqu'un est venu ici voler de la terre... Du bon terreau.

— Cooper, peut-être ? demanda Gauge. Elle secoua la tête.

— Malgré tous ses défauts, c'est un bon jardinier, et il ne ferait pas une chose pareille. Ses réserves d'engrais et de terreau sont ailleurs, et il n'aurait pas creusé ce trou pour brûler les ordures. Nous avons un incinérateur au fond du jardin. Elle s'interrompt, dressant l'oreille.

— C'est le téléphone... Excusez-moi... À propos, miss Lomax, votre père m'avait téléphoné ce matin à onze heures et demie.

Elle partit en courant. Pendant son absence ni Helen ni Gauge ne rompirent le silence. Ce dernier se demandait si ce n'était pas Adams qui le faisait appeler. Ils contemplaient la cavité près de laquelle le bouton de cuir avait été retrouvé.

— Ils avaient raccroché, dit la gouvernante en revenant, essoufflée.

Helen lui posa une main sur l'épaule.

— Mrs. Milne, qu'est-ce que vous a dit mon père ? Où était-il ?

— Je vous dis qu'ils avaient raccroché, qu'il n'y avait personne au bout du fil. Oh ! excusez-moi... Vous me demandiez ce qu'avait dit votre père. Rien de bien inquiétant, je vous assure. Il m'avait appelée pour me demander si je voulais bien lui permettre de venir et de jeter un coup d'œil dans le jardin.

Helen et Gauge poussèrent un soupir de soulagement. Après quoi ils se hâtèrent de prendre congé.

Cooper, son vélo à la main, près de l'entrée, les accueillit avec un large sourire. Gauge se demandait ce qu'il convenait de penser de ce personnage. En savait-il plus qu'il n'en avait dit ? Il l'entreprit immédiatement au sujet de la cavité dans le verger, mais l'autre, sur son ton habituel, toujours quelque peu ironique, répondit qu'il ne savait rien sur ce trou, qu'il ne l'avait pas creusé lui-même, qu'il n'avait jamais creusé nulle part un trou de ce genre. Mais l'idée suggérée par Mrs. Milne, d'après laquelle quelqu'un aurait volé de la terre, lui semblait ridicule.

— Dans quoi l'aurait-on emmenée ? Dans des sacs de papier ? J'ai vu le trou dont vous me parlez, monsieur. Il n'y avait autour aucune trace de brouette ou de charrette. Pour ça, j'en suis sûr.

Helen et Gauge regagnèrent « L'Hermitage ». Comme ils entraient dans le hall, le téléphone sonna. Elle lui tendit l'appareil – car c'était pour lui – et il écouta. Quand il raccrocha, il dit :

— Miss Lomax, on a vu votre père prendre le train pour Nottingham. L'inspecteur est sur sa trace...

Une expression d'immense soulagement passa sur le visage de la jeune fille. C'est avec un sourire heureux qu'elle s'écria :

— Je pense que vous allez rejoindre l'inspecteur et me ramener rapidement mon père.

Mais il secoua la tête d'un air absent.

— Non. C'est une simple affaire de police, maintenant. Mais ne vous inquiétez pas. Adams le ramènera sain et sauf. Pour moi, il faut que je retourne à la maison de santé. Adams m'a dit qu'un message qui en émanait avait été laissé pour moi. David Ross, semble-t-il, a dû recouvrer ses esprits, et il faut que je le questionne le plus vite possible. Je suis convaincu que ce jeune homme détient la clef de tout ce mystère.

— Vous pensez que c'est plus important que le sort de mon père ?

dit-elle, de nouveau glaciale.

Il la regarda, peiné.

— Voyons, Helen... miss Lomax. J'ai un travail à faire. Vous m'avez demandé pourquoi j'étais venu ici. C'est très simple. Ma mission est de retrouver sir William Stacey. Ross est le pivot de l'affaire, comme vous n'en doutez pas vous-même. Vous n'avez plus rien à craindre pour votre père. Adams s'en occupe...

— Excusez-moi, dit-elle sur un ton contrit. Je me sens tellement énervée. J'ai parfois été désagréable avec vous depuis que nous nous sommes rencontrés. J'espère que vous me le pardonnez...

*

* *

À Retford, Gauge retrouva Adams. Celui-ci semblait très en forme, très alerte, très attentif à tout et décidé à mettre les bouchées doubles. Gauge le mit au courant de ses dernières conversations. Puis l'inspecteur lui dit :

— J'ai essayé sans succès de vous joindre par téléphone à « White Gates ». Mais je savais bien que je finirais par vous trouver à « L'Hermitage ».

— À « L'Hermitage » ? Comment le saviez-vous ?

Adams se contenta de sourire. Il reprit :

— Je vais m'occuper du père de miss Lomax. Je présume que vous allez voir Ross ?

— Oui. Cela me paraît très important. Stacey et lui étaient sur une affaire scientifique qu'ils cachaient jalousement. Si ce jeune homme est en état de parler raisonnablement, j'apprendrai sans doute beaucoup de choses. Tâchez de retrouver Lomax. Sa fille a été réellement bouleversée...

*

* *

L'image d'Helen ne le quitta pas tandis qu'il se dirigeait vers Greyfriars. À la maison de santé, le Dr. Reid lui donna des explications qu'il n'écouta guère. Ce qu'il voulait, c'était voir Ross et tâcher d'en tirer des paroles intelligibles.

Ils montèrent jusqu'à la chambre du jeune homme. Mais là une surprise les attendait. Un infirmier se tenait devant la porte, l'air très embêté.

— Qu'y a-t-il, Owen ? demanda le Dr. Reid.

— Il n'a pas voulu m'ouvrir, quand je l'ai appelé tout à l'heure. Et lorsque je suis revenu avec la clef, il s'était barricadé à l'intérieur avec des meubles.

Gauge saisit Reid par le bras.

— Il faut absolument que nous ouvrons cette porte.

— N'oubliez pas que ce garçon est mon malade...

— Vous m'avez fait dire qu'il allait mieux. Il n'en a pas l'air.

— Oui, mais... Enfin je veux dire que vous n'êtes pas compétent pour ce genre de travail. Vous ne comprenez peut-être pas combien le cerveau humain est délicat. Il était calme quand je vous ai fait prévenir, beaucoup plus calme qu'il ne l'avait été depuis son arrivée ici. Il a demandé un journal. Après l'avoir lu, il est retombé dans une crise. Il bafouillait qu'il avait besoin de protection. Il me supplia même de lui ménager une entrevue avec le premier ministre. Le premier ministre ! Ça doit vous paraître drôle. Mais dans un établissement comme celui-ci, on en entend de toute sorte, et rien ne nous surprend plus. Il n'a pas voulu nous dire de quoi il avait peur. Mais sa frayeur était évidente, même si elle n'avait sa cause que dans son propre esprit. Le doute n'est plus possible : il y a quelque chose qui va très mal chez ce garçon, bien que nous soyons incapables de savoir quoi. L'épouvante que je voyais dans ses yeux, que je percevais dans sa voix, est un fait qui dépasse mon expérience – laquelle est pourtant assez étendue.

— La peur ? fit Gauge. De quoi pouvait-il bien avoir peur ? Continuez, docteur.

— Tout cela s'est passé après qu'on vous eut téléphoné le message. Et je puis vous dire que j'ai regretté de vous avoir prévenu.

— Qu'a-t-il lu dans le journal que vous lui avez donné ?

— Oh ! les nouvelles locales... Les articles sur la disparition de notre célébrité scientifique, sir William Stacey.

— Docteur Reid, fit soudain Gauge, j'use de l'autorité que m'a conférée le Home Office pour vous demander de faire ouvrir immédiatement cette porte, avant qu'il ne soit trop tard.

Reid le regarda, étonné et vexé par sa brusque fermeté de ton. Il se tourna vers l'infirmier.

— Lui avez-vous parlé, Owen ?

— Je l'ai appelé plusieurs fois, mais sans réponse.

— Alors je crains qu'il ne soit trop tard, dit Gauge sur un ton amer.

Et sans attendre qu'on lui en donnât la permission, il se jeta contre la porte, l'épaule en avant. La porte défoncée et le passage déblayé, ils constatèrent que la chambre était vide.

— Nous aurions dû nous en douter, fit Gauge. Pourquoi n'y a-t-il pas de barreaux à la fenêtre ?

— Ross était ici de son plein gré. Et nous ne pensions pas que...

L'envoyé du Home Office se sentit découragé. Après tout, le médecin ne pouvait pas savoir combien tout cela était important. Il se pencha à la fenêtre pour regarder dans la cour et s'écria soudain :

— N'est-ce pas lui, là-bas ? L'homme qui monte dans la petite

camionnette ?

— Parbleu, c'est lui ! s'exclama Reid. C'est bien lui, et il s'enfuit avec notre voiture de livraison.

Ils descendirent quatre à quatre et sautèrent dans l'auto de Gauge. Le médecin était très excité.

— Il faut absolument qu'on le rattrape. Nous ne savons pas de quoi il est capable dans l'état où il se trouve.

Les deux hommes étaient maintenant d'accord, mais pas pour les mêmes raisons.

— La route de Nottingham, fit Reid, est droite Jusqu'à Whatton. Regardez, là-bas, devant nous. C'est lui. Et il y a un passage à niveau sans barrière. Il sera obligé de ralentir. Nous le rattraperons.

Mais la camionnette ne ralentissait pas – bien qu'un train arrivât sur la droite. Pendant quelques secondes, Gauge et Reid eurent très peur. La camionnette franchit la voie ferrée à quelques mètres seulement de la locomotive qui sifflait désespérément. Gauge, l'instant d'après, s'arrêtait pile devant le convoi qui n'avait pas fini de passer – un long convoi de marchandises.

— Il nous a échappé, dit Reid. Il a dû prendre beaucoup d'avance. Et nous allons tomber sur un embranchement de trois routes. Laquelle aura-t-il prise ?

— Celle de Nottingham, sans aucun doute. Mais ne le poursuivons pas. Je vais vous ramener à la maison de santé. Vous téléphonerez de ma part à l'inspecteur Adams, au poste central de police de Retford. Dites-lui ce qui vient de se passer. Dites-lui de retrouver la camionnette et l'homme qui est dedans. Donnez-lui le numéro de la voiture, le signalement de Ross. Il est absolument indispensable que nous retrouvions ce garçon, docteur Reid.

Reid eut un frisson. Il était dépassé par les événements.

— L'évasion d'un aliéné, dit-il, a déjà ruiné bien des carrières médicales. Je ferai tout pour le retrouver au plus vite.

Après avoir déposé le médecin, Gauge reprit la route de Nottingham. Il y trouva Adams devant le poste de police. Celui-ci lui dit :

— Nous sommes sur ses traces. Il s'est arrêté pour prendre de l'essence. Ensuite il est parti dans la direction de Lancing Road.

— C'est là qu'il habite, s'exclama Gauge. Au 17. Nous le tenons. Faisons vite...

Mais ils ratèrent l'étudiant de quelques instants. Sa logeuse leur dit qu'il était venu prendre ses affaires.

— Il semblait pressé comme s'il avait eu le diable à ses trousses. J'en ai été toute remuée. Et quelle tête il avait ! Je ne l'avais jamais vu ainsi. On aurait dit qu'il avait bu. Il me cria qu'il devait « sauver quelque chose ». Il a parlé aussi de l'Université. Mais cela n'avait pour

moi ni queue ni tête. Puis il est parti comme un fou.

— Je crois enfin que nous approchons d'une explication, jeta Gauge à Adams tandis qu'ils remontaient en voiture. Le jeune Ross est effrayé par quelque chose, ou par quelqu'un. Et il a en sa possession je ne sais quoi d'important pour lui qu'il veut protéger contre je ne sais qui. Il faut que nous le retrouvions et sachions ce qu'il a dans le ventre. Alors nous pourrions dire que nous sommes sur une piste sérieuse. Êtes-vous d'accord avec moi ?

— À un tel point, docteur, que je me demande pourquoi nous nous attardons ici à bavarder au lieu de filer tout droit jusqu'à l'Université.

Gauge remit la voiture en marche. L'inspecteur, qui connaissait bien la ville, le guidait. Bientôt ils approchèrent de la sombre masse des bâtiments universitaires. Il commençait à faire nuit.

— Si nous le rattrapons, dit Gauge, il ne voudra peut-être pas parler. Ou bien il sera retombé dans une crise. Dans ce cas, comment pourrions-nous faire, légalement, pour le garder à vue ?

— Il a volé cette voiture. Cela fait de lui un délinquant. Ne vous inquiétez pas pour ce détail. C'est là mon boulot. Je l'arrêterai, pour vous, avec plaisir. Et d'abord il n'est pas fou. Tout ce qu'il a fait est très rationnel. À propos, je n'ai pas eu l'occasion de vous le dire. Nous avons reperdu la trace de Lomax. On l'a vu entrer dans la gare de Nottingham, et ensuite, pfuït ! évaporé. J'ai laissé un homme pour coopérer à sa recherche avec la police d'ici. Mais ne nous inquiétons pas pour Lomax. Il rentrera quand il aura faim.

Gauge se mit à rire.

— Il est heureux que miss Lomax ne vous entende pas !

La nuit tombait de plus en plus, et en roulant autour des terrains de l'Université, ils aperçurent la camionnette parquée sur un des terrains de jeu à cette heure-là déserts.

— Il est quelque part par là, dit Adams. Mes types ne vont pas tarder à arriver. Ils amènent des chiens.

— Je le vois, s'écria Gauge. Là-bas, vers le pavillon du cricket. Dépêchons-nous. Nous ne pouvons nous permettre de le perdre de vue avec l'obscurité qui épaissit de minute en minute.

Ils mirent pied à terre et avancèrent. Ils trouvèrent un mégot encore allumé. Ils firent quelques pas encore et s'arrêtèrent, entendant un bruit curieux. Était-ce un tracteur ? Ou une machine à écrire ? Ou une tondeuse à gazon ? Gauge saisit son compagnon par le bras.

— Vous entendez ? Ce bruit ? Ça vient du terrain qui est sur notre droite.

— Maudite haie, bon Dieu ! jura Adams. Je ne vois plus rien. Et on dirait qu'il y a maintenant du brouillard par là. Ce bruit est diablement bizarre, vous savez...

— Ça ressemble à celui dont parlait Cooper, murmura Gauge.

Mais ce qu'ils entendirent ensuite les étonna bien davantage. Cela venait du même endroit, où ils voyaient ramper le brouillard. Gauge eut pendant un bref instant la sensation qu'il avait déjà entendu tout cela quelque part. Puis tout fut comme étouffé par le cri qui brusquement perça leurs tympanes. Un cri de terreur et de souffrance, un cri de mortelle épouvante, qui sortait d'un gosier humain, puis se transforma en un gémissement assourdi et s'éteignit.

— C'est Ross ! hurla Gauge, peu soucieux maintenant de prendre des précautions. Quelqu'un s'est saisi de lui.

Il franchit la haie, suivi d'Adams. Devant eux s'étendait une prairie très mal éclairée par les dernières lueurs du crépuscule. Plus de brouillard, plus de bruit, pas de Ross. Plus rien. Uniquement du gazon, quelques arbres, des haies, dans la nuit paisible. Avaient-ils rêvé ?

Ils inspectèrent le terrain et les terrains voisins pendant près d'une heure, et il faisait maintenant complètement nuit. Si Adams n'était pas tombé dans un trou, ils n'auraient pas découvert ce trou cette nuit-là, L'inspecteur alluma sa lampe de poche et les deux hommes se regardèrent.

— Ce trou, dit Gauge, est le frère jumeau, si j'ose dire, de celui que nous avons vu dans le verger de Stacey. Il y a la même cendre au fond, et on sent la même odeur de goudron.

Il prit dans son portefeuille une enveloppe vide et sauta à son tour dans la cavité. Il remplit l'enveloppe de cendre noire, la cacheta et écrivit quelques mots dessus. Adams le regardait sans mot dire.

— Nous allons retourner tout droit chez Stacey, reprit Gauge. Je voudrais faire aussi un prélèvement dans l'autre cavité. Et j'aimerais, inspecteur, que l'on donne aussi peu de publicité que possible à tout ceci.

Adams haussa les épaules et sourit.

— Nous essayerons, dit-il. Mais cette affaire prend visiblement des proportions énormes... Il faudrait que le Home Office envoie des ordres très stricts.

— Je vais m'en occuper.

Adams s'éloigna un instant pour donner des directives à ses hommes, qui venaient d'arriver avec des chiens. On vit bientôt des lumières se promener autour des bâtiments de l'Université. Gauge les observait pensivement. Au bout d'un moment, Adams vint lui dire :

— Les recherches n'ont pas donné de résultat. Pas la moindre trace de David Ross. Comme Stacey, il s'est littéralement évaporé. Où diable peut-il bien être ?

— Où diable, oui... Mais le diable n'habite peut-être pas sur notre planète.

— Vous voulez dire... que ces événements extraordinaires... pourraient être l'œuvre de créatures... venues d'un autre monde ?

Gauge se mit à rire. Qu'un inspecteur de police ait pu faire une telle supposition lui démontrait que son compagnon était aussi abasourdi qu'il l'était lui-même.

— Vous avez lu des romans d'anticipation, inspecteur ! Tâchons de rester les pieds sur terre. En tout cas il est un peu tôt pour se lancer dans des théories fantastiques. Le seul fait évident, c'est que Ross a disparu...

— Oui, mais nous avons trouvé quelque chose d'autre. En tant que découvreurs de cavités bizarres, nous sommes les champions. Un de mes hommes en a repéré une troisième, toute pareille aux précédentes.

Gauge bondit littéralement pour aller voir ce troisième trou.

— Il est plus ancien que les autres, dit-il après l'avoir examiné. Les bords ont commencé à s'effondrer, sous l'effet de la pluie, sans doute. Je vais faire encore un prélèvement de terre, puis nous retournerons à Oakdene.

*
* *

Ils restèrent silencieux pendant le retour au village. Aucun d'eux ne se risquait à formuler des hypothèses. Il était onze heures du soir lorsqu'ils arrivèrent à « White Gates ». Pas de lumière dans la maison.

— La vieille chouette doit être couchée, déclara irrévérencieusement Adams.

— Ne la dérangeons pas. Allons faire un tour dans le verger, après quoi nous gagnerons nos lits nous aussi. Mais quelle journée !

Il était agenouillé au fond du trou, grattant le sol à la lueur de la lampe de poche d'Adams, lorsqu'ils entendirent un cri, un cri de femme, qui à coup sûr ne pouvait provenir que de Mrs. Milne. L'inspecteur s'était déjà élancé. Gauge le suivit au pas de course. Ils virent la gouvernante qui courait à leur rencontre dans l'allée. Des lumières étaient apparues dans la maison.

Mrs. Milne gémissait :

— Oh ! Mr Adams, la maison est pleine de cambrioleurs !

Gauge nota que non seulement elle était complètement vêtue, mais qu'elle avait son chapeau, son manteau et son sac à main.

— Des cambrioleurs ? fit Adams sur un ton sceptique.

— Je venais de rentrer. J'étais allée faire une partie de whist au village. J'avais raté le dernier car et je suis revenue à pied. À peine dans le hall, j'entendis quelque chose qui remuait dans le bureau de sir William. Et ce quelque chose est toujours là.

— Quelque chose ? fit Adams avec vivacité.

— Ne vous énervez pas, Mrs. Milne, intervint Gauge. L'inspecteur et moi nous allons entrer et attraper ce malfaiteur. Attendez-nous ici...

Ils pénétrèrent dans le hall éclairé et écoutèrent.

— Le bureau est au bout du couloir, Gauge, dit Adams à voix basse. Cette femme avait raison. Il y a quelqu'un qui remue par là. Laissez-moi faire. C'est mon métier.

À pas de loup, l'inspecteur se dirigea vers la porte, l'ouvrit brusquement et se jeta sur le côté. Il n'y avait pas de lumière dans le bureau, et ils n'entendirent aucun bruit. Adams se rua dans la pièce et alluma sa lampe portative. Gauge l'entendit pousser un juron.

— Gauge, lui cria l'inspecteur, venez voir notre cambrioleur !

L'envoyé du Home Office pénétra dans la pièce et vit un personnage debout à côté de l'inspecteur. Ce personnage, qui était loin d'être jeune, avait un visage aimable et bienveillant, des yeux de penseur, doux et sérieux, et il semblait confus et honteux.

— Professeur Lomax ! s'écria Gauge. Qu'est-ce que vous faites ici ?

CHAPITRE III

DES NOUVELLES D'AMÉRIQUE

Quand la surprise d'avoir retrouvé Lomax dans des conditions aussi insolites se fut dissipée, Gauge se sentit passablement déprimé. Oui, en vérité, cela avait été une drôle de journée et il avait l'impression d'être maintenant aussi vide qu'un morceau de chewing-gum mâché pendant des heures. Il se laissa tomber dans un fauteuil en poussant un soupir.

Adams, en revanche, semblait radieux. Il était tout à fait dans son élément, tandis que Gauge aspirait plutôt à retrouver son bureau de Londres, son laboratoire, ses éprouvettes, son microscope électronique. Dans ce décor, au moins, il savait généralement ce qu'il faisait, et pourquoi.

Le vieux Lomax balbutiait de confuses excuses pour avoir dérangé tout le monde. Gauge le regardait avec curiosité. Ce Lomax était, lui aussi, un anthropologiste. Et à ce titre, il avait montré le plus grand intérêt pour la mystérieuse découverte de sir William. Visiblement il s'était glissé dans la maison en sachant Mrs. Milne absente. Il avait fouillé dans le bureau pour y trouver des indices sur les travaux auxquels se livraient les deux hommes maintenant disparus. Mais comment était-il entré dans la maison ? Ce fut Mrs. Milne qui donna l'explication.

— Le loquet de la porte vitrée est cassé. J'oublie toujours de le faire réparer. Mais vous savez, professeur, vous m'avez fait rudement peur...

Gauge se disait qu'il avait eu très peur, lui aussi. Mais peur de quoi ? À quoi s'était-il attendu ? À l'arrière-plan de son esprit rampait il ne savait quoi qui refusait de prendre forme. C'était comme un rêve dont on essaie de se souvenir après s'être éveillé.

— Vous prendrez bien une tasse de thé, messieurs ? leur demanda Mrs. Milne.

Quand ils eurent décliné son invitation, elle se retira en disant :

— Eh bien, je vais aller maintenant au lit. Je vois que je suis en de bonnes mains. Bonne nuit.

Gauge regarda Lomax et sortit de sa poche le bouton de cuir.

— Vous nous avez fait mener une drôle de vie, professeur. Nous savons que dans la journée vous avez visité le verger de sir William, puis que vous êtes allé à Nottingham. Ensuite nous avons perdu votre trace. Votre fille a été très inquiète.

Lomax semblait contrit, mais non repentant. Ses yeux brillaient.

— Excusez-moi, messieurs. En fait, et sur un plan modeste, j'ai voulu vous aider dans vos recherches. J'ai trouvé, dans ce jardin, un indice que vous n'avez peut-être pas vu ou qui ne vous a pas frappé.

— Un indice ? s'exclama Adams.

— Oui, un trou rond, parfaitement rond, et sans raison d'être apparente.

— Continuez, dit posément Gauge.

— Je fus intrigué. J'ai questionné Cooper. Il ne savait rien, ni Mrs. Milne. Je décidai donc de suivre une idée qui m'était venue. J'avais remarqué, dans ce trou, un dépôt qui ne me semblait pas normal. Je ne suis pas géologue. Mais la matière qui tapissait ce trou avait une consistance épaisse, collante, comme s'il y avait eu du pétrole ou de la résine, ce qui est très insolite dans notre comté, je vous assure. Je suis allé à Nottingham pour soumettre un spécimen de cette matière à un de mes amis, qui est géologue. Malheureusement j'ai perdu mon temps : il était à Londres.

Gauge tira une enveloppe de sa poche et en montra le contenu à Lomax. Celui-ci prit un air désappointé.

— Ainsi vous avez fait les mêmes observations que moi ! Je croyais être le seul. Je ne suis qu'un vieux fou. Avez-vous fait faire une analyse ?

— On y travaille, dit Gauge, qui fut un instant tenté d'informer Lomax de leurs autres découvertes de cavités étranges.

Mais, à la réflexion, il s'abstint. Au fond il ne savait pas quel jeu jouait ce vieil homme au regard si doux et si pur, et qu'il faudrait désormais surveiller.

— Il est temps que vous rentriez chez vous, dit-il. Nous allons vous reconduire. Je veux vous remettre moi-même entre les mains de votre fille.

*

* *

Dans le hall de « L'Hermitage », Gauge fut ému de voir Helen si radieuse. Il ne l'avait jamais vue encore avec un visage aussi heureux et aussi beau. « Ce doit être son vrai visage », se dit-il. Et il s'en voulut des jugements un peu rapides qu'il avait portés sur elle.

— Vous voyez, fit l'inspecteur, nous avons retrouvé au moins un de nos savants.

— Je suis si contente ! Mais on ne sait toujours rien sur sir William ?

— Absolument rien, bien que son portrait ait été publié dans toute la presse.

Elle leur prépara un excellent café. Tandis qu'il le savourait, Gauge

sentit ses préventions contre le professeur s'atténuer. Après tout, il était *son* père. Et cela lui semblait une garantie suffisante. Il but un ou deux verres de rhum, et dans l'euphorie de ce moment de détente, il se laissa même aller à parler des étranges événements de Nottingham.

Le père et la fille l'écoutaient avec la plus vive attention, et Helen ne put retenir un sursaut de peur lorsqu'il évoqua le cri affreux poussé par Ross.

— Il a sûrement été enlevé de la même façon que sir William, dit-elle. Et cela à cause de la découverte qu'ils avaient faite, j'en jurerais. Ce devait être une découverte de la plus haute importance. Vous vous rappelez, père, combien sir William fut mécontent lorsque Ross y fit même simplement allusion, au cours de ce dîner...

— Oui, dit Lomax avec une pointe d'amertume. Il n'était pas toujours très gentil avec moi.

— Et maintenant ils ont disparu tous les deux. Je ne suis pas surprise que le gouvernement vous ait envoyé, docteur Gauge. Il est évident qu'il doit s'agir de quelque chose de terriblement important, d'une chose qui présente sans doute un intérêt international et qui peut-être met en jeu le sort même de l'humanité.

Elle avait parlé sur un ton passionné. Elle s'avisa qu'elle s'était peut-être un peu trop emballée, et elle rougit. Gauge la trouvait ravissante quand elle rougissait. Mais il lui dit :

— J'espère que vous avez tort, miss Lomax. Il s'agit d'une triste affaire, je l'admets, et jusqu'à maintenant, je me garde de former des hypothèses, car nous n'avancons que pas à pas. Les idées préconçues ne pourraient que nous gêner dans notre enquête.

— Je vois que vous êtes un vrai détective, fit-elle en riant. Vous avancez prudemment.

— Oui, et avant de faire un nouveau pas, j'attends le résultat de ces analyses.

Ils se levèrent pour prendre congé. En serrant la main d'Helen, Gauge lui dit avec un accent d'optimisme :

— Bah ! si les ravisseurs de Stacey et de Ross sont sur cette terre, nous finirons bien par les retrouver.

Elle le regarda, l'œil ému, et elle dit avec un frisson :

— Oui... s'ils sont sur cette terre...

*
* *

Le lendemain, Gauge se rendit à Newark, où des derricks dressaient dans le ciel leurs formes métalliques et où on se serait cru dans le Texas ou à Bahreïn, dans un champ de pétrole.

Preston, du laboratoire de géologie de Nottingham, avait confirmé à Gauge que les prélèvements que celui-ci lui avait soumis étaient du

grès pétrolifère et contenaient une forte proportion de carburant. C'est à la suite de cette consultation que le jeune savant s'était rendu à Newark.

Saunders, l'ingénieur en chef de l'exploitation, un homme court et replet, avec des taches grasseuses sur le visage, devait être très positif et assez autoritaire. Il ne sembla pas impressionné par l'ordre de mission que lui présenta Gauge. Il interrompit celui-ci pour lancer quelques ordres à des ouvriers, puis il demanda :

— Qu'est-ce que la disparition de ce Stacey peut bien avoir affaire avec des puits de pétrole ?

— Cela fait partie de mon enquête, répondit sèchement Gauge, qui avait compris que Saunders était un personnage qu'il fallait immédiatement dominer si l'on ne voulait pas être dominé par lui.

— Venez par ici, grommela l'autre en l'entraînant vers une baraque blanche où ils furent relativement à l'abri du bruit assourdissant qui régnait dehors.

L'ingénieur bourra une pipe et l'alluma sans poser d'autres questions. Gauge sortit l'enveloppe contenant la terre noirâtre.

— Preston, du laboratoire de géologie de Nottingham, m'a déclaré que c'était du grès pétrolifère. Est-ce exact ?

— Exact. Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans le village d'Oakdene, et aussi sur les terrains de l'Université de Nottingham.

Saunders fit une grimace, retira sa pipe de sa bouche ; renifla le spécimen de terre et se mit à rire.

— Quelqu'un se moque de vous, docteur Gauge, dit-il. Oakdene ! L'Université de Nottingham ! Il n'y a pas de foreuse dans ces endroits-là !

— Ai-je parlé de foreuse, Mr Saunders ?

— Oh ! ce n'était pas nécessaire... Je suis un spécialiste du pétrole, et je le sais.

— Les prélèvements ont été faits à la surface, Mr Saunders.

— Maintenant, c'est vous qui vous moquez de moi, docteur. Écoutez, je suis un homme très occupé, et je n'ai pas de temps à perdre à des plaisanteries de ce genre.

— Le Home Office ne pense pas qu'il s'agit d'une plaisanterie, Mr Saunders, dit froidement Gauge.

L'autre, qui s'était dirigé vers la porte, fit demi-tour, l'air impatienté.

— Qu'est-ce que vous voulez au juste ? fit-il. Je suis, je vous l'ai dit, un spécialiste du pétrole. J'ignore des tas de choses, mais le pétrole, je sais ce que c'est. Vous me dites que ces spécimens proviennent de la surface. C'est votre droit. Mais, moi, je vous dis que c'est totalement, rigoureusement impossible. Ces spécimens, s'ils

viennent du Nottinghamshire, n'auraient pu y être trouvés qu'à plus de mille mètres sous la surface du sol. Je suis prêt à parier ma situation et ma réputation là-dessus.

Il y eut un lourd silence. Gauge réfléchissait. L'autre le regardait d'un œil sarcastique. Finalement il ouvrit une boîte plate divisée en de nombreux compartiments.

— Regardez. Voici d'autres spécimens dans le genre du vôtre. Nous les avons tous extraits dans les profondeurs, avec nos foreuses.

Gauge se départit de la raideur, si contraire à sa nature, qu'il avait montrée avec Saunders. Il ne savait plus que penser. Il regarda le petit ingénieur grassouillet et demanda :

— Vous êtes absolument sûr de ce que vous avancez ? Il ne peut pas y avoir le moindre doute possible ?

— Je vous l'ai dit et je vous le répète. J'ai travaillé dans tous les champs de pétrole du monde. Vos spécimens viennent de plus de mille mètres sous terre. Comment vous vous les êtes procurés, c'est votre affaire et non la mienne.

— Les foreuses dont vous vous servez, Mr Saunders, quel diamètre ont-elles ?

L'ingénieur ouvrit un tiroir, en sortit des épures, des catalogues.

— Quand nous commençons, dit-il, nous usons de pointes foreuses d'assez fort diamètre, disons de trente à cinquante centimètres. À mesure que l'on s'enfonce, le diamètre diminue... Voici des modèles, avec leurs dimensions.

— Avez-vous jamais entendu parler d'une foreuse d'un mètre quatre-vingts de diamètre ?

Saunders éclata de rire.

— Pas sur cette planète ! Peut-être les Russes ont-ils du matériel de ce genre dans l'Oural. Mais nous n'en savons rien. Ou les Martiens pour creuser leurs fameux canaux. Mais vous plaisantez, docteur. Une foreuse de cette taille coûterait les yeux de la tête et d'ailleurs serait parfaitement inutilisable. Excusez-moi de vous le dire, mais on s'est moqué de vous. Ce doit être une blague des étudiants de l'Université.

— Je vous remercie, fit poliment Gauge en se levant. Vous m'avez été très utile.

Mais il pensait qu'il avait perdu son temps avec cet homme ancré dans ses opinions.

— Ne m'avez-vous pas dit, fit l'autre en le quittant, que vous enquêtiez sur la disparition de Stacey ? Comment cela vous a-t-il mené jusqu'à moi ?

— Il arrive, répondit Gauge, impassible, qu'on s'enfonce dans des impasses...

Il était de retour dans la chambre d'hôtel dont il avait fait son quartier général à Retford lorsque le téléphone sonna. C'était elle. C'était Helen. Elle l'invitait à venir prendre le thé. Il accepta avec tant d'enthousiasme qu'il craignit ensuite qu'elle n'eût été choquée.

Elle était seule chez elle. Il la trouva plus charmante que jamais.

— Mon père n'est plus le même depuis qu'il est rentré, lui dit-elle. Il prend des airs un peu mystérieux. Oh ! je sais que vous allez me reprocher de tirer des conclusions hâtives. Mais visiblement quelque chose le tracasse, et je suis sûre que c'est la disparition de sir William.

— Vous m'étonnez. Il a toujours eu l'air paisible et satisfait de lui-même. Je m'imagine ainsi quand je serai vieux. Qu'est-ce qui vous fait penser ce que vous dites, miss Lomax ?

— Je ne sais pas. Rien de particulier. Une intuition féminine...

— Ah ? fit Gauge.

Elle lui souriait, amicalement, sans prendre un air de supériorité.

— Je crois, fit-elle, que vous avez une opinion assez sévère sur les femmes.

— Pas toutes les femmes, dit-il d'un air entendu. En fait, j'ai le plus grand respect pour votre sexe, miss Lomax, mais...

Elle eut un rire joyeux.

— Je connais assez les hommes de science, fit-elle, pour savoir qu'ils ne disent jamais rien sans ajouter un « mais »...

Il décida soudain de ne pas lui parler de sa visite à Newark et du fiasco qu'avait été celle-ci. Il décida même de ne pas parler de l'affaire qui les préoccupait. Entre une femme aimable comme elle et un homme comme lui, il pouvait y avoir des tas d'autres sujets de conversation. Il posa sa tasse de thé. Depuis combien de temps la connaissait-il ? Deux jours ou trois jours ? Il avait l'impression que cela durait depuis beaucoup plus longtemps.

Le téléphone sonna. Cela le ramena sur terre. Elle lui tendit l'appareil.

— C'est pour vous. C'est votre inspecteur.

Tout d'abord, il n'écouta pas Adams. Il regardait Helen, dont la gracieuse silhouette allait et venait dans la pièce. Il saisit enfin ce que l'autre lui disait.

— Très bien, fit-il. Je pars immédiatement. Ils n'aiment pas qu'on les fasse attendre.

Il raccrocha et se tourna vers Helen.

— Miss Lomax, fit-il en souriant, c'était de la part de mon grand patron, à Londres. Il est installé là-bas à Scotland Yard et lance des ordres à travers l'espace, comme un gros chien qui aboie. Il me rappelle dans la capitale pour consultation.

Elle le regarda avec respect.

— Pour consultation ? Cela m’a l’air très important.

Il se mit à rire.

— Ai-je donc pris un air si pompeux pour vous dire cela ? Ne vous faites pas une idée fausse de moi. Je ne suis qu’un petit rouge dans une grande machine. En réalité, je ne suis pas appelé en consultation, mais bien plutôt pour me faire laver la tête. Ils n’ont pas l’air contents, au Yard, que je ne leur aie pas encore apporté sir William sur un plateau, avec l’agilité d’un prestidigitateur qui sort un lapin d’un chapeau gibus.

Il se leva en haussant les épaules et prit la main de la jeune fille dans la sienne. Des mots tremblaient au bord de ses lèvres. Mais il avait peur de les dire, peur qu’elle ne se moque de lui. Il se contenta de serrer sa main avec autant de chaleur que son peu d’audace le lui permettait.

— Adieu, docteur Gauge, lui dit-elle à voix basse.

— Pas adieu, fit-il avec une fausse gaieté. Vous ne vous débarrasserez pas de moi si facilement... Au revoir... Helen...

Il s’enfuit avant d’avoir pu noter sa réaction. S’il s’était retourné, il eût été étonné de l’expression de son visage.

*

* *

Le commissaire principal Grant était de toute évidence un policier, et Gauge n’avait jamais pu se faire tout à fait à cette idée qu’il travaillait avec la police. Grant, ce jour-là, était dans son humeur la plus officielle.

— Docteur Gauge, dit-il avec un sourire chargé de sous-entendus, il est inutile que vous me parliez de cette histoire absurde de substance pétrolifère qui aurait dû se trouver à mille mètres sous le sol. Je ne suis qu’un simple policier. On m’a donné l’ordre, en haut lieu, de retrouver ce Stacey, et je vous ai dit de vous occuper de cela. Pourquoi ne l’avez-vous pas retrouvé ?

— Vous dites que mon histoire est absurde, commissaire ? fit sèchement Gauge.

— Oui. Vous avez prononcé ce mot vous-même après votre visite à Newark. Et qu’est-ce que c’est que ces cavités mystérieuses, ces bruits étranges, ces allusions à des hélicoptères ? Je vous connais trop et je connais trop votre réputation pour que vous vous attardiez à des choses de ce genre. Nous ne recherchons pas des monstres de l’espace, mais un vieux savant qui a disparu. Or nous ne l’avons pas retrouvé, et le Home Office s’impatiente.

— Je dois vous rappeler, répliqua Gauge en accentuant sa raideur, que toutes les ressources de votre organisation ont pourtant été mises en œuvre. S’il est encore en Angleterre...

— Je vois où vous voulez en venir. Vous pensez qu'il est ailleurs. Sachez que j'ai informé l'Interpol, à tout hasard, bien que nous ne pensions pas qu'il ait quitté le pays et que nous tenions pour des fariboles toutes les suggestions sur des vaisseaux de l'espace et autres soucoupes volantes. Pour moi, je ne vois qu'une chose : le Home Office m'a chargé d'un travail, et je vous l'ai confié.

— Et moi, étant en bas de l'organisation, je n'ai pu le refiler à personne. Naturellement, je vais continuer, commissaire. J'admets que pour le moment votre inspecteur Adams – un homme de premier ordre, soit dit en passant – et moi-même, nous pataugeons. Nous n'avons rien à nous mettre sous la dent, si ce n'est des fragments épars de quelque chose que nous n'arrivons pas à saisir...

— Bon, bon, dit Grant. Au fait, on m'a signalé, dans ce journal américain que voici, quelque chose qui est susceptible de vous intéresser. Nous avons même fait demander un complément d'information par l'ambassade. Cela vous prouve que vos rapports sont examinés et compris... Jetez un coup d'œil là-dessus...

Gauge prit le journal, un épais numéro du « New York Herald Tribune », et porta ses regards sur un entrefilet encadré au crayon rouge. Il lut :

« *UN SAVANT DISPARAIT. – Edgar Farrow, un éminent spécialiste de l'anthropologie, a disparu de son domicile, en Louisiane, dans des conditions inexplicables. La police enquête. On ne croit pas, jusqu'à nouvel ordre, qu'il y ait eu crime.* »

« Tiens, tiens ! pensa Gauge. Voilà qui est curieux. » Il regarda la date. Ce Farrow avait disparu le même jour que sir William Stacey.

— Il faut s'occuper immédiatement de ça, commissaire.

Grant eut un sourire.

— Pour ma part, dit-il, je crois à une simple coïncidence. Mais, je vous l'ai dit, nous avons déjà saisi l'ambassade américaine. Un avion a apporté ce matin même des informations qui pourront vous intéresser, si vous croyez utile que nous perdions notre temps de ce côté-là.

— Je le crois, dit sèchement Gauge.

— Bon, bon... Dans ce cas, je vous accompagne à Grosvenor Square. Cela donnera plus de poids à votre démarche.

*

* *

Drew, l'officier de police de liaison qui les reçut à l'ambassade, était si visiblement un homme du F.B.I. que cela facilita les choses. Comme entrée en matière, il leur offrit un whisky. Gauge but le sien par pure politesse, car il n'aimait pas ce breuvage.

Drew avait devant lui, sur son bureau, un dossier et un magnétophone. Tout en leur offrant des cigares, il leur dit :

— Ça tombe très bien, car j'ai personnellement connu ce Farrow, à Harvard où nous étions élèves en même temps. Pas sportif pour un sou, le nez toujours plongé dans les bouquins. Il a conquis brillamment ses diplômes et il s'est fait assez vite, dans son job, une assez grosse réputation. Il a maintenant cinquante et un ans. Oh ! il ne s'est pas enrichi comme un banquier de Wall Street, mais il vit confortablement. Il a beaucoup voyagé. Un homme paisible, sans histoire. C'est le 23 courant que sa femme a signalé sa disparition. Sa femme et son fils étaient allés à une soirée. Il était resté chez lui pour travailler. Quand ils rentrèrent, plus personne... Il a dû disparaître vers onze heures du soir.

— Comment peut-on savoir cela ? s'exclama Gauge.

Drew se mit à rire, tout en approchant de lui le magnétophone.

— Vous allez comprendre. Nous avons là les derniers bruits que Farrow entendit avant de courir à son mystérieux destin. Il était en train de dicter un article, ou un mémoire... On nous a expédié le rouleau à votre requête. Maintenant, écoutez...

Ils firent silence et bientôt ils entendirent une voix nasillarde qui disait :

« Donc je suis prêt à prouver sans qu'aucune contestation soit possible, en me basant sur la découverte que j'ai faite et sur les théories que j'ai élaborées depuis, que, contrairement à toutes les idées reçues, l'humanité sur cette planète... Mais qu'est-ce que c'est encore que ce vacarme ? On ne peut pas s'entendre parler... Je parie que ce sont les sacrés gosses de Harman qui font encore cuire un rôti en plein air... Il faudra que j'en dise un mot à leur père... »

Il y eut un silence.

— Et maintenant, dit Drew, vous allez entendre la pendule.

Le magnétophone égrenait onze coups argentins qui devaient provenir d'un carillon Westminster. De nouveau ce fut le silence. Les trois hommes continuaient à se taire, attentifs. Gauge eut un sursaut en entendant soudain un bruit bizarre, un bourdonnement grinçant qui semblait remplir toute la pièce. Puis il y eut un cri à demi étouffé, un cri de terreur, assez bref, mais affreux. Le silence revint, total, le silence nocturne de la campagne aux États-Unis. Drew leva la main pour leur faire signe de ne pas bouger, et au bout d'un moment ils entendirent une nouvelle voix, une voix de femme, qui disait sur un ton d'angoisse : « Larry ! Descends vite. Ton père est parti. Il a disparu. Je l'ai entendu crier, puis plus rien. Je ne le vois nulle part. Je suis effrayée... Je suis sûre que ton père est en danger. Pourquoi ne répond-il pas ? Et arrête ce magnétophone... Ces rouleaux qui tournent me donnent le vertige... »

Drew immobilisa l'appareil et regarda ses visiteurs avec un air de triomphe. Gauge se leva.

— Pourriez-vous me prêter cet enregistrement ? demanda-t-il.

L'Américain enleva le rouleau, le mit dans une petite boîte et le lui tendit :

— Un cadeau de l'oncle Sam, fit-il. Ils ont gardé là-bas l'original.

Grant évitait de regarder Gauge.

— Une coïncidence, dit-il, une pure coïncidence. Ce Farrow aurait-il pu être kidnappé pour une rançon ?

— Certainement pas, répondit Drew. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas riche. Il menait une vie paisible près du lac Charles, en Louisiane. J'espère que cela pourra vous aider, les amis...

Gauge examinait le dossier que l'autre lui avait remis. Soudain il poussa une exclamation et tira Grant par le bras.

— Regardez, commissaire, fit-il triomphalement. Je ne suis peut-être pas aussi idiot que vous avez l'air de le croire. Dans le jardin de ce Farrow, on a trouvé une cavité toute fraîche de soixante centimètres de profondeur et d'un mètre quatre-vingts de large. Questionnée à ce sujet, Mrs. Farrow répondit que c'était son mari qui avait dû faire faire ce travail, probablement pour installer un petit bassin, et plus personne ne s'en est soucié... Mr Drew, pouvez-vous nous faire envoyer un spécimen de terre prélevé au fond de ce trou ?

— Je vais m'en occuper moi-même, dit Grant.

Dans la voiture qui les ramenait à Scotland Yard, le commissaire fit presque des excuses à Gauge. Et il ajouta :

— Je vous ai arraché un peu brutalement à ce Drew pour qu'il ne soupçonne pas qu'il y a peut-être très sérieusement une connexion entre les deux affaires. Je ne tiens pas à voir toute la presse mondiale nous tomber sur le dos dans les vingt-quatre heures qui viennent. Le Home Office est formel : la consigne est de garder le silence le plus absolu.

Gauge se taisait. Tandis que la voiture tournait dans Whitehall, il dit :

— Eh bien, nous avons maintenant trois disparitions d'anthropologistes et une collection de trous mystérieux, remplis d'une matière qui ne devrait pas s'y trouver. Ne commencez-vous pas à penser que c'est un problème plutôt curieux, et difficile pour votre agent scientifique ?

Grant se contenta de sourire, d'une façon assez amicale. Puis il dit :

— À propos... J'espère que toute cette affaire du Nottinghamshire ne vous fait pas oublier une autre affaire, assez bizarre elle aussi, qui vous a été confiée : celle des réservoirs d'eau de Penwood.

Gauge le regarda, étonné. Il eut l'impression, pendant quelques secondes, que du fond de sa mémoire quelque chose allait surgir, comme par une trappe. Mais cette impression s'évanouit.

— Les réservoirs de Penwood ? fit-il. Je crains bien de ne pas

savoir de quoi vous voulez parler...

— Voyons, Gauge. Je vous ai transmis il y a quelques jours une note du Home Office à ce sujet. Vous avez même vu le secrétaire du ministre...

Gauge se demanda si sa mémoire ne lui jouait pas des tours, si quelque chose d'important ne se cachait pas dans les ténèbres de son subconscient. Mais il secoua la tête.

— J'ai bien retrouvé une note de ce genre, en effet. Mais comme personne ne m'en a parlé, j'ai cru qu'elle n'était pas pour moi, qu'on me l'avait transmise par erreur, et j'allais vous la renvoyer.

— Elle était bel et bien pour vous, grommela le commissaire. À qui d'autre que vous aurait-on pu envoyer une telle note ? Il était question « d'eau épaisse ».

— Ah ! je me souviens, fit Gauge. Et un imbécile avait même mis en marge au crayon rouge : « C'est peut-être de l'eau lourde ? »

Il eut l'impression que le commissaire allait éclater et comprit que l'imbécile en question n'était autre que Grant lui-même. Il balbutia :

— Entendu, commissaire. Je m'occuperai de cela dès que possible...

*

* *

Il vous faut comprendre, miss Lomax, qu'il est désormais de plus en plus dangereux pour vous et votre père de rester ici et même dans la région. Ce Farrow était lui aussi anthropologiste. Je ne sais pas pourquoi les savants qui travaillent dans cette branche sont visés, mais ils le sont, miss Lomax.

Gauge était de retour à Oakdene. Helen l'écoutait avec un aimable sourire.

— Andrew, fit-elle, pourquoi m'appellez-vous encore miss Lomax ?

Andrew ! Avait-il bien entendu ? Mais le doute n'était pas possible. Ce fut comme si des clochettes d'argent avaient retenti à ses oreilles, accompagnées d'un parfum de miel. Mais elle continuait de parler, et il écoutait avec ravissement sa voix musicale et douce.

— D'ailleurs, disait-elle, si vos craintes sont fondées, si nous sommes menacés, je ne vois pas bien où nous pourrions aller... Après ce qui s'est passé en Amérique, nous ne serions totalement en sécurité nulle part...

Il l'écoutait, mais sans comprendre ce qu'elle disait. Il était comme plongé dans un rêve un peu fiévreux mais délicieux. Il murmura :

— Vous avez peut-être raison. Mais parlez encore, voulez-vous, Helen... Vous avez une si belle voix. Je n'avais jamais entendu la voix d'un ange. Cela me fait penser à la *Sonate au clair de lune*... Mais qu'est-ce que c'est que ce carillon stupide ? Ah ! le téléphone...

Le charme fut rompu. Il retomba brutalement sur terre. Adams le demandait.

— Je suis à « White Gates », lui dit l'inspecteur. Il s'y passe quelque chose de très bizarre. Venez immédiatement et amenez miss Lomax avec vous, voulez-vous...

— Mais qu'y a-t-il ?

— J'aimerais mieux que vous voyiez et entendiez cela vous-même. Il vous suffit de deux minutes pour être ici...

Helen et Gauge se précipitèrent vers la voiture. Sur la route, dans leur hâte, ils faillirent renverser un homme.

— C'est cet ivrogne de Cooper, grommela Gauge. Il doit être soûl comme une bourrique et ne peut même plus se garer.

Adams les attendait à l'entrée de l'allée. Gauge le regarda, stupéfait.

— Ma parole, vous tremblez, inspecteur !

Adams avait des yeux effarés.

— Je tremble ? Ça ne m'étonne pas. Même quelqu'un de plus fort que moi aurait eu l'estomac retourné, je peux vous le dire. D'abord, quand je suis arrivé, c'était parti, et elle m'a juré qu'elle n'y était pour rien. Je n'ai pas eu de peine à la croire, car elle était épouvantée.

— Ce que vous dites me dépasse un peu, inspecteur. Il vaudrait peut-être mieux commencer par le commencement.

Adams eut un pâle sourire.

— Oui, je vois. Je mets la charrue avant les bœufs. Alors, voici : la vieille dame a téléphoné à Oakdene à cause des cambrioleurs. Il se trouvait que j'étais là et vous pensez bien que je suis venu immédiatement. J'ai trouvé l'endroit saccagé. C'était fait d'une façon quasi scientifique. Mais la seule chose que je cherchais n'était plus là.

— Je continue à ne pas comprendre, dit Gauge. Qu'est-ce qui n'était plus là ?

— Excusez-moi si je vais trop vite. J'ai encore oublié le commencement. Quand Mrs. Milne m'a téléphoné, elle m'a dit que la maison avait été fouillée, mais qu'apparemment rien n'avait été volé. En fait, c'était le contraire. Quelque chose avait été laissé... Mais quand je suis arrivé ici ce quelque chose avait disparu. La pauvre chère vieille femme me jura qu'elle n'y était pour rien... Elle était tellement épouvantée...

— De quoi s'agissait-il ?

— Elle m'a décrit la chose comme un gros gant noir. Tout ce que je peux vous dire, c'est que cet objet n'est plus ici. Maintenant, suivez-moi, et préparez-vous à un choc.

Ils montèrent jusqu'au premier étage à pas feutrés, comme dans une maison mortuaire. En approchant de la chambre, Gauge entendit les mêmes grognements et gémissements qu'il avait entendus devant la

porte de Ross, à la maison de santé, lorsque le jeune étudiant était en état de crise.

— Elle est là, la pauvre, dit Adams en ouvrant la porte.

Soudain, Helen se jeta dans les bras de Gauge, et il la serra sur sa poitrine, comme pour la protéger. Helen semblait sur le point de gémir elle aussi. Quant à lui, il sentait un frisson lui courir le long de l'échine.

Mrs. Milne gisait sur le lit, et offrait un spectacle effrayant. Ils l'avaient tous connue comme une femme assez prosaïque, plutôt bavarde, mais parfaitement saine d'esprit. La pitoyable créature qu'ils avaient devant eux pouvait-elle être la même personne ?

Mrs. Milne se tordait sur le lit en poussant des sortes de miaulements. Une légère écume sortait de sa bouche. Elle se mit à rire, puis à sangloter. Gauge se rappela tout ce qu'il avait lu sur la sorcellerie au Moyen Âge, et, un nouveau frisson le parcourut. Il regarda Adams.

— Je vais aller téléphoner pour demander une ambulance, dit-il. Veillez sur elle, inspecteur. Dieu sait ce qu'elle pourrait faire dans un état pareil !

CHAPITRE IV

LA TENTE ARGENTÉE

Après avoir téléphoné, Gauge remonta auprès de ses compagnons. Ils attendirent, en proie tous les trois à une vive émotion.

— Que pensez-vous de son état ? demanda Adams d'un air sombre.

— Ce n'est pas de ma compétence, fit Gauge. Je ne suis pas médecin. Mais une chose est certaine : pour qu'une femme aussi positive et terre à terre ait été secouée de pareille façon, il faut qu'elle ait vécu une expérience terrifiante.

— Voyez son visage, ses yeux, murmura Helen d'une voix chargée de pitié.

Gauge se pencha sur la pauvre femme.

— Mrs. Milne, lui dit-il doucement, cessez de vous tourmenter. Tout va bien pour vous maintenant. Vos amis sont auprès de vous et veillent sur vous. Dites-nous ce qui vous est arrivé...

— Je crois que c'est inutile, fit Adams. J'ai essayé moi-même de la questionner, mais la pauvre créature ne paraît pas comprendre ce qu'on lui dit. Pourtant, quand elle m'a téléphoné, elle semblait avoir toute sa raison. Elle était effrayée, évidemment, d'avoir trouvé la maison bouleversée. Mais elle s'exprimait clairement. Tandis que maintenant... Je n'ai jamais vu personne dans cet état.

— Moi si, reprit Gauge. David Ross, quand je l'ai vu à Greyfriars, était exactement ainsi. C'est pourquoi, à la réflexion, il faut l'envoyer à Greyfriars. Le docteur Reid pourra la soigner mieux que quiconque. Il était parvenu à tirer Ross de son état de délire.

— Au téléphone, ajouta Adams, elle m'a parlé de ce gant qu'elle venait de trouver. Un gros gant noir. Elle pensait qu'il pouvait être en amiante.

— En amiante ? fit Gauge avec un sourire. Ce n'est guère la sorte de chose que l'on trouve dans l'arsenal des cambrioleurs...

— Je lui ai dit de ne toucher à rien avant que j'arrive, et je suis sûr qu'elle a respecté ma consigne. Pourtant, quand je suis arrivé, ce gant mystérieux n'était plus là. À moins qu'elle ne l'ait vu que dans son imagination...

Gauge quitta le chevet de Mrs. Milne. Seule Helen resta penchée sur la pauvre femme, s'efforçant de la calmer par de douces paroles.

— Retrouver ce gant, s'il existe, est votre affaire, inspecteur. Je pense qu'il faut chercher minutieusement dans toute la maison et au-

dehors. Retrouver ce gant me paraît très nécessaire. Nous n'avons pas tellement d'indices dans cette étrange affaire.

Adams le regarda, un peu surpris.

— Ainsi vous croyez à un lien entre ce qui vient de se passer et les disparitions de Stacey et de Ross ?

— Je tâche d'avoir l'esprit ouvert à tout ce qui se présente. Je n'ai jamais cru beaucoup aux coïncidences. Mais voici l'ambulance. Je vais téléphoner au docteur Reid pour lui annoncer l'arrivée de la malade, que je veux d'ailleurs accompagner.

— J'irai avec vous, dit Helen. Mrs. Milne a l'air un peu plus calme. Mais elle aura sans doute besoin de moi pendant le trajet.

À la maison de santé, ils n'apprirent naturellement rien de nouveau cette nuit-là. Le docteur Reid insista pour que Mrs. Milne fût mise immédiatement au lit et qu'un puissant sédatif lui fût administré.

— Il lui faut un repos complet pendant vingt-quatre heures, dit-il, et je ne puis autoriser personne à la voir. Son cas me paraît aussi étrange que celui de ce pauvre garçon qui s'est évadé d'ici. Je ne puis rien vous dire de plus précis, si ce n'est que cette femme a été visiblement effrayée d'une façon épouvantable. Avait-elle une tendance au dérangement mental ?

Ce fut Helen qui répondit.

— Pas le moins du monde, docteur. Je n'ai jamais connu une personne aussi tranquille et aussi terre à terre.

— Je vous serais obligé, docteur, fit Gauge, de bien vouloir me prévenir quand elle sera en état de parler.

— Oui, oui, j'y songerai. Au fait, qu'est devenu ce David Ross ?

— Disparu... Sans laisser la moindre trace.

— Disparu ? Vous dites disparu ?...

Mais ils laissèrent le médecin sur son étonnement.

Dans la voiture, Helen et Gauge restèrent un moment sans parler.

— À quoi pensez-vous, Helen ? demanda le jeune homme.

— Je pense, Andrew, qu'il y a quelques jours encore, nous vivions dans un village paisible et quasi endormi. Tandis que maintenant... Tout cela est plutôt effrayant !

— Par bonheur, la presse ne soupçonne même pas l'importance de cette affaire. Où en serions-nous si nous avions des nuées de reporters et de photographes sur le dos ! Imaginez les titres dans les journaux, surtout s'ils savaient qu'un fait semblable s'est produit aux États-Unis, exactement dans les mêmes conditions, avec accompagnement de bruit bizarre et de cavité mystérieuse...

— C'est vrai. Vous m'avez parlé de ce Farrow...

— Oui, et les circonstances de sa disparition sont en effet exactement les mêmes que pour Stacey et Ross. C'est pourquoi je vous ai dit que vous feriez bien, votre père et vous, de quitter le

Nottinghamshire. Les événements nous ont empêchés de poursuivre cette conversation. Mais il est bon que nous y revenions. À Londres, où l'on peut se perdre dans la foule, vous seriez plus en sécurité qu'à Oakdene, où des anthropologistes sont évidemment plus repérables. Faites cela pour moi...

Elle le regarda avec un sourire.

— Oh ! je n'ai pas peur, dit-elle. Mais si cela vous fait plaisir, j'en parlerai à mon père. Je crois toutefois qu'il sera bien difficile de le décider...

Il la laissa à « L'Hermitage » et regagna Retford, où il retrouva Stanley Adams, qui était encore dans son bureau et qui bâillait copieusement.

— Excusez-moi de vous avoir tenu hors du lit, inspecteur.

— Oh ! il n'y a pas de quoi. J'ai l'habitude. Avez-vous pu tirer quelque chose de cette pauvre dame ?

— Ma foi non. Reid s'est emparé d'elle et il interdit qu'on l'approche. Je crois qu'il a raison. Il nous faut être patients.

— La patience est une de mes vertus professionnelles. À propos, nous avons inspecté la maison et les alentours, pouce par pouce, mais sans retrouver ce fameux gant d'amiante. J'aurais été de plus en plus tenté de croire que la vieille dame avait rêvé à ce curieux objet si toutefois je n'avais pas découvert autre chose...

— Ne me dites pas de quoi il s'agit, car je vais vous le dire. Vous avez trouvé, dans le jardin, une nouvelle cavité.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que toute cette affaire suit un rythme incompréhensible, mais qui se répète. Les trous se multiplient autour de nous comme des bourgeons en mai. Car j'ai, moi aussi, découvert une autre de ces cavités. Quand je dis découvert, ce n'est qu'une façon de parler. Mais elle existe. Et pas ici. Elle est apparue de l'autre côté de l'Atlantique en même temps que disparaissait un anthropologiste américain, un nommé Farrow. Elle est visible dans son jardin.

— Non !

— Mais si ! J'ai appris cela à Londres.

— Et vous croyez qu'il y a un rapport entre... ?

— Je ne crois rien, mais ça m'en a tout l'air. Au point que j'ai fait demander un échantillon de la terre de cette cavité. Et savez-vous d'où proviennent ceux que nous avons prélevés ici, et qui ont été examinés par des experts ? Ils proviennent – tenez-vous bien – de plus de mille mètres sous la surface du sol.

— Non, fit l'inspecteur avec une mine effarée, non, ce n'est pas possible. Vous plaisantez, Gauge. Vous êtes fatigué. Si cela continue, nous allons devenir fous nous aussi ! Nous ferions mieux d'aller nous coucher.

— Vous avez raison. Et demain nous retournerons à « White Gates » pour examiner les lieux au grand jour...

*
* *

Quand, le lendemain, au cours de l'après-midi, Gauge rendit visite au professeur Lomax, il avait un peu le sentiment que les faits fantastiques dont il avait été le témoin étaient sans doute irréels. Son esprit rationnel se refusait à y croire.

— Elle est sortie, lui dit Lomax.

Il rougit comme s'il avait été pris en faute. Son attitude envers Helen était-elle donc si évidente ?

— Oh ! fit-il, je ne venais pas pour voir miss Lomax.

Bien qu'il s'efforçât de prendre un ton de détachement, il eut l'impression que le vieil homme n'était pas dupe.

— À propos, reprit-il. vous a-t-elle dit que vous feriez bien d'aller provisoirement habiter Londres ?

— Elle m'en a vaguement touché un mot. Mais je ne suis pas d'accord. Pourquoi ferions-nous une telle chose ? Qu'avons-nous à craindre ?

— Vous êtes tous deux anthropologistes, professeur. Connaissez-vous un nommé Farrow, Edgar Farrow, un Américain ?

— Je connais ses travaux. Un spécialiste des premiers développements de l'espèce humaine. Nous avons échangé quelques lettres. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Le jour même où Stacey a disparu d'Oakdene, ce Farrow disparaissait de son domicile en Louisiane dans des circonstances identiques. Stacey ou Ross connaissaient-ils ce Farrow ? Avaient-ils des rapports avec lui ?

— C'est possible, mais de toute évidence ils ne le connaissaient pas personnellement. Vous savez que j'étais un peu en dehors du mouvement depuis quelque temps déjà. Mais vous dites que ce Farrow a disparu ?

— J'aurais dû dire qu'il a été enlevé, comme vos deux collègues d'ici. Il est de plus en plus évident en effet que tous ces hommes ont été kidnappés et sont gardés quelque part contre leur volonté, s'ils sont encore vivants... Je ne veux pas que le même sort arrive, à vous. Ou à votre fille.

— Pur non-sens, mon cher Gauge, fit Lomax en riant. Pourquoi nous inquiéterions-nous ? Nous sommes des anthropologistes, c'est d'accord. Mais quel rapport cela a-t-il avec toute cette affaire ? Vous basez vos hypothèses sur le fait que Stacey et Ross avaient découvert quelque chose d'important dans une caverne des Pyrénées. Mais nos découvertes, même les plus importantes, gardent toujours un caractère

académique, sans aucune répercussion concevable sur la politique, ou l'économie, ou les affaires internationales. Plus de la moitié des gens ne savent même pas ce que c'est que l'anthropologie.

— J'en conviens, reprit Gauge. Mais il n'en est pas moins évident que quelqu'un attache une grande importance aux travaux et découvertes qui sont faits dans cette branche. Et je...

Il fut interrompu par l'arrivée d'Helen. Elle le salua avec un sourire plein de cordialité.

— Vous êtes l'homme que je cherchais, dit-elle.

Il rougit. Mais elle poursuivit sur un ton assez excité :

— Je viens de rencontrer Cooper. Il m'a laissé entendre d'une façon assez mystérieuse qu'il savait des tas de choses dont il serait bien désireux de parler à quelqu'un. Mais il n'a rien voulu me dire. Il est un peu comme vous, docteur Gauge. Il n'aime pas beaucoup les femmes. En outre, il était un peu noir.

— Voyons, voyons, fit Lomax. Depuis quand parles-tu argot ? Nous ne connaissons que trop bien Cooper. Un vrai biberon.

Gauge se demanda si vraiment il donnait l'impression qu'il n'appréciait pas beaucoup les femmes ? Où avait-elle pris cela ? Pourquoi rappelait-elle tantôt Andrew et tantôt docteur Gauge, comme elle venait de le faire ? Mais il répondit :

— Je vais aller voir cela immédiatement.

— Vous le trouverez à son cottage. Je regrette de ne pas pouvoir vous accompagner. Mais je gâcherais tout.

Il lui jeta un regard reconnaissant pour cette dernière parole et partit aussitôt. Chemin faisant, il se dit : « Moi aussi, je l'appelle tantôt Helen, tantôt miss Lomax, selon que nous sommes seuls ou pas... »

Il dut tambouriner un assez long moment à la porte de Cooper avant que celui-ci ouvrît. Le jardinier fut plus difficile à convaincre de parler qu'il ne l'avait escompté. Le bonhomme n'était pas rasé et sentait l'alcool. Il dut aller mettre sa tête sous le robinet pour s'éclaircir un peu l'esprit.

— J'étais couché, dit-il. Je ne me sentais pas très bien. J'ai bu un petit coup pour me remonter.

— Ça va aller mieux, mon vieux. N'y pensez plus. Je ne viens pas ici pour vous embêter. Mais il m'est revenu que vous saviez diverses petites choses. N'importe quel détail, même le plus banal, peut nous aider à retrouver sir William.

Cooper le regarda d'un air un peu abruti, et sa bouche resta close. Au bout d'un moment, pourtant, il grommela :

— Si je vous raconte ça, vous allez dire que j'étais saoul... Pourtant je n'avais bu qu'une pinte ou deux à l'auberge du « Cochon Bleu ». Pas de quoi faire de mal à un homme. Il faut se défendre contre la soif. Ça ne m'a pas empêché d'y voir clair la nuit dernière...

— La nuit dernière ? fit rapidement Gauge. À quel moment ?

— Oh ! j'estime que ça devait être autour de dix heures du soir... Entre dix heures et dix heures et demie...

Cooper se laissa choir dans un vieux fauteuil. Il y avait maintenant sur son visage un mélange de peur et d'animation. Gauge se dit qu'il ne fallait pas le brusquer. Le jardinier, au bout d'un moment, reprit :

— Je n'avais pas mon vélo. J'étais à pied. Je revenais de chez Ted Miller, avec qui j'étais allé m'entendre pour un travail que je dois faire dans sa propriété. Alors, voilà, j'étais à environ cent mètres de chez sir William quand j'ai entendu... Pas d'erreur, j'ai bien entendu.

— Vous avez entendu quoi ? demanda Gauge.

— Hé ! Ce bruit. Ce même damné bruit que l'autre jour. Vous ne me croyez pas...

— Je vous crois parfaitement, dit Gauge avec la plus grande sincérité.

Il avait hâte de savoir la suite.

— Eh bien, monsieur, je n'aurais pas pu dire d'où ça venait. Ça avait l'air de venir de partout. Je me suis faufilé dans le champ, et alors, par le diable, monsieur, c'est encore comme si j'y étais... J'ai senti la terre trembler sous mes pieds. Comme quand on tirait les gros canons pendant la guerre, ou que des bombes tombaient. Dame, je me suis jeté à terre, instinctivement. J'avais une sacrée frousse, je vous le dis. Alors j'ai vu quelque chose qui brillait, Juste du côté des plantations de rosiers de sir William...

Gauge se garda de l'interrompre. Il lui donna une cigarette et en prit une.

Après avoir rêvassé un moment, Cooper poursuivit :

— J'ai vu une fois un film, au cinéma... Quelque chose d'après Shakespeare, avec Laurence Olivier. Il y avait des guerriers, des batailles, et les nobles avaient de belles tentes, pointues. Eh bien, cette chose que j'ai vue, et qui brillait, elle était faite comme ça. Elle avait l'air d'une tente argentée, en forme de pain de sucre. Environ un mètre quatre-vingts à la base. Un peu plus de deux mètres de hauteur. J'ai regardé s'il n'y avait pas une oriflamme au sommet. Mais il n'y en avait pas.

— Et ensuite ? murmura Gauge.

— Eh bien, ça n'a pas bougé pendant un moment. Puis j'ai entendu un cri qui venait de la maison, et j'ai compris que c'était la vieille dame. J'ai essayé de me lever, je vous le jure, mais c'est comme si mes jambes avaient été en plomb.

— Ensuite ? répéta doucement Gauge.

Cooper tira sur sa cigarette. Son visage semblait plus ridé qu'à l'ordinaire.

— Oh ! je n'étais pas fier. Des ombres semblaient se promener

autour de moi. Il y en a une que j'ai un peu mieux vue que les autres, mais pas trop bien. C'était tout petit, tout mal fichu. Ça ne ressemblait pas à un homme. Mais c'est peut-être un buisson que j'ai vu s'agiter dans la nuit. Et il y avait toujours cette espèce de bourdonnement, ce bruit grinçant. Cela m'en faisait mal aux dents. J'avais la tête qui me tournait. Je continuais à regarder cette chose brillante, cette tente d'argent. Et tout à coup, pff ! elle a disparu, comme une bulle de savon...

— Vous voulez dire que vous l'avez vue s'envoler, comme un avion ou une fusée ?

— Mais non. Tout simplement, elle était là, et puis, crac, elle n'était plus là. Plus rien. Je vous jure que je ne l'ai pas vue bouger, pas vue s'élever dans l'air.

Gauge éprouva une petite déception. Tout ce que racontait le jardinier n'était peut-être qu'un effet de l'alcool. Ce gaillard avait sans doute une vive imagination. Une tente d'argent ! Et qui disparaissait comme une bulle de savon !

— Qu'avez-vous fait, alors ? demanda-t-il.

L'autre dut sentir son scepticisme. Il changea de ton.

— Vous croyez que je vous raconte des histoires, monsieur ? Alors, il vaut mieux en rester là. Je vais aller me coucher, car je ne veux pas qu'on se moque de moi.

— Mais non, voyons... Je ne me moque pas de vous. Et vous ne m'avez pas encore tout dit.

— Dans ce cas, c'est différent. Et je vais vous dire ce que je pense de tout ça. Faut que vous sachiez d'abord que je suis resté encore un moment couché. Puis je me suis levé. Ah ! j'avais les jambes drôlement raides. Je me suis avancé vers l'endroit où était cette chose. Et j'y ai trouvé un trou. À l'endroit même. Un trou tout pareil à celui du verger. Et vous savez ce que je pense, monsieur ? Je pense que ce sont les gnomes qui ont enlevé notre gentleman. Ils se sont enfoncés dans la terre, où ils vivent, notez-le bien. Ils sont venus pour lui, monsieur. Cette ombre que j'ai vue un peu mieux que les autres, c'était trop petit pour être un homme. Mais c'était un des leurs, un du Petit Peuple. Ma vieille grand-mère croyait en eux. Elle disait qu'ils sortaient de terre pour venir parler avec elle. Cette tente d'argent, ça doit être un de leurs palais.

— Peut-être avez-vous raison, Mr Cooper, fit Gauge en gardant son sérieux.

Après tout, si on la dépouillait de son côté enfantin, c'était la seule théorie qui cadrât avec les faits – à condition bien entendu que le jardinier n'eût pas inventé ce qu'il racontait.

L'envoyé du Home Office restait très perplexe.

— Ensuite, reprit Cooper, je ne sais pas très bien ce que j'ai fait. Je

me suis retrouvé dans mon cottage. Je me suis même demandé si je n'avais pas bu un coup de trop et rêvé tout ça. Pour en avoir le cœur net, je suis retourné à « White Gates » et quand j'ai vu la police et appris que la maison avait été cambriolée, j'ai compris que je n'avais pas rêvé du tout. De plus, j'ai failli me faire écraser par un imbécile de chauffeur quand je suis rentré chez moi.

Gauge réprima un sourire. Il se garda bien de dire que l'imbécile de chauffeur, c'était lui.

Il se leva et mit sa main sur l'épaule du jardinier.

— Reposez-vous bien, mon vieux. C'est nécessaire après avoir vécu une telle expérience. Et je vous remercie beaucoup. Ce que vous m'avez dit pourra m'être extrêmement utile. Une recommandation : j'aimerais mieux que vous ne parliez de cela à personne d'autre.

— Pas la peine de me dire ça. Tout le monde me rirait au nez. Avec vous, c'est différent. Vous êtes un homme de science, comme sir William, et vous savez des tas de choses dont ces gens-là n'ont même jamais entendu parler...

Gauge regagna sa voiture.

Si extravagante que fût l'histoire du bonhomme – mais tout n'était-il pas extravagant dans cette affaire ? – elle méritait d'être vérifiée. Si Cooper avait réellement vu quelque chose qui ressemblait à une « tente d'argent », ce pouvait être quelque engin d'une sorte ou d'une autre – un hélicoptère peu bruyant, peut-être, bien que cela parût difficile, ou une fusée. Il sourit en pensant à la Cavorite, la sphère inventée par Wells dans son roman : « Les premiers hommes dans la Lune », cette sphère qui supprimait la gravitation et voguait silencieusement dans l'espace. Wells était un de ses auteurs favoris. Les récits d'anticipation lui permettaient de s'évader de ce monde terre à terre où il avait son bureau, son laboratoire, ses soucis.

*

* *

Adams n'était pas à Retford, mais Gauge connaissait maintenant tout le personnel du poste. Il demanda :

— Où se trouve, s'il vous plait, la plus proche station de radar ?

Le policier de service ne broncha pas en entendant cette demande insolite.

— À dix kilomètres à l'est de Winfield. Vous voulez y aller, monsieur ?

— Oui, tout de suite. L'inspecteur Adams doit être chez Stacey, je pense, pour y continuer les recherches. Dites-lui que je suis passé, je vous prie.

Il se mit immédiatement en route. Il commençait à croire très fermement à la « tente d'argent ». Mais pour lui, Cooper n'avait pas dû

très bien voir ce qui s'était passé quand elle s'était envolée. Car elle n'avait pu, de toute évidence, que s'envoler. C'est en se posant, sans doute, qu'elle creusait les trous qui l'avaient tant intrigué. Et c'étaient sans doute les gaz échappés de sa base qui donnaient au sol l'apparence d'un petit gisement pétrolifère. Quelque nouvelle invention des Russes ? Peut-être. Mais pourquoi diable enlevaient-ils des anthropologistes ?

À la station de radar, ses papiers du Home Office firent impression. On le conduisit tout droit chez le commandant du lieu, un homme d'un certain âge. Gauge fut très intéressé par les magnifiques installations qu'il vit sur le terrain. Il sourit en serrant la main du commandant.

— Je m'excuse de vous déranger, fit-il, mais ce n'est qu'une banale démarche. Nous voudrions vérifier s'il n'y a pas eu un atterrissage près du village d'Oakdene. La chose est-elle possible ?

L'officier réfléchit un instant et se tourna vers une grande carte qui tapissait le mur derrière lui.

— Oakdene ? répéta-t-il.

— Il ne s'agit pas, naturellement, d'un atterrissage prévu et régulier. Nous savons seulement où cet atterrissage aurait pu se produire. L'affaire est très secrète. Le gouvernement insiste tout particulièrement pour qu'elle ne soit pas ébruitée.

— Vous pouvez y compter, fit l'autre avec chaleur.

L'officier semblait même assez fier d'avoir à s'occuper d'une affaire de ce genre. Gauge aurait presque pu lire dans sa pensée. Pour ce militaire, il s'agissait sans nul doute d'une affaire d'espionnage. Un avion avait dû déposer ou prendre quelque agent secret.

— Je vois où est Oakdene, dit-il. Nous allons, si vous voulez bien, nous rendre à la salle des opérateurs.

Gauge le suivit.

Une femme officier était de service à ce moment-là, et sa secrétaire alla aussitôt chercher le registre des observations.

— Savez-vous vers quelle heure la chose se serait passée ? demanda le commandant.

— Vers dix heures du soir. Disons entre neuf heures et demie et dix heures et demie...

— Je n'étais pas de service à cette heure-là, déclara la femme officier. Mais nous allons voir sur le registre... Je ne trouve rien entre les heures indiquées. Un peu plus tard il y a eu un passage. Mais l'appareil fut identifié. C'était un avion civil se rendant en Écosse...

— Vous êtes sûre qu'il n'y a rien eu d'autre ? demanda Gauge, très déçu.

— Absolument sûre, monsieur.

Le commandant regarda Gauge d'un air étonné et même un peu

soupçonneux, comme s'il se demandait si ce visiteur n'était pas lui-même un agent ennemi qui se serait introduit avec de faux papiers.

— Ce que je voulais, fit Gauge sur un ton un peu embarrassé, c'était essayer d'identifier un appareil qui se trouvait dans le voisinage, et dont on a lieu de penser qu'il s'est posé à Oakdene. Votre équipement vous permet-il de détecter n'importe quel engin volant, quelle que soit sa vitesse ?

Le commandant et la femme officier se regardèrent, l'air perplexe. Gauge savait que sa question leur paraîtrait étrange, mais il ne pouvait révéler la raison de sa démarche.

— Nous pourrions parfaitement repérer même un missile téléguidé, répondit non sans fierté le commandant, ou un satellite qui redescendrait vers la terre dans nos parages, et cela quelle que soit la vitesse.

Gauge ne dit rien. Il était embêté. Cette affaire devenait de plus en plus inextricable. Après avoir entendu parler de gnomes par Cooper, allait-il être obligé lui-même d'imaginer des monstres de l'espace, surgis de quelque autre dimension du continuum ? Une fois encore, il se souvint d'un roman de Wells : « La Machine à explorer le temps. » Sir William, Ross et Farrow n'avaient-ils pas été kidnappés dans une de ces machines ? Peut-être se trouvaient-ils maintenant dans l'an 2061 ? Ou à l'âge de pierre ? Mais tout cela était insensé. Insensé ? Alors pourquoi David Ross et Mrs. Milne, qui étaient des personnes bien équilibrées, avaient-ils sombré dans la folie ?

Il eut soudain un frisson, comme s'il souffrait d'un commencement de grippe. Il se hâta de remercier le commandant et de partir.

*

* *

À Retford, où il retrouva Adams, celui-ci lui sembla en excellente forme, calme et décidé, pareil à un pilier de force tranquille.

L'inspecteur envoya chercher du café et des sandwiches. Tout en mangeant, ils échangèrent leurs impressions, puis se mirent à rire, tant leur conversation leur parut inutile et vaine. Ils n'avaient avancé d'un pas ni l'un ni l'autre. Les nouvelles recherches d'Adams à « White Gates », avaient été sans résultat. La visite de Gauge à la station de radars s'était révélée parfaitement négative.

— Ainsi, dit Adams, il nous faut éliminer les monstres de l'espace, ces êtres fabuleux qui naviguent à une vitesse plus grande que celle de la lumière. Quant à l'histoire de Cooper, il tombe sous le sens qu'elle est parfaitement loufoque. Ce jardinier n'est rien d'autre qu'un imaginaire inspiré par l'alcool.

— Et pourtant, dit Gauge d'un air rêveur, son récit est le seul qui semble avoir quelque rapport avec ce que nous avons nous-mêmes

découvert. Car enfin, nous avons bel et bien vu ces cavités et entendu ce bruit bizarre.

Adams se mit à rire.

— Ainsi Cooper, d'après vous, serait plus capable que nous ne le sommes de construire une hypothèse... Ce gaillard a constaté que nous pataugions dans l'obscurité, et il nous apporte sur un plateau une explication toute cuite. Je connais les types de ce genre, qui sont toujours prêts à raconter n'importe quoi. Mais laissons cela. Je vous disais tout à l'heure que je n'avais rien trouvé de nouveau. Ce n'est pas tout à fait exact. J'ai fait une découverte positive, concrète, mais je ne sais pas encore si elle est intéressante.

— Comment cela, inspecteur ? De quoi s'agit-il. Êtes-vous sur une autre piste ? Le ciel n'est pas le seul endroit mystérieux où l'on puisse emmener des gens kidnappés. La terre est vaste, et compte encore un assez bon nombre de lieux déserts, de coins où l'on peut se cacher...

— Ne vous emballez pas. Ma découverte est beaucoup plus modeste, et probablement sans intérêt. Il s'agit d'une lettre, d'une simple lettre, arrivée par la poste. Je l'ai trouvée dans la boîte qui est à l'entrée de la propriété de Stacey. La gouvernante, dans son émoi, avait dû oublier d'y jeter un coup d'œil depuis la disparition de son maître, à qui cette lettre est adressée.

Gauge eut un sursaut. Il s'agissait enfin de quelque chose de tangible, et qui pouvait peut-être leur apporter des lumières.

— Et qu'est-ce qu'elle dit, cette lettre ? demanda-t-il vivement. De qui est-elle ?

Adams fit un geste pour apaiser l'impatience de son compagnon.

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas ouverte.

— Et pourquoi ?

— Parce que je n'en ai pas le droit. C'est une lettre privée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a été postée la veille même de la disparition de Stacey. Cette lettre devrait être remise entre les mains de son notaire ou de...

— Ou de la police, mon cher. Ne soyez pas aussi scrupuleux et méticuleux. Ouvrez cette enveloppe, je vous en supplie. J'en prends sur moi toute la responsabilité.

— Après tout, ce n'est peut-être qu'une facture de l'épicerie.

— C'est possible. Mais c'est peut-être au contraire très important. Vous m'avez parlé vous-même d'une nouvelle trouvaille, donc d'un fait nouveau. Une lettre close n'est pas un fait, ce n'est tout au plus qu'un mystère, et des mystères, nous en avons déjà suffisamment. Ouvrez donc cette lettre, pour l'amour du ciel !

— Bon, bon... Je vais l'ouvrir et la lire tout haut.

Il tira de l'enveloppe une feuille de papier un peu froissée et lut ce qui suit :

« *Cher sir William,*

« *Ce que vous redoutiez s'est produit.*

« *Je viens de vivre les instants les plus terrifiants que l'on puisse imaginer.*

« *Il est absolument nécessaire que je vous voie, car nous sommes dans un danger mortel. Je me rendrai à Oakdene demain, et j'apporterai le crâne avec moi.*

« *David Ross.* »

Gauge prit la lettre et l'examina. De petites rides se formaient à la racine de son nez tant il concentrait son attention. Le crâne ! De toute évidence, un spécimen anthropologique. Les instants les plus terrifiants que l'on puisse imaginer... Danger mortel... Tout cela était clair et obscur à la fois. Tout cela expliquait, en tout cas, pourquoi Ross avait mis tant d'énergie à s'échapper de Greyfriars. Mais pour le faire taire, on l'avait attiré sur les terrains de jeu déserts de l'Université, et on l'avait enlevé.

Il regarda Adams avec des yeux brillants. Quelle chance que l'inspecteur ait eu la bonne idée d'ouvrir cette boîte aux lettres. Ils avaient maintenant la preuve que Ross tout au moins savait d'une façon positive que sir William et lui étaient menacés.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Adams.

Il lui fit part de ses premières impressions. Puis il ajouta :

— Ross, dans sa lettre, dit « le crâne », et non pas simplement « un crâne ». Il n'est pas tout à fait absurde de penser qu'il s'agit là du spécimen anthropologique découvert par lui et Stacey dans les Pyrénées, spécimen auquel ils semblaient attacher une si grosse importance. Ce crâne – puisqu'il dit qu'il l'apportera avec lui – était donc en sa possession. Il devait se trouver dans ses bagages. Où sont ceux-ci ? Il est allé prendre des choses chez sa logeuse. Mais peut-être n'avait-il là que des vêtements, du linge, le reste étant à l'Université, où les étudiants ont des casiers individuels pour y déposer ce dont ils peuvent avoir besoin sur place. Si au contraire l'objet était chez sa logeuse, il est encore possible qu'avant d'être kidnappé il soit allé le mettre en sécurité dans son casier de l'Université – et ceci sans que personne l'ait vu à cette heure tardive.

— Qu'est-ce que nous attendons, s'écria Adams, pour filer à Nottingham ?

*

* *

À l'Université, où ils se contentèrent de voir le portier, ils n'eurent aucune difficulté – après avoir montré leurs papiers – à être introduits dans la salle où les étudiants avaient leurs casiers individuels. Le portier ouvrit celui de Ross. Il ne contenait pas grand-chose : une

caisse apparemment remplie de livres et une valise. Dans celle-ci, rien d'autre que des vêtements. Ils ouvrirent la caisse. Au milieu des livres, ils trouvèrent un coffret métallique.

À l'intérieur de celui-ci, sur un lit de coton soutenu par une armature de bois destinée à éviter les heurts, reposait un crâne. Gauge l'examina avec la plus vive attention, mais sans le toucher. On ne tripote pas avec ses doigts une chose aussi importante, et vieille peut-être de plusieurs milliers d'années.

— Est-ce un crâne humain ? demanda Adams.

— Ça en a tout l'air, fit Gauge. Mais il est plutôt bizarre. On dirait le crâne d'un enfant. Le visage est étroit, le front assez saillant. Il doit même s'agir d'un très jeune enfant. Mes connaissances en histoire naturelle sont un peu rouillées... Mais, par le diable, c'est bien là la chose la plus curieuse sur laquelle nous soyons tombés depuis que nous nous occupons de cette affaire qui nous a déjà réservé tant de surprises. Ça a bien l'air d'être le crâne d'un enfant, si ma supposition – car ce n'est qu'une supposition – est correcte. Pourtant les dents sont complètement développées, et la présence de la troisième molaire indique qu'il s'agit d'un adulte âgé de plus de vingt ans lorsqu'il est mort.

— C'est peut-être un faux ? suggéra Adams. On n'a jamais trouvé jusqu'à maintenant de crâne complet, pour autant que je sache. Et je me rappelle l'histoire de ce morceau de crâne découvert à Piltdown, dans le Sussex. Les savants s'en émerveillèrent pendant plusieurs années. On parlait du fameux « chaînon manquant ». Mais il ne s'agissait que d'une astucieuse supercherie.

— Oui, fit Gauge. Mais je dois vous rappeler que c'est sir William en personne qui contribua le plus à démasquer les faussaires. Je ne peux guère imaginer qu'il se serait ensuite amusé à fabriquer un crâne complet !

— C'est juste.

Gauge referma le coffret de fer.

— Nous sommes stupides, s'écria-t-il. Nous avons sous la main quelqu'un qui pourra nous donner sur ce crâne tous les renseignements techniques que nous désirons. C'est le professeur Lomax. Il faut aller le voir immédiatement.

Ils signèrent un reçu de l'objet pour le portier et regagnèrent leur voiture.

*

* *

Helen Lomax regarda le crâne avec un très vif intérêt professionnel et une profonde stupéfaction. La scène se passait dans le hall brillamment éclairé de « L'Hermitage ».

— C'est ahurissant ! C'est miraculeux ! s'écria-t-elle. Nous aurions été fous de joie si nous avions seulement trouvé un petit bout d'os... Et vous m'apportez un crâne tout entier. Je comprends maintenant que sir William et Ross aient été si excités. Mais, sans le sortir de sa boîte, et sans l'étudier de près, je ne puis pas vous donner un avis bien précis.

Elle retira brusquement sa main, comme si le crâne avait été un fer rouge, et elle fit une petite grimace.

— Andrew, reprit-elle, il y a quelque chose qui ne va pas dans ce crâne. Quelque chose de trop étrange pour être naturel. À quelle sorte de créature ces ossements appartenaient-ils ?

Il la regarda, étonné par la curiosité intense qu'il sentait monter en elle. Depuis un instant, la femme savante avait repris le dessus sur la jolie et charmante compagne qu'elle avait été pour lui au cours des jours précédents. Elle eut pourtant un sourire aimable à son adresse en lui disant :

— C'est réellement stupéfiant. N'en avez-vous pas été frappé vous-même ?

Il n'eut pas le loisir de lui répondre. Lomax venait d'entrer dans le hall.

— Qu'est-ce que vous nous avez apporté là, Gauge ? fit-il en jetant un regard sur le contenu du coffret. Un crâne ! Ma parole, quel bizarre spécimen ! Où avez-vous pris cela ?

— Excusez-moi, professeur, dit Gauge en riant, mais avant que je vous le dise, voudriez-vous avoir l'obligeance de faire connaître votre opinion – tout au moins une opinion sommaire – sur cet objet ? Je vous raconterai ensuite son histoire.

Lomax sembla étonné, mais il se mit à examiner le crâne, qui reposait toujours dans son nid de coton.

— Hum ! bizarre... C'est de toute évidence, contrairement à ce que pourrait penser un profane, le crâne d'un adulte. Qu'on ne me contredise pas sur ce point. C'est une certitude. En raison du développement des lobes frontaux, je dirai qu'il appartenait à un sujet mâle. Naturellement il ne peut s'agir du crâne d'un représentant de l'espèce humaine, pas même d'un Pygmée. Beaucoup trop petit.

Gauge était amusé par le ton professoral du vieil homme, qui s'exprimait comme s'il avait fait une conférence.

— Avez-vous une idée de son ancienneté, professeur ?

— C'est assez difficile à dire, mon cher Gauge. En cette matière, les opinions peuvent varier, avec des différences qui vont de quelques années à quelques milliers d'années. Un examen plus poussé et les tests habituels nous fixeraient approximativement. Mais pour moi, étant donné le manque de déshydratation apparent de ce crâne, je dirai qu'il est possible qu'il n'ait pas plus de deux ou trois ans. Le hic,

c'est qu'il appartient à une espèce inconnue de nos jours, et même à une espèce dont nous n'avons pas de spécimen dans le passé.

Gauge regarda Lomax avec étonnement, et pour quelque raison obscure et inconsciente, il se sentit soudain déprimé, abattu.

— Ce que vous nous dites, fit-il, est à la fois surprenant et décevant. Ainsi vous croyez que ce crâne pourrait n'avoir que deux ou trois ans...

— Qu'est-ce qui vous étonne, Andrew ? demanda Helen.

Mais son père se mit à rire.

— Mon cher, croyez bien que ce crâne est pour nous aussi une énorme surprise, même si, comme je vous l'ai dit, il est de date toute récente, ce que je persiste à croire. Mais je n'ai jamais rien vu de semblable dans toute ma vie.

Avec la grande dextérité des hommes de science habitués à manipuler des objets délicats, le professeur sortit l'objet du coffre et se mit à l'examiner soigneusement, avec une loupe qu'il avait sortie de sa poche.

— Ma parole, s'exclama-t-il, c'est encore plus extraordinaire que je ne le pensais. Le canal optique est complètement clos.

— Ce n'est pas possible, professeur !

— Mais si, mais si, mon cher... Le petit orifice par où passe le nerf optique qui va du cerveau à l'œil est totalement bouché. Plus exactement, il n'existe pas... Qu'est-ce que c'est que ce crâne, Gauge ? Quelle est la créature qui avait un crâne pareil ? D'où le tenez-vous ? C'est la plus grande trouvaille du siècle, mon cher.

Gauge poussa presque un juron, car à l'instant même où il allait répondre, la lumière s'éteignit. Il entendit Helen passer dans une autre pièce et y tourner un interrupteur, mais sans succès. Toute la maison était dans le noir. Cela devait venir des fusibles qui commandaient toute l'installation. Il demanda à Helen où ils se trouvaient.

— Près du compteur, fit-elle. Sous l'escalier. Je vais vous guider.

Elle le prit par le bras et l'emmena à tâtons. Gauge alluma son briquet pour regarder. Les fusibles étaient intacts.

— Cela vient sans doute du secteur, dit-il. Voulez-vous donner un coup de téléphone aux services de l'électricité, Helen ? Ils enverront une camionnette jusqu'au transformateur le plus proche d'ici, où quelque chose doit être détraqué. Nous ne pouvons pas rester toute la nuit sans lumière, surtout avec ce qui nous occupe...

Il entendit Helen, l'instant d'après, faire « Allô ! Allô ! » Puis elle dit :

— Je ne sais pas ce qu'il y a. Je ne peux même pas avoir la poste. La ligne ne fonctionne plus.

Prise soudain d'inquiétude, elle appela son père :

— Père, où êtes-vous... Je ne vous entends plus depuis un moment.

Vous sentez-vous bien ?

— Parfaitement bien, ma chérie. J'étais allé dans les autres pièces pour voir si par hasard il n'y avait pas de lumière. Il n'y en a nulle part. Vous feriez mieux d'aller tous deux en voiture jusqu'à la plus proche cabine téléphonique.

— Vous avez raison, dit Gauge. Nous y allons.

Il prit Helen par le bras et ils gagnèrent la sortie.

Dehors, il faisait nuit noire. En d'autres circonstances, il aurait apprécié de se trouver seul ainsi avec Helen. Mais il éprouvait lui même une vague inquiétude.

Il appuya sur son démarreur. Il n'y eut qu'un petit déclic, mais aucune réaction. Il recommença sans plus de succès.

— C'est impossible ! s'écria-t-il, très énervé. J'ai une batterie toute neuve, elle n'a même pas quinze jours. Et mon réservoir est plein. Helen, Helen, il y a quelque chose de très étrange dans tout ceci. Ne le sentez-vous pas, vous aussi ? La lumière qui ne marche pas, bien que les plombs soient intacts. Le téléphone qui ne répond pas. Et maintenant cette voiture. Tout se passe comme si, autour de nous, l'électricité avait disparu. Mais... Vous entendez ce bruit ?

— J'entends. Cela ressemble au bruit indéfinissable dont vous m'avez parlé. C'est effrayant. Il faut que je retourne auprès de mon père. Dieu sait ce qui...

— Attendez-moi. Pas par là. Faites le tour de la voiture. Nous entrerons par la porte principale. Je suis juste derrière vous.

— Oh ! voyez ce brouillard qu'on distingue vaguement dans les ténèbres. Qu'est-ce que c'est, Andrew ? J'ai peur...

Elle se mit à tousser. Il la serra contre lui tandis qu'ils se hâtaient, le long de l'allée, vers l'ouverture noire de la porte principale.

Ils crurent entendre des pas légers sur le gravier, mais se demandèrent, comme le bruit continuait, si ce n'étaient pas les leurs. Le brouillard – ou plutôt une sorte de fumée – qui rampait sur le sol les enveloppait maintenant et les faisait tousser.

Lorsqu'ils furent sur le seuil, Gauge appela de toutes ses forces :

— Professeur Lomax !

La voix qui leur répondit les rassura aussitôt :

— Tout va bien, les enfants ! disait le vieil homme dans les ténèbres. Je suis même en meilleure forme que vous, je pense, si j'en juge à votre toux. Qu'est-ce qu'il y a dehors ? Du brouillard ou quoi ?

Au lieu de répondre, Gauge demanda :

— Avez-vous entendu un bruit insolite, professeur ?

— Oui, j'ai entendu un bruit. J'ai cru que c'était le moteur de votre voiture. Mais je sens ce brouillard. Du brouillard ? Ne serait-ce pas plutôt de la fumée ? N'y aurait-il pas un incendie dans le voisinage ? Je n'y vois goutte !

Gauge toussait. Ses yeux larmoyaient.

— Nous ferions bien de fermer toutes les fenêtres, dit-il, sinon nous allons étouffer.

Il y eut un instant de silence, puis la voix de Lomax se fit de nouveau entendre.

— Gauge ! J'étouffe déjà. Cette fumée...

Helen ne disait rien.

— Helen ! s'écria le jeune homme. Helen ! Où êtes-vous ?

Un frisson glacé parcourut le jeune homme. Elle n'avait pas répondu. Il avança à tâtons, ne toucha rien d'autre que la rampe de l'escalier, puis la main tremblante du professeur.

— Restez ici, lui dit-il, pendant que je cherche Helen. Ne bougez pas de cet endroit. Helen ! Helen ! Où êtes-vous ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

Toussant et suffoquant, Gauge se déplaçait dans la maison comme un aveugle. Il essaya d'allumer son briquet sans y parvenir. Pourquoi donc ne répondait-elle pas ? Il ne pouvait y avoir à cela qu'une raison. Cette pensée le tortura. C'était comme si une main géante lui serrait le cœur. Mais soudain le silence fut rompu d'une façon effroyable. De la cuisine vint un cri, un cri aigu de femme qui le glaça des pieds à la tête.

Il se jeta en avant, dans la direction d'où venait ce cri, se cognant aux murs et aux meubles et répétant d'une voix déchirante :

— Helen ! Helen ! Où êtes-vous ?...

CHAPITRE V

LE CRÂNE

Ce fut un moment terrible pour Andrew Gauge. Il avait la sensation, tandis qu'il se débattait dans la fumée et les ténèbres, et qu'il appelait désespérément sans recevoir de réponse, que le monde s'effondrait autour de lui. Toute sa vie allait-elle chavirer au moment même où il pensait avoir touché au bonheur ? Il avait enfin trouvé l'unique femme qui ait jamais ému son cœur, l'âme sœur, la compagne idéale. Allait-elle lui être arrachée ?

Les secondes lui semblaient des siècles, et des siècles de torture et de cauchemar tandis qu'il peinait dans l'obscurité totale, comme un naufragé.

Quand enfin il entendit la voix de la jeune fille, ce fut comme si un soleil invisible s'allumait dans sa poitrine. Une joie immense inonda son cœur.

— Andrew ! disait-elle d'une voix étouffée et tremblante. Andrew, je suis Ici... Près de la porte de la cuisine.

L'instant d'après, il était auprès d'elle fit la serrait dans ses bras vigoureux. Ils ne pouvaient pas parler. Ils restèrent un moment ainsi, en proie à leur émotion. Puis il lui demanda :

— Helen, ma chérie, pourquoi avez-vous poussé un cri si affreux ? J'ai cru que je vous avais perdue à tout jamais. J'ai cru... Ah ! Seigneur !

— Il y avait quelqu'un d'autre ici, dit-elle d'une voix haletante. Quelqu'un qui est passé près de moi, qui m'a frôlée, j'en jurerais.

— Vous avez dû vous tromper. Votre père et moi nous étions au pied de l'escalier, Helen. Je ne vois pas comment un intrus aurait pu passer près de nous sans que nous décelions sa présence.

— Mais je vous assure qu'il y avait quelqu'un. J'ai senti une présence. J'ai avancé une main... et j'ai touché une autre main. Ou plutôt un gant... Un gant épais et raide.

Elle parlait d'une voix hachée. Elle semblait au bord de la crise de nerfs.

— Un gant ! fit-il.

Voilà qu'il était encore question d'un gant ! Mais il était trop agité pour penser à cela d'une façon claire. Lomax s'était rapproché d'eux. Il toussait horriblement. Pendant un moment, ils restèrent tous trois dans l'ombre, immobiles, l'oreille aux aguets, secoués par la toux. Le

bruit étrange, de nouveau se fit entendre, le bruit à la fois grinçant et ronronnant. Mais brusquement, comme si on avait actionné un interrupteur, il cessa, et la lumière, dans la même seconde, reparut dans la maison. La fumée se dissipait rapidement, comme si elle avait été avalée par un aspirateur géant.

Gauge se frotta les yeux. Puis il courut au téléphone. Il décrocha l'appareil et aussitôt il entendit la tonalité – comme d'ailleurs il s'y attendait.

Lomax lui dit :

— Après tout, nous n'avons plus besoin de téléphoner, maintenant. Mais je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé. Toute cette série de coïncidences extraordinaires.

— Il ne s'agit pas de coïncidences, répliqua Gauge. Venez voir jusqu'à ma voiture. Mais ne nous séparons pas. Tenons-nous tous trois par la main.

Le moteur de la voiture réagit instantanément quand le contact fut mis.

— Vous voyez, fit Gauge. Toutes ces choses étaient liées entre elles. Il y a cinq minutes, nous étions totalement privés d'électricité. Lampes, téléphone et même cette voiture. Et tout est revenu en même temps.

— Je ne comprends pas une chose pareille, dit le professeur.

Gauge prit dans son auto une torche électrique – qui fonctionnait normalement elle aussi.

— Venez, fit-il. Accompagnez-moi. Il y a quelque chose que je veux vérifier.

— Allez-y tous les deux, mes enfants, dit le professeur. Il commence à faire frais dehors pour moi. Je vais rentrer dans la maison.

Gauge semblait hésiter.

— Je crois qu'il n'y a vraiment plus rien à craindre, fit Helen.

— Hé ! que pourrais-je craindre, s'exclama Lomax en riant. Je ne suis qu'un vieux bonze inoffensif et je ne détiens pas de secrets pour lesquels on pourrait me kidnapper.

Helen et Gauge s'éloignèrent.

— Où allons-nous ? demanda la jeune fille.

— Là-bas, dans ce champ. C'est de là que venait le bruit...

— Qu'espérez-vous y trouver ? fit-elle en se serrant contre lui. Ce n'est pas dangereux ?

— Il n'y a plus de danger maintenant. Vous l'avez dit vous-même. Mais ne devinez-vous pas ce que je cherche ?

— Oh ! si... Maintenant, je m'en doute. Vous cherchez une cavité comme celles que vous connaissez déjà.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Helen s'exclama :

— Tenez, là devant nous. C'était plus près encore que nous ne le pensions. Regardez... il sort encore de la fumée de ce trou. Et il s'en dégage de la chaleur.

Gauge dirigea la lumière de sa torche vers le fond de la cavité. Il se pencha, ramassa un peu de terre qu'il porta à ses narines.

— C'est bien la même matière que dans les autres trous. Et c'est encore brûlant. Quel que soit l'engin qui a fait cela, il devait être chaud, terriblement chaud. Pas étonnant qu'ils aient besoin de gants d'amiante.

— Dans ce cas, fit Helen, l'engin doit naviguer dans l'espace à une vitesse extraordinaire pour s'échauffer de pareille façon...

— Oh ! je ne suis pas du tout sûr qu'il « navigue » au sens où nous l'entendons, Helen. Nos radars sont incapables de le détecter, et pourtant ils détectent tous les corps solides en mouvement. N'importe quel objet de la taille de ceux que suggèrent ces cavités aurait été aperçu sur les écrans.

Elle réfléchit un instant.

— Ces... Ces êtres, s'il n'avait pas fait aussi noir, s'il n'y avait pas eu cette fumée, nous aurions pu les voir. J'aurais pu voir celui que j'ai touché.

— C'est bien ce que je pense, Helen. S'ils déploient un rideau de fumée, s'ils font la nuit autour d'eux, c'est bien précisément pour qu'on ne les voie pas. Nous formions un groupe, et j'ai lieu de penser maintenant qu'ils n'avaient pas l'intention de nous enlever. Mais alors, je me demande bien pourquoi ils sont venus ici.

— Pourquoi ? Oh ! Andrew, je...

Elle allait répondre quand ils entendirent des cris venant de la maison.

— Mon père ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qui se passe encore ?

Il la rattrapa par le bras.

— Ne vous alarmez pas, ma chérie. Il ne pousse pas des cris d'effroi. Il nous appelle, tout simplement. C'est lui qui doit s'inquiéter pour nous.

Le vieil homme était debout sur le seuil de la porte.

— Père, lui dit la jeune fille, nous avons encore trouvé une de ces cavités bizarres...

Mais il ne l'écoutait pas. Il semblait agité.

— Le crâne, dit-il. Ce crâne que vous avez apporté, Gauge. Il a disparu. Quand vous vous êtes éloignés, je l'ai cherché pour l'examiner encore. Impossible de le trouver. Pourtant, quand la lumière s'est éteinte, je l'avais posé sur la table du hall. Donc, tu avais raison, Helen. Quelqu'un est entré dans la maison par la porte de derrière. Par la cuisine. C'est pourquoi nous n'avons pas décelé sa présence. Seule Helen a été frôlée.

— Avez-vous bien cherché partout, professeur ?

Gauge avait pâli.

— Je n'avais pas à chercher bien loin, reprit Lomax d'une voix tremblante. Uniquement dans le hall... Même si ce crâne avait roulé par terre, je l'aurais retrouvé. Il n'est nulle part.

Ils fouillèrent dans toute la maison, en vain.

— Je me demande, fit Helen d'un air pensif, à quoi peut bien être utile un objet pareil pour ceux qui l'ont pris. Ça ne peut intéresser que des anthropologistes.

— Tout cela est dépourvu de sens, dit Gauge comme s'il se parlait à lui-même. Professeur Lomax, je ne vous ai pas encore fait savoir d'où provenait ce crâne...

— Non. Je vous l'ai demandé, mais vous avez pris un air mystérieux. D'où venait-il ?

— Pour autant que je sache – et pour moi c'est d'ailleurs une certitude – il s'agit de l'objet à propos duquel sir William Stacey et David Ross se montraient si excités, l'objet provenant d'une caverne pyrénéenne.

Lomax eut un sourire quelque peu sarcastique.

— Voyons, fit-il, ne vous ai-je pas dit que ce crâne ne datait peut-être que de deux ou trois ans ? Stacey et Ross étaient trop expérimentés pour se laisser prendre à une chose pareille. Et cette forme... Absurde, impensable. Je vous ai dit aussi que l'orifice du nerf optique était complètement clos. Quelle que soit la créature à qui ce crâne appartenait, elle était plus aveugle qu'une taupe, totalement et incurablement aveugle. En fait, elle n'avait rien qui ressemblât à un organe de la vue.

Gauge le regarda, étonné. Pourquoi Lomax parlait-il maintenant avec un tel dédain ? S'il avait été le possesseur de ce crâne, ne l'aurait-il pas au contraire couvé comme un avaré couve son or ? Jalousie de savant ? Fatigue cérébrale d'un homme âgé ? Ou désir de cacher quelque chose ? Mais il était difficile d'imaginer qu'il pût y avoir quelque rapport entre ce vieil homme faible et la disparition de Stacey, de Ross et de Farrow, les trous étranges, les écrans de fumée. Il n'était pas vraisemblable non plus que ce fût lui qui eût dérobé et caché le crâne pendant la panne de lumière. N'était-il pas, en outre, le père d'Helen ?

— Mais j'en ai assez pour aujourd'hui, reprit le vieil homme. Je vais au lit. J'aurais pourtant donné cher pour examiner un peu plus longtemps ce crâne. Un anthropoïde sans nerf optique ! Jamais entendu parler de cela. Incroyable.

Au fond, sa curiosité de savant revenait au grand galop. Mais sa fille lui dit :

— Vous avez raison, père. Allez vous coucher. Je vais vous porter

un peu de lait chaud...

Elle accompagna Gauge sur le seuil. Celui-ci ne savait plus que dire. Leur séparation fut des plus banales.

— Bonne nuit, Andrew, fit-elle.

— Bonne nuit, Helen, murmura-t-il.

Et il s'éloigna sans se retourner.

*

* *

L'inspecteur Adams, le lendemain matin, écouta posément Gauge lorsque celui-ci lui rapporta les événements de la nuit. Il alluma une cigarette.

— Tout cela, dit-il, ressemble à un puzzle dont nous commençons à voir quelques morceaux. Bientôt, je l'espère, nous aurons le tableau tout entier. Ce que vous avez vécu hier ressemble à ce qu'a vécu Mrs. Milne l'autre nuit. Mais elle était seule. Pas étonnant que ses nerfs aient cédé. Avez-vous du nouveau en ce qui la concerne ?

Gauge avoua qu'il avait presque oublié l'infortunée gouvernante.

— Je me demande si elle a vu, vu de ses yeux, les mystérieux visiteurs, fit Adams d'un air rêveur. Tout compte fait, je suis heureux de savoir qu'ils existent – quels que puissent être leur nature et leur aspect. Pour que Mrs. Milne ait été frappée d'une telle épouvante, on peut imaginer qu'ils ne sont pas beaux à voir. Miss Lomax dit qu'elle a touché la main de l'un d'eux. Ce n'était peut-être pas une main, mais une patte griffue, ou un tentacule.

Gauge eut un petit rire.

— Ne tombons pas dans la science-fiction, mon cher inspecteur.

Adams se mit à rire lui aussi.

— Oh ! je sais bien... Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour garder nos pieds sur terre, pour ne pas tomber dans des hypothèses fantastiques. Mais où tout cela nous a-t-il menés ? À vous dire la vérité, j'en ai assez de ces gens qui s'évanouissent dans l'air, et de découvrir des indices qui ne nous mènent nulle part. Qu'allons-nous faire, maintenant ? Qu'allez-vous faire, vous, Gauge ?

— Oh ! pour le moment, une simple petite vérification policière, et vous pourrez d'ailleurs vous en charger.

— Une vérification ?

— Oui. À propos de ce crâne qui nous est tombé entre les mains et qui a ensuite disparu lui aussi. Je voudrais avoir la confirmation absolue qu'il s'agit bien du spécimen sur lequel Stacey et Ross s'excitaient tant.

— Je vois ce que vous voulez dire, reprit l'inspecteur. Il s'agit en somme de savoir si les deux hommes ont bien trouvé ce crâne dans les Pyrénées, en d'autres termes s'ils l'ont ramené avec eux lorsqu'ils sont

rentrés en Angleterre. Cela, la douane pourra sans doute nous le dire, et je puis naturellement m'en charger.

— C'est bien en effet à cela que je pensais, et je vous remercie de me soulager de cette corvée. J'ai l'intention, aujourd'hui, de m'enfermer dans ma chambre d'hôtel avec une machine à écrire, du papier et beaucoup de café. Je voudrais coucher toute cette histoire sur le papier, dans son ordre chronologique, topographique, et voir si quelque chose de cohérent en émerge. Vous dites que le puzzle commence à prendre forme. J'ai aussi, vaguement, la même impression. Je voudrais clarifier tout cela. D'autant plus qu'il faut que j'écrive un rapport pour ces messieurs de Whitehall, un rapport qui contiendra tous les faits et, naturellement, quelques hypothèses, ainsi que les raisons pour lesquelles nous n'avons pas retrouvé Stacey.

— Je vous souhaite bien du plaisir !

*

* *

Andrew Gauge, le lendemain matin, fut réveillé de bonne heure par le téléphone. C'était Adams qui rappelait du hall de l'hôtel.

— Bonjour, inspecteur, fit Gauge en bâillant. Vous êtes bien matinal. Avez-vous le résultat de l'enquête faite à Douvres, à la douane ?

— Oui, c'est réglé, et c'est bien ce que vous pensiez. Mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle. Avez-vous vu les journaux de ce matin ?

— Je vous dis que je viens de me réveiller, ou plutôt que vous venez de me réveiller.

— Excusez-moi, mais c'était nécessaire. Il s'agit d'une chose importante. Puis-je monter vous voir ?

— Montez vite. Je me lève. Chambre numéro 7, au premier.

Gauge, tout en continuant de bâiller, sauta de son lit et enfila une robe de chambre. Adams entra en agitant une liasse de journaux.

— Cette fois, dit-il, ça prend tout à fait de l'ampleur. Lisez cela.

Gauge se frotta les yeux et se mit à lire un entrefilet qu'Adams avait encadré de bleu. Du **coup**, il fut tout à fait réveillé. Voici en effet ce qu'il lut :

« LA RUSSIE ACCUSE L'OCCIDENT – UN SAVANT SOVIÉTIQUE KIDNAPPÉ – Joseph Sverhoff, un éminent anthropologiste russe, a été signalé aujourd'hui comme disparu. Un large trou, comme celui qu'aurait pu faire la base d'une fusée, a été découvert dans le jardin qui entoure la demeure de Sverhoff. D'après les premiers rapports, Sverhoff aurait été enlevé par un mystérieux engin. Le Kremlin a adressé à ce sujet une note sévère aux puissances occidentales, par le canal de leurs ambassades. »

Gauge fit entendre un petit sifflement.

— Eh bien, eh bien, fit-il, voilà qu'un Soviétique rejoint maintenant notre petit groupe de disparus ! Si nos amis de derrière le rideau de fer sont sujets eux aussi à ces étranges événements, l'affaire prend nettement une importance internationale. Vous pouvez imaginer la fièvre qui règne dans les ambassades. Il va y avoir un bel échange de notes. L'O.N.U. va certainement s'en mêler.

Adams sourit et jeta un coup d'œil sur la chambre. Elle était jonchée de feuilles de papier couvertes de notes dactylographiées ou manuscrites et de croquis.

— Je vois, fit l'inspecteur, que vous avez beaucoup travaillé hier.

— Oui, plutôt... Tout ce qui me reste à faire est de mettre cela au propre et de filer à Londres avec mon rapport. Je tâcherai de voir le grand patron en personne, le ministre.

— Je me demande, fit Adams avec une moue, ce qu'ils vont penser de tout cela. Si vous racontez les choses telles qu'elles sont, vous êtes un homme courageux.

— On verra bien. Alors, la douane ?

— Je vous l'ai dit. J'ai eu effectivement confirmation du passage du crâne à Douvres, quand nos deux disparus sont rentrés en Angleterre. Il a fallu évidemment remonter jusqu'au bonhomme qui avait visité leurs bagages. Mais on l'a retrouvé. Il a été formel. Il a vu le crâne. Il était même embêté, car il ne savait pas très bien s'il devait faire payer une taxe. Mais comme sir William venait déjà de payer pour des cigares et du cognac, il a jugé que c'était suffisant.

— Parfait, inspecteur. Et je vous remercie de m'avoir encore rendu ce service après tant d'autres. Il faut maintenant que je me dépêche, car je compte bien être à Londres ce soir. Je reviendrai au plus vite. Demain certainement.

*

* *

Gauge ne revint pas aussi vite qu'il l'avait pensé. Diverses circonstances l'empêchèrent de présenter son rapport le soir même, en dépit de nombreux coups de téléphone. Le ministre, d'ailleurs, était occupé à la Chambre des communes.

Ce n'est que le lendemain après-midi qu'il put l'approcher. Le ministre lui fit signe de prendre place dans un fauteuil, et après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le rapport qu'il venait de parcourir, il lui dit sans préambule :

— Docteur Gauge, le travail que vous me présentez est composé et rédigé d'une admirable façon, mais je dois avouer qu'un bon nombre de points me laissent très perplexe. Et d'abord tout cela est-il bien exact ?

— Monsieur le ministre ! fit Gauge en se levant à demi, déjà

envahi par une sourde colère.

Le chef du Home Office fit un geste d'apaisement.

— Comprenez-moi bien. Je sais parfaitement que toutes les affaires un peu insolites et inexplicables qui nous parviennent ou qui parviennent à Scotland Yard aboutissent à votre bureau. Je veux seulement vous demander si, dans le cas présent, vous avez été vous-même le témoin des choses que vous rapportez.

— Dans la majorité des cas, monsieur, répondit sèchement Gauge. Et dans d'autres, les faits ont été vérifiés par un homme remarquable et actif, l'inspecteur Adams, de la police de Retford.

Le ministre feuilleta un instant le rapport.

— Je n'entends pas critiquer vos méthodes, docteur Gauge. Mais je constate qu'un de vos principaux témoins est un ivrogne avéré qui parle de gnomes et de tente d'argent. Comment avez-vous pu consigner dans un rapport d'ensemble des déclarations aussi ébouriffantes ?

Un sourire passablement sarcastique flottait sur les lèvres du ministre. Gauge se sentait de plus en plus mortifié.

— J'ai voulu être aussi complet que possible, dit-il.

— Oui, mais on trouve dans votre rapport des tas d'autres choses tout aussi effarantes. Mais laissons cela de côté. Revenons simplement à votre mission, qui était de retrouver sir William Stacey par n'importe quel moyen. Or, où en êtes-vous ? Vous parlez d'un bruit bizarre... Voulez-vous dire qu'il émane de quelque appareil volant, fusée ou autre, qui aurait servi à kidnapper ce savant ?

— Je n'en ai aucune preuve formelle, admit sincèrement Gauge. En fait, je voulais attendre encore avant d'établir ce rapport. C'est l'enlèvement d'un savant soviétique qui m'y a décidé... J'ai pensé que cela pourrait vous être utile.

— Oui, oui, fit le ministre sur un ton condescendant. Je vous en remercie. Mais il s'agit là d'autre chose. Et vous devez comprendre que votre rapport doit pour le moment rester secret. Vous suggérez que toute l'affaire soit discutée en conseil des ministres... Sincèrement, me voyez-vous développant devant mes collègues une histoire comme celle que vous me rapportez ? Malgré la considération qu'ils ont pour moi, ils se demanderaient si je n'ai pas un peu perdu le sens des réalités. Réfléchissez. Me voyez-vous leur parlant d'écrans de fumée, de bruits mystérieux, de gants d'amiante, de crânes d'enfants prodiges ? Ce crâne, au fait, j'aimerais le faire examiner par mes propres experts.

— Il a disparu, lui aussi, ainsi d'ailleurs que je l'ai mis dans mon rapport.

— Disparu ? Naturellement. Voyons, mon cher Gauge, tâchez de revenir sur terre. On m'a dit que vous vous étiez quelque peu surmené

au cours de ces dernières semaines.

Gauge était à la torture, mais il ne s'avouait pas battu.

— Et le cas Sverhoff ? fit-il. Ne croyez-vous pas qu'il serait utile de susciter une réunion internationale de savants désignés par chaque gouvernement, et qui pourraient examiner objectivement les faits ?

Le ministre s'était levé. Il agitait vigoureusement sa main devant son visage.

— Jamais de la vie, docteur. Il s'agit d'une affaire purement diplomatique. Nous préparons une ferme réponse à l'accusation stupide de Moscou.

Le ministre avait dû presser sur un bouton de sonnette, car son secrétaire, Barrington, apparut et lui dit qu'on l'attendait d'urgence à une réunion importante.

Dans le bureau du secrétaire, Gauge eut encore une explication orageuse avec ce dernier, qui lui reprocha de ne pas lui avoir soumis d'abord le rapport, et qui l'accusa de travailler « dans la quatrième dimension ».

« Au fait, pensa Gauge, la quatrième dimension est une hypothèse que je n'avais pas encore envisagée, et qui, somme toute, n'est pas plus absurde que les autres. »

En le quittant, Barrington lui dit :

— Et n'oubliez pas que je vous ai aussi confié cette affaire des réservoirs d'eau de Penwood. Elle n'est pas particulièrement urgente. Mais quelques journaux commencent à publier des critiques.

— Je verrai ça dès que possible, dit Gauge.

*

* *

Il était passablement déprimé lorsqu'il retrouva Adams.

— Alors, lui dit celui-ci avec un sourire triste, ils n'ont pas voulu vous croire. Je m'en doutais. Ces messieurs haut placés ont des idées bien arrêtées.

— Ils ont les pieds sur terre, fit Gauge sur un ton paisible. Au fond, je les comprends. Je me demande moi-même par moments si tout cela est croyable. Pour quelle raison imaginable quatre anthropologistes de divers pays ont-ils pu être kidnappés ?

— Affaire interplanétaire ? suggéra Adams.

— Et pourquoi pas ? À vous qui avez vu les choses comme moi, je peux bien dire : « Pourquoi pas ? » sans que vous vous moquiez. J'ai pensé aussi à des univers parallèles insoupçonnés de nous, à des appareils naviguant dans le subespace, à je ne sais quoi encore...

— Eh oui. Moi même, je me sens désormais capable d'inventer des histoires d'anticipation. À propos, miss Lomax a téléphoné pendant que vous étiez à Londres. C'était à propos de la disparition de ce

Sverhoff. Elle m'a dit que son père voulait vous voir à ce sujet.

*
* *

Gauge fut désappointé, en arrivant à « L'Hermitage », de ne pas y trouver Helen. Le vieux professeur le reçut et lui dit que sa fille était sortie pour un instant.

— Vous désiriez me voir ? demanda Gauge.

— Oui. C'était à propos de ce pauvre Sverhoff, un de mes amis personnels. Nous nous sommes rencontrés à un congrès scientifique il y a quelques années, et depuis nous n'avions pas cessé d'échanger une correspondance régulière. Je me demande ce qui a bien pu arriver à ce pauvre garçon. Disparu comme les autres... À votre avis, est-ce un incident de la guerre froide ?

— Certainement pas, fit vivement Gauge. Le gouvernement des Soviets, en l'occurrence, est aussi innocent et mystifié que ceux de l'Occident.

— Mais alors... De quoi s'agit-il ? D'un groupe de gens qui comploteraient je ne sais quoi ? Mais qui pourrait avoir intérêt à kidnapper des anthropologistes ? Nous sommes des savants un peu poussiéreux qui s'amusent à déterrer de vieux os. Sverhoff a environ mon âge... Il est membre honoraire de l'Académie des Sciences de Moscou. Son travail de ces dernières années a porté principalement sur la vérification de l'ancienneté des spécimens découverts en Europe.

— L'avez-vous vu récemment ?

— Non. Pas depuis le congrès de Paris en 1956. Mais il m'a écrit, il n'y a pas très longtemps, qu'il avait fait des recherches dans les Pyrénées.

— Les Pyrénées ! s'exclama Gauge. C'est là que Stacey et Ross ont fait leur sensationnelle découverte. Est-ce que Sverhoff aurait lui aussi... ?

— Je pensais bien que vous me poseriez cette question, fit le vieil homme en riant. En fait, oui. Il me disait dans sa dernière lettre qu'il préparait un mémoire qui, quand il le publierait cet automne, ferait ouvrir de grands yeux à tous ses collègues. Il m'a même envoyé un spécimen trouvé par lui dans les Pyrénées, un fragment d'os. Il voulait mon opinion...

— Et vous avez ce spécimen ? demanda promptement Gauge.

Mais Lomax secoua la tête.

— Malheureusement non. Je n'ai pas de laboratoire depuis que je me suis retiré ici. Je l'ai envoyé aux laboratoires d'État, à Londres, pour qu'ils fassent les tests habituels. Oh ! ce n'était qu'un tout petit fragment d'os. Rien de comparable à ce crâne, auquel, tout compte

fait, j'ai beaucoup repensé... Je ne l'ai vu que quelques instants, et à la lumière artificielle, mais un esprit entraîné à ce genre de travail peut faire très vite beaucoup de constatations. Je vais vous dire les réflexions qui me sont venues depuis.

« Vous êtes un homme très largement informé des méthodes scientifiques, et vous me comprendrez, même si j'emploie notre jargon technique. Peut-être savez-vous déjà que depuis le commencement de révolution des êtres vivants – si toutefois il y a eu un commencement – ce sont les caractères infantiles d'une espèce animale qui tendent à persister le plus longtemps quand cette espèce est sur son déclin. En d'autres termes, au cours des âges, le crâne de l'adulte tend à se rapprocher, par sa forme et son volume, de celui de l'enfant. Il est certain qu'en raison des énormes périodes envisagées et du fait que la brièveté de la vie humaine ne permet pas des observations absolument rigoureuses, il ne s'agit là que d'une hypothèse. Mais je vous assure que ces vues sont partagées par les anthropologistes les plus éminents. Pour en revenir à ce crâne qui nous a été mystérieusement enlevé, ce qui frappe en lui, c'est... comment dirais-je... c'est son *impossibilité*. Pour mieux me faire comprendre, je vous dirai que si notre espèce existe encore dans un ou deux millions d'années, ses représentants, alors, auront très vraisemblablement des crânes comme celui-là... Vous y êtes ?

Tandis que Lomax parlait, Gauge éprouvait une sensation bizarre, comme une sorte de chatouillement dans son subconscient. Mais il secoua cette impression fugace et regarda le vieil homme avec indulgence.

« Chaque savant, pensait-il, a ses marottes, et celui que j'ai en ce moment devant moi peut débiter de telles histoires sans sourciller. Pourtant, tout ce que j'ai vu moi-même n'est-il pas absurde ? Ces trous, cette fumée, cette électricité qui disparaît brusquement, et... et ce crâne... Tout cela semble obéir au même leitmotiv. Tout cela doit avoir un même commun dénominateur. Mais lequel ? »

— Votre conclusion, professeur, dit-il en pesant ses mots, est donc que ce crâne trouvé dans les Pyrénées a appartenu à un homme qui, quand il vivait, avait toutes les caractéristiques que présentera notre espèce dans un lointain futur ?

— C'est bien cela, fit Lomax après avoir hésité un instant.

Gauge avait pris un air rêveur. « Une machine à explorer le temps ? se demandait-il. Des visiteurs venus du futur ? »

Mais il sourit et dit :

— Ce n'est pas plus effarant que toutes les choses effarantes dont j'ai été le témoin depuis que je suis à Oakdene. Je vous remercie, professeur, de ce que vous avez bien voulu me confier. Je vais aller à la rencontre d'Helen.

— Allez. Elle sera heureuse de vous voir.

Il la trouva dans un sentier feuillu. Elle semblait absorbée dans ses pensées, mais elle sourit en le voyant et lui serra la main avec chaleur.

— Andrew, dit-elle, j'avais besoin de prendre l'air. J'ai terriblement pensé à vous pendant votre absence et imaginé un tas de choses affreuses. Comment s'est passé cet entretien avec mon père ?

— Très bien. Mais je voudrais au moins pendant une heure ne plus parler de mon travail. J'aimerais me promener avec vous, ajouta-t-il en lui prenant la main, si toutefois vous ne désirez pas être seule.

— Je suis bien assez seule quand vous n'êtes pas là, murmura-t-elle. La solitude, voilà ce que j'éprouve...

Il sentit son cœur se gonfler. Il lui serra la main.

— C'est la chose la plus agréable que j'aie jamais entendue, Helen. Et elle me prouve que le monde est moins triste que je ne le croyais. J'en suis profondément ému, ce qui d'ailleurs est contraire à tous mes instincts scientifiques. Mais que sommes-nous, nous, les hommes de science ? C'est à peine si nous avons commencé à égratigner la surface de la terre...

Elle se mit à rire.

— Ce que vous dites là est une hérésie dans la bouche d'un homme de science.

— Avant d'être un homme de science, je suis d'abord un homme. Je crois bien que c'est la première fois que je m'en aperçois et que je souhaite, à la fin du jour, oublier mon travail et me reposer dans un jardin...

Elle acheva sa phrase :

— ... avec une femme gentille qui vous apportera vos pantoufles et votre pipe.

Il y eut un soudain silence entre eux. Mais il l'avait prise dans ses bras, et ce qu'ils avaient à se dire pouvait se passer de paroles.

Ils ne surent pas si cela avait duré une minute ou un siècle, mais leur baiser fut interrompu par une toux discrète. Ils se retournèrent et virent Adams qui s'avavançait vers eux, l'air tout confus. L'inspecteur avait dû voir la voiture de Gauge à l'entrée de « L'Hermitage » et l'avait cherché. Il balbutia :

— Docteur Gauge... Miss Lomax... Excusez-moi... Je ne vous aurais pas dérangés s'il ne s'agissait pas de quelque chose d'extrêmement important.

Gauge se mit à, rire.

— Vous avez trouvé une autre cavité ? Ou bien allez-vous m'annoncer la disparition d'un autre anthropologiste ? À moins que vous n'ayez trouvé une collection de petits crânes dans le panier à provisions de Mrs. Milne. Ou que Cooper ne se soit transformé en loup-garou. Allez-y, mon vieux. Je suis prêt à accepter n'importe

quoi...

Gauge était heureux, et cela se voyait.

— Vous aurez du mal à croire ce que je vais vous annoncer, fit Adams. Tenez-vous bien. Stacey et Ross ont été retrouvés !

Gauge et Helen, qui se tenaient toujours par la main, le regardèrent, stupéfaits. Ils avaient l'impression qu'un silence soudain les entourait.

— Oui, ils sont retrouvés, reprit l'inspecteur. En tout cas, c'est une quasi-certitude. Oh ! cela ne s'est pas passé comme à l'ordinaire dans les affaires de ce genre. D'habitude nous recevons presque en même temps de tous les coins du pays des centaines de lettres de gens qui disent avoir vu le ou les disparus. En l'occurrence, il n'y a eu qu'un seul et unique rapport de police. Je vous ai cherché partout. Puis je me suis douté que vous étiez venu voir Helen... je veux dire miss Lomax...

— Racontez, racontez.

— Eh bien, deux hommes répondant d'une façon parfaite au signalement des disparus – et Dieu sait que sir William ne ressemble pas à tout le monde – ont été vus dans une petite île entre la côte et les îles Orkney. Il s'agit de Pentland Skerry, et l'homme qui les a vus est un médecin de John O'Groats qui était venu sur cette île-là pour soigner un fermier malade. Il a reconnu sir William immédiatement, a-t-il dit. La police de Caithness déclare qu'il est prêt à jurer qu'il s'agit bien de sir William.

— Lui a-t-il parlé ?

— Non. Il était pressé de reprendre le bateau à cause de la marée. Mais on peut le croire. Ce médecin s'intéresse lui-même aux vieux ossements. Il connaissait les travaux de Stacey, sa réputation. Il avait vu souvent sa photo. Il ne s'agit donc pas d'une histoire en l'air pour laquelle on pourrait être sceptique.

Gauge ne réfléchit que quelques secondes.

— Rentrons vite, dit-il, et faisons nos valises. Nous allons nous rendre à Caithness immédiatement.

— Par le train, il faudra près de deux jours.

— Nous y serons dans trois heures, inspecteur. N'oubliez pas que je suis muni de pouvoirs exceptionnels par le gouvernement de Sa Majesté. Il y a un terrain d'aviation à Wick. Allez préparer vos bagages. Je vous prendrai à Retford après avoir téléphoné au ministère de l'Air.

*

* *

Il faisait plutôt froid à John O'Groats, mais ni Gauge ni Adams – qui s'était mis en civil – ne s'en apercevaient, tant ils étaient excités à la

pensée de retrouver les deux disparus. Ils étaient dans la petite clinique du Dr. Mac Pherson et celui-ci leur expliquait comment il avait reconnu sir William.

— Je suis aussi sûr que c'était lui que je suis sûr d'être vivant. J'avais suivi tout ce qui a été écrit sur lui dans les journaux et j'avais ses traits bien présents à l'esprit. Il y avait un autre homme avec lui, un homme jeune, assez débraillé, avec un pantalon de velours et des sandales.

— Je crois, fit Gauge, que vous n'avez pas eu la possibilité de leur parler...

— Non, malheureusement. Jamieson me bousculait un peu pour que nous nous hâtions de regagner le bateau. Il avait peur de manquer la marée. Sir William et son compagnon se promenaient paisiblement autour de la cabane qu'ils doivent habiter.

— Vous parlez d'un certain Jamieson. Qui est-ce ?

— Un officier de marine en retraite. C'est lui qui exploite l'unique bateau reliant l'île Skerry à la côte. Il n'y a dans cette toute petite île qu'une poignée de gens, de pauvres fermiers pour la plupart. Il vous y emmènera, car je pense que vous avez le désir d'aller voir vous-mêmes s'il s'agit bien de sir William. Seulement il vous faudra attendre jusqu'à demain matin, et le voyage n'est pas très agréable avec un temps comme celui-ci.

Le lendemain, Adams claquait des dents de froid lorsqu'ils débarquèrent dans l'île. La traversée avait manqué de charme car la mer était très mauvaise, et ils avaient passé la nuit dans un hôtel dénué de confort.

Au départ, Gauge avait questionné Jamieson.

— Vous avez beaucoup de passagers, capitaine ?

— Aujourd'hui vous êtes les deux seuls. Et pratiquement je n'ai presque jamais personne en cette saison. Les gens de l'île ne quittent pour ainsi dire jamais celle-ci. Quant aux touristes, on ne les voit évidemment que pendant la belle saison.

— En dehors de votre bateau, il n'y a absolument aucun autre moyen de gagner l'île ?

— Ma foi non. Personne ne s'y risquerait. Les courants sont bien trop redoutables, surtout par gros temps. Il faut connaître les passes comme je les connais. Avez-vous l'intention de rester longtemps sur cette île ?

— Non, nous rentrerons aujourd'hui même, répondit Adams en relevant le col du ciré qu'on lui avait prêté. Vous pourrez nous attendre, naturellement ?

— Oui, j'attendrai. C'est-à-dire j'attendrai jusqu'au moment de la marée. Ensuite il ne faudra plus compter sur moi pour aujourd'hui.

Après avoir mis pied à terre, les deux hommes se dirigèrent vers la

cabane que leur avait indiquée le médecin. Bientôt ils l'aperçurent.

— Je vois de la fumée sortir de la cheminée, s'écria Adams. Ils sont certainement là. Quel drôle d'endroit ils ont choisi pour se cacher ! Au fait, j'y pense : nous ne les avons jamais vus, ni vous ni moi.

— J'ai vu Ross, à la maison de santé de Greyfriars. Il est vrai qu'il était dans un drôle d'état... Mais le physique de sir William, à en juger d'après ses photos, est si frappant que nous n'avons guère de chances de nous tromper. Mais je me demande encore si ce sont bien eux que nous allons voir...

— En tout cas nous serons fixés dans un instant. Tenez, la porte s'ouvre et un homme sort... Aucune erreur n'est possible. C'est bien sir William Stacey. Que je sois changé en statue de sel si ce n'est pas lui !

Un vieil homme s'avançait vers eux. Il était grand, imposant, plein de prestance. Sa chevelure était blanche comme neige, sa large barbe descendait sur sa poitrine. Il avait l'air d'un patriarche.

— Bonjour, messieurs, dit-il d'une voix grave et profonde. Cherchez-vous quelqu'un ?

— Nous cherchons sir William Stacey, fit Gauge. Je suis Gauge, du Home Office. Et voici l'inspecteur Adams, de la police de Retford.

Le vieil homme sourit.

— Voilà qui tombe bien, messieurs. Vous n'aurez pas à chercher plus loin. Je suis sir William Stacey. Heureux de vous connaître. Excusez le peu de confort de notre petite retraite. Nous sommes venus ici pour quelques semaines afin d'y trouver l'isolement total qui nous est nécessaire pour achever un livre important auquel nous travaillons.

— Vous n'êtes donc pas seul, sir William ? demanda Gauge en étudiant avec curiosité l'extraordinaire visage de son interlocuteur.

— Non. J'ai avec moi un de mes jeunes collègues, un nommé Ross, un de mes protégés. Nous travaillons ensemble à ce livre. Il est allé chercher du bois pour notre feu. Nous vivons ici d'une façon très primitive. Mais... Vous me disiez que vous êtes du Home Office. Et de la police. En quoi ces augustes corps s'intéressent-ils à ma personne ? J'espère que Mrs. Milne n'a pas fait de sottises.

Gauge jeta un coup d'œil à Adams, qui semblait très excité.

— Sir William, dit-il, n'avez-vous réellement aucune idée de la raison pour laquelle nous sommes ici ?

— Pas la moindre, cher monsieur. Pourquoi en aurais-je une ?

— Sir William, il y a un peu plus d'une semaine, sans dire un mot à qui que ce soit, vous avez disparu de chez vous, à Oakdene.

— Qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec le Home Office et la police ? s'écria le vieux savant. Qu'entendez-vous par « disparu » ? J'ai quitté ma maison pour venir ici, c'est tout. Vous parlez par énigmes, monsieur.

— Voyons... On a cru que vous aviez été enlevé. Votre portrait

était dans tous les journaux. On vous a recherché partout. Vous avez causé de gros soucis aux autorités.

Sir William se mit à rire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ces messieurs ont du temps à perdre. Nous ne sommes pas dans un État policier, que diable ! Je pense que j'ai le droit d'aller où je veux sans en rendre compte à Pierre, Paul ou Jacques...

— Pas même à votre gouvernante ? demanda paisiblement Gauge.

Il eut l'étrange impression que les yeux du vieil homme se voilaient un instant. Mais celui-ci se remit à rire.

— Quelle idée, cher monsieur ! Mrs. Milne, ma gouvernante, était parfaitement au courant... Comme si j'étais capable de partir en voyage sans le lui dire ! Elle a dû oublier ce que je lui avais dit, tout simplement. La pauvre fille ! Et elle est allée à la police...

Gauge et Adams se regardèrent. Tout cela était tellement différent de ce qu'ils avaient escompté qu'ils en étaient abasourdis. Stacey appela un jeune homme qui arrivait avec une brassée de bois. C'était Ross. Gauge le reconnut aussitôt, mais l'autre visiblement, ne le reconnut pas.

Stacey avec un rire puissant, s'exclama :

— David, venez écouter une bonne plaisanterie. Il paraît que vous et moi nous avons disparu dans les conditions les plus dramatiques et que toute la police nous cherche. Qu'est-ce que vous en dites ? Le jeune homme laissa tomber son fardeau.

— Bonjour, Mr Ross, lui dit Gauge.

— Vous me connaissez ? fit l'autre. Où m'avez-vous vu ?

— Je vous ai vu il y a quelques jours, à la maison de santé de Greyfriars, où vous étiez malade. Vous vous en êtes enfui dans une voiture de livraison...

— Totalement absurde, fit le jeune homme avec un sourire. Greyfriars ? Connais pas. Une voiture de livraison ? Vous me prenez certainement pour un autre. Quant à avoir disparu, laissez-moi rire. J'ai tout simplement rejoint sir William pour venir ici, où nous travaillons à un livre.

— Je sais, fit Gauge qui commençait à s'énerver. Mais peut-être apprendrez-vous avec intérêt que nous avons ouvert vos bagages à l'Université. Ils contenaient un crâne que sir William et vous avez récemment découvert dans les Pyrénées.

Ross se fâcha tout rouge.

— Fouillé dans mes bagages ? De quel droit ? C'est vraiment trop fort. Au reste vous avez dû vous tromper de casier, car je n'avais pas le moindre crâne dans mes valises.

Sir William s'en mêla :

— Je partage l'indignation de mon jeune ami. Cela commence à

ressembler à de la persécution. De quel droit venez-vous nous embêter ici ? Nous sommes de libres citoyens. Je me plaindrai...

— Permettez-moi encore quelques questions, fit Gauge sèchement. Comment êtes-vous venus dans cette île ?

— David s'est occupé de tout cela.

— Quels bagages aviez-vous ?

Pour la deuxième fois, une sorte de voile sembla se former sur les yeux du savant, dont le regard devint absent et terne. Mais il se ressaisit.

— Nos bagages ? C'est vrai. Un imbécile de porteur nous les a perdus.

— Êtes-vous d'accord, Mr Ross ?

— Vous insultez sir William en pensant qu'il peut mentir. J'ajoute, puisque vous voulez tout savoir, que nous sommes arrivés ici par le bateau. Mais en quoi cela vous regarde-t-il ?

Gauge avait sorti un papier de sa poche.

— Et que dites-vous de cette lettre que vous avez écrite, Mr Ross ?

David Ross lut la lettre et pendant un instant son regard à lui aussi se brouilla.

— C'est bien mon écriture, fit-il au bout d'un moment, et cette lettre est évidemment bizarre. Elle n'est sans doute pas de moi. À moins que je ne l'aie écrite dans un état de demi-inconscience, car j'ai été terriblement surmené par la préparation de mes examens.

— Je vous remercie, dit Gauge, et je m'excuse de vous avoir importunés. Je vois bien qu'on s'est alarmé à tort et que nous avons été lancés dans une démarche ridicule.

— Sans rancune ! fit sir William en leur tendant la main.

Les deux visiteurs s'éloignèrent.

— Il est clair qu'ils mentent, fit Adams au bout de quelques pas. Je me demande ce qu'ils cachent ?

Gauge ne répondit pas. Il réfléchissait. Lorsqu'ils eurent rejoint le bateau, il demanda à Jamieson :

— Capitaine, saviez-vous qui étaient ces deux Anglais que vous avez amenés ici il y a quelques jours ?

— Quels Anglais ? fit l'autre. À part vous aujourd'hui, et le docteur Mac Pherson avant-hier, je n'ai amené personne à l'île Skerry depuis au moins un mois.

— Vous en jureriez ? Réfléchissez bien.

— C'est tout réfléchi. Je ne suis pas encore gâteux, hé ! Si je vous dis que je n'ai amené personne, c'est que je n'ai amené personne.

— Je vous remercie, capitaine.

CHAPITRE VI

UNE ABSENCE DE MÉMOIRE

Adams et Gauge se regardèrent. Leurs deux visages avaient la même expression, faite de perplexité.

— Je crois, fit Adams, qu'il n'y a pas lieu de suspecter la bonne foi du capitaine. C'est donc une preuve supplémentaire que Stacey et Ross mentent. Mais j'ai tout de même été un peu effaré d'apprendre qu'ils n'étaient pas venus ici par le bateau.

— Donc..., dit Gauge.

— Oui, fit Adams. Je sais à quoi vous pensez. Encore une petite vérification en perspective. Allons demander au capitaine dans combien de temps il part. Nous lui dirons que nous avons encore quelque chose à faire dans l'île.

Jamieson leur dit qu'ils pouvaient disposer encore de deux heures.

— Mais pas une minute de plus. Ce n'est pas moi qui commande. C'est la marée.

Gauge et Adams s'éloignèrent dans l'île d'un pas rapide.

— Ils mentent, dit Gauge au bout d'un moment.

En d'autres termes, ce qu'ils disent est aux antipodes de la vérité telle que nous la connaissons. Mais mentent-ils vraiment ? Mentent-ils sciemment ?

— Je commence à me le demander.

— En tout cas, il me paraît désormais à peu près certain qu'ils sont venus ici par le même moyen que lorsqu'ils ont disparu. Il faut en trouver la preuve.

— Ça ne va pas être commode. Cette île n'est pas très grande, mais elle est tout de même beaucoup plus grande que le jardin de sir Stacey. Il nous faudra huit jours pour l'examiner par le menu.

— Espérons que la chance...

Ils se séparèrent et, pendant une heure, ne firent qu'aller et venir dans les champs.

— Rien, dit Gauge lorsqu'ils se retrouvèrent.

— Moi non plus, fit Adams, assez maussade. Des paysans les regardaient avec curiosité.

— Nous avons encore une heure, reprit l'inspecteur. Et il nous faudra bien rester si nous n'avons rien trouvé.

— Bon. Repartons. Et espérons.

Ils s'enfoncèrent de nouveau dans un champ. Ils allaient se séparer

lorsqu'ils virent un gamin, assis sur un rocher, se lever et s'enfuir.

— Holà ! lui cria Gauge, ne te sauve pas comme ça. Nous ne voulons pas te faire de mal... Tu peux au contraire gagner quelque chose en nous aidant.

Il sortit de sa poche une pièce d'une demi-couronne et la montra au jeune garçon. Celui-ci sourit.

— Vous êtes en vacances ? demanda-t-il. Vous voulez peut-être un guide pour visiter l'île ? À moins que vous ne vouliez pêcher des homards.

— Non, dit Gauge. Nous ne sommes pas des touristes. Comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle Roddy. Qu'est-ce que vous cherchez ici, alors ?

— Nous sommes des détectives. Nous cherchons quelque chose dans cette île, et tu peux nous aider à le trouver.

À son regard, ils virent qu'ils avaient éveillé l'intérêt du gamin.

— C'est un criminel que vous cherchez ?

— Non. Nous cherchons tout simplement un trou rond, large comme ça, profond comme ça et fraîchement creusé...

L'enfant sembla déçu. Il avait sans doute rêvé d'une recherche plus mouvementée. Mais il réfléchit un instant et soudain il s'écria :

— Je sais où il est, ce trou. Je l'ai vu avant-hier. Et, quelques jours plus tôt, j'avais entendu du même côté un curieux bruit. Ce n'est pas très loin de chez moi. Si vous voulez le voir, suivez-moi.

Ils suivirent le gamin. C'était bien cela. Gauge demanda à leur petit guide de lui ramasser une poignée de terre au fond du trou. Il la mit dans une enveloppe et donna au gosse éberlué un billet d'une livre. Quand celui-ci se fut éloigné, Adams résuma la situation :

— C'est ici que s'est posé l'appareil – fusée ou je ne sais quoi – qui a amené dans cette île nos deux anthropologistes. Le doute n'est pas possible.

— Non. Mais qui pilotait l'engin ? Et pourquoi ses deux passagers nient-ils tout ce qui leur est arrivé ?

— Oui, pourquoi ? Mais je remarque autre chose. Ce trou est tout pareil à ceux que nous connaissons. Toutefois, il ne s'en dégage pas la même odeur. Et la terre qu'il contient n'a pas le même aspect.

— Je suis heureux, inspecteur, que vous l'ayez remarqué. Ici, à vue de nez, c'est du quartz provenant d'un roc siliceux. Pas trace de pétrole. Voilà qui pose un nouveau problème. Mais ne moisissons pas ici si nous voulons reprendre le bateau. Jamieson doit commencer à s'impatientser.

*

* *

Dès qu'ils furent de retour à Retford, après un voyage rapide par la

voie aérienne, Gauge téléphona au commissaire principal Grant pour lui confirmer que sir William Stacey était bien retrouvé.

— Ainsi donc, lui dit Grant, votre travail est terminé. Je vais transmettre la nouvelle au ministère, Avez-vous un autre travail à faire pour eux ?

— Oui, commissaire. Une petite affaire à examiner... Cette histoire des réservoirs d'eau de Penwood.

— Ah ! c'est vrai. J'avais oublié. La presse s'est mise à faire des commentaires assez déplaisants sur cette histoire. Mais vous allez pouvoir maintenant vous y consacrer entièrement. À propos, il y a pour vous un petit paquet de l'ambassade américaine, vous savez. Un spécimen de terre provenant de chez ce Farrow. Ça n'a plus grand intérêt, mais peut-être en aurez-vous besoin pour votre rapport final. Vous dites que Stacey nie tout ce qui lui est arrivé ? Curieux. Il doit être un peu fatigué, ce vieux savant ! À bientôt.

Gauge raccrocha et regarda Adams.

— Voilà, c'est fini, dit-il.

— Ça en a l'air, fit l'autre. Du moins officiellement. Vous allez me manquer, Gauge.

— Vous pourriez m'appeler Andrew, inspecteur. Nous nous connaissons assez, maintenant.

— Dans ce cas, rappelez-vous que je m'appelle Stanley.

— Je me le rappelle, et j'en userai désormais, cher ami. Car je pense que vous n'êtes pas encore tout à fait débarrassé de moi. Vous avez raison de faire remarquer que si cette affaire est finie, elle ne l'est... qu'officiellement. Pour moi, elle ne fait peut-être que commencer. Et peut-être est-ce même le commencement de quelque chose d'énorme.

Adams hochait la tête.

— Oui, dit-il. C'est aussi mon sentiment Mais que pouvons-nous faire d'autre ?

— Il nous reste à rechercher qui a enlevé Stacey et Ross, et quelle est la cause véritable de leur crise d'amnésie. Mais nous reparlerons de cela plus tard. Nous avons besoin de repos. Je regagne mon gîte.

En arrivant à l'hôtel, tandis qu'il demandait sa clef, il eut une surprise. Helen était dans le hall.

— Ma chérie ! s'écria-t-il avec une ardeur juvénile. Quelle joie ! C'est comme un matin de printemps. Et excusez-moi. J'ai dû partir en hâte sans vous revoir. Je vous raconterai tout.

Mais elle semblait ne pas l'écouter et visiblement elle était agitée. Il l'entraîna vers une table et commanda deux cocktails.

— Andrew, murmura-t-elle, cela a recommencé. Je crois que je ne peux plus supporter des choses pareilles. Ce bruit grinçant. Ce cri... Quelqu'un a encore dû disparaître.

Il vit qu'elle tremblait, et il lui prit la main.

— Racontez-moi cela, chérie.

Elle but quelques gorgées de cocktail qui semblèrent la réconforter.

— C'était la nuit dernière, fit-elle. Je ne pouvais pas dormir. Je commençais cependant à somnoler. J'eus un horrible cauchemar dont vous devinez la cause. Je descendis pour me faire du thé, et c'est alors que j'ai entendu...

— Vous avez entendu quoi, chérie ?

— Ce bruit affreux, Andrew. Il me remplissait la tête. Cela dura quelques instants puis cessa. J'ai entendu appeler au secours. Une voix d'homme. Ensuite le bruit recommença. J'ai couru jusqu'à la chambre de mon père en pensant que... Vous ne saurez jamais quel soulagement j'ai éprouvé en constatant qu'il était là, qu'il dormait paisiblement. Mais je n'ai ensuite songé qu'à une chose : vous voir le plus vite possible.

Il lui caressa les mains.

— Il doit donc y avoir une autre cavité dans le voisinage, fit-il. Ah ! je suis heureux qu'ils ne soient pas venus pour votre père.

— Vous dites « ils »... Avez-vous maintenant quelque idée de ce que sont ces horribles créatures ?

— Non, Helen, pas encore. Mais ce sont ces mêmes créatures qui ont déposé Stacey et Ross dans l'île d'où nous revenons, Adams et moi. Et ils ne se souviennent plus de rien. Ils nient avoir été kidnappés.

Il se tut, regardant son verre plein de reflets colorés. Pendant quelques secondes, il eut la sensation qu'il allait voir apparaître il ne savait quoi dans ces reflets. Son visage changea d'expression. Il avait la physionomie de quelqu'un qui cherche, avec une intensité dramatique, à se rappeler quelque chose de très important.

— Qu'avez-vous, Andrew ? lui demanda Helen, soudain inquiète. On dirait tout à coup que vous sortez vous aussi d'un cauchemar effrayant.

Il se secoua et se mit à rire.

— Mais non, fit-il, tout va très bien. Et nous allons déjeuner.

— Il faut que je téléphone à mon père. Il doit se demander où je suis passée. Je veux lui dire aussi que je lui ai laissé un repas tout prêt dans le frigidaire.

— Donc tout est parfait, Helen chérie.

Il la guida vers la salle à manger. C'est à peine s'ils parlèrent pendant le repas. Ils se sentaient heureux et n'éprouvaient même pas le besoin de se le dire, tant c'était évident pour l'un comme pour l'autre. Ce qui les entourait était si familier, si paisible, qu'ils avaient parfaitement oublié leurs cauchemars. Tandis qu'ils prenaient le café, Helen demanda :

— Que me disiez-vous donc à propos de sir William et de Ross ?

— Ah ! oui, fit-il. Je vous disais que les deux hommes signalés à Adams, c'était bien eux. Nous les avons retrouvés aisément. Mais je vous disais aussi qu'ils nient tout ce qui s'est passé. Ils affirment qu'ils sont allés dans cette île de leur plein gré, pour y écrire un livre. Ils se sont moqués de nous et de la police, et même ils se sont fâchés et nous ont accusés d'empiéter sur leur liberté. Tout cela nous a paru insensé, naturellement. Mais il y a un point plus bizarre encore. Ils déclarent qu'ils sont allés là-bas en prenant le bateau. Or nous avons fait une enquête. Ils n'auraient absolument pas pu passer inaperçus, car il n'y a qu'un unique bateau qui fait le service, et pour ainsi dire pas de voyageurs en cette saison. Aussi avons-nous pensé qu'il n'y avait eu pour eux qu'un seul moyen de venir en cet endroit : le moyen mystérieux qui laisse des cavités rondes que vous connaissez bien.

— Vous plaisantez, Andrew. Ce n'est pas possible.

— C'est tellement possible que nous avons retrouvé la cavité en question, et qu'un gamin nous a confirmé avoir entendu un bruit bizarre quelques jours plus tôt à cet endroit-là.

— Effarant...

— Effarant, et même incroyable. Telle est pourtant la vérité. Et je suis sûr en outre que sir William et Ross ne mentaient pas – au sens où il faut entendre ce mot – lorsqu'ils nous ont fait leurs déclarations. Ils nous disaient la vérité, mais *telle qu'ils la voyaient*. Le jeune Ross a nié avec véhémence qu'il ait été hospitalisé à Greyfriars. Il a nié qu'il y avait un crâne dans ses bagages. Quant au vénérable et imposant sir William, je me suis senti tout petit devant lui lorsqu'il a fini par se fâcher. Mais ce qu'il disait n'avait pourtant aucun rapport avec les faits réels.

— Et que déduisez-vous de tout cela. Andrew ? Ces... ces créatures inconnues, pourquoi font-elles de telles choses ? Pourquoi enlever des gens, si c'est pour les ramener sains et saufs, et visiblement contents d'eux-mêmes ? Tout cela n'a aucun sens.

— Aucun sens pour nous, assurément. Mais sans doute pas pour elles. Ce qui me préoccupe le plus, c'est de savoir ce qui a bien pu arriver aux disparus pendant leur absence. Je suis désormais à peu près convaincu qu'ils ne sont enlevés que pour un seul motif : faire disparaître de leur mémoire la connaissance de certaines choses. Appelez cela du « conditionnement », du « lavage de cerveau », de la « suggestion post-hypnotique » ou comme vous voudrez, mais il est certain que Stacey et Ross ont complètement oublié la découverte qu'ils firent dans les Pyrénées, complètement oublié ce crâne bizarre grâce auquel ils pensaient faire une révolution dans le monde savant.

— Mais une telle chose est-elle possible ? Peut-on... « conditionner » les gens de la sorte sans causer de lésions dans leur cerveau ?

— Je ne suis pas psychiatre, fit Gauge en achevant son café. Mais à

première vue cela me paraît en effet impossible. Il est vrai qu'il nous faut admettre que le cerveau humain est le plus grand mystère que nous puissions rencontrer dans la nature, et je me garderai d'exprimer des opinions trop tranchées.

— Il faut informer mon père de tout cela, dit-elle soudain. Je vais aller lui téléphoner.

— Inutile, reprit Gauge en riant. Le voici en personne.

Le vieux professeur s'avance en effet vers leur table. Il semblait passablement excité.

— Heureux de vous voir, Gauge, s'écria-t-il. Je viens d'apprendre une nouvelle extraordinaire. Avez-vous entendu la radio ?

— Non. Pourquoi ?

— Eh bien, ne manquez pas de prendre la prochaine émission d'informations. Sverhoff est revenu chez lui. C'est ce qu'annonce l'agence Tass.

Gauge se garda de dire que cela ne le surprenait pas, qu'il s'y attendait plutôt.

— Où l'a-t-on retrouvé ? demanda-t-il.

— Dans un petit village, près de la frontière turque. On dit qu'il souffre d'amnésie.

Gauge regarda Helen.

— Eh bien, tout est pour le mieux, fit-il. Car vous ne savez peut-être pas encore qu'on a aussi effectivement retrouvé Stacey et Ross dans une île du nord de l'Écosse. Eux aussi souffrent d'amnésie.

— Voyons, voyons, balbutia Lomax, tout cela est absurde.

— En somme, fit remarquer Helen, il ne reste plus que l'Américain Farrow. S'il revient lui aussi, nous en serons au même point qu'avant,

— Eh oui, dit Gauge avec une pointe d'amertume. Mais excusez-moi. Il faut que je téléphone à l'ambassade américaine. Je vous mettrai ensuite dans un taxi qui vous ramènera chez vous. Je vous rejoindrai plus tard à « L'Hermitage ». J'aimerais que nous organisions une petite réunion. Nous trois et Adams, et aussi le jardinier Cooper... Il y a une chose au moins que je voudrais élucider une fois pour toutes.

— Entendu, Andrew.

Quand Lomax et sa fille furent partis, il téléphona à l'ambassade américaine. Pendant un quart d'heure, il écouta l'attaché, de presse qui lui donnait des explications. Quand il raccrocha, il avait l'air rêveur et perplexe.

*

* *

Une demi-heure plus tard, il était à « L'Hermitage ». Il avait téléphoné à Adams de venir et de prendre Cooper en chemin.

Il avait apporté un magnétophone et l'avait posé sur la table du studio où ils devaient se réunir.

— Farrow est retrouvé, dit-il d'une voix impassible, à Helen et à son père. On l'a découvert à la Nouvelle-Orléans. Pas question d'amnésie. Nos amis américains sont discrets et expliquent son absence par un voyage d'affaires inopiné. Mais j'ai là la bobine enregistrée sur son magnétophone avant – et pendant, si je puis dire – sa disparition. C'est vraiment le seul document concret que nous ayons. Nous allons l'écouter tous, y compris Cooper, qui nous a dit avoir entendu ce bruit quand il voyait ce qu'il m'a décrit comme une « tente argentée ». Ce bruit bizarre est produit par l'engin avec lequel les ravisseurs arrivent et partent. On l'a comparé à un tas de choses, mais sans pouvoir le définir de façon précise. Il faut que nous arrivions à identifier ce son, à savoir quelle peut bien en être la cause exacte...

Il mit en marche son magnétophone et le fit tourner très vite jusqu'à l'endroit où le bruit était enregistré. Le bruit et le cri affreux poussé par Farrow...

Helen semblait très émue.

— C'est bien ce que j'ai entendu moi-même, fit-elle. Et c'est horrible...

Le téléphone sonna. Elle alla décrocher. Elle revint en disant :

— C'est Adams. Il appelle pour nous faire savoir qu'il n'a pas pu trouver Cooper. Il n'est ni chez lui, ni chez les gens pour qui il travaille, ni dans aucune auberge. L'inspecteur dit qu'il vous attend, Andrew, devant le cottage de Cooper.

— C'en est trop, s'écria Gauge. Il faut que nous le retrouvions, même s'il est ivre mort dans un fossé. Il faut qu'il écoute cet enregistrement. Venez-vous avec moi, Helen ?

— Naturellement. Le jardinier me connaît bien, et la visite lui paraîtra moins protocolaire si je suis avec vous.

Ils trouvèrent Adams devant le petit cottage, dont la porte était ouverte.

— Il n'est toujours pas là, leur dit l'inspecteur. Mais j'ai pu entrer dans la maison, qui n'était pas fermée à clef.

— C'est curieux. Ce jardinier semble pourtant bien méfiant. Vous avez jeté un coup d'œil à l'intérieur ?

— Oui. Le lit n'est pas défait et il y a sur la table un repas qui semble n'avoir été qu'à peine touché. Je me demande où peut bien être cet ivrogne. Il ne va jamais nulle part. Il n'a pas de parents. Ses seuls amis sont les piliers de cabaret du « Cochon Bleu ».

Helen se mit à rire.

— Tenez, fit-elle, le voilà... Et c'est probablement du « Cochon Bleu », en effet, qu'il arrive tout droit.

Cooper s'avancait dans le sentier, très digne, mais d'un pas qui

semblait mal assuré. Toutefois, dès les premiers mots qu'il prononça, ils purent constater qu'il n'était pas ivre le moins du monde.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'écria-t-il. On a pénétré dans ma maison par effraction pendant mon absence. Un cambriolage. Et par la police, encore.

— Voyons, Cooper, fit Adams avec embarras.

— Écoutez, dit Gauge, nous sommes simplement venus vous faire une petite visite. Votre porte était ouverte. Nous avons jeté un coup d'œil à l'intérieur pour voir si vous étiez là. Visiblement rien n'a disparu.

— Possible, fit l'autre toujours en colère. Mais je me plaindrai... Je me plaindrai...

— Contre nous qui sommes vos amis ? lança Helen avec son plus aimable sourire.

Il fut un peu désarmé.

— Bon, bon, fit-il. En tout cas je vais y réfléchir. Et d'abord, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Mr Cooper, demanda Gauge de sa voix la plus aimable, n'avez-vous pas eu une panne d'électricité la nuit dernière ?

Le jardinier se mit à rire.

— D'électricité ! Je m'éclaire toujours avec une vieille lampe à pétrole. C'est bien suffisant pour moi.

— Écoutez, venez avec nous jusqu'à « L'Hermitage ». C'est très important. Et miss Lomax vous offrira un bon verre de cognac. Je voudrais vous faire entendre un enregistrement. Un son bizarre pareil à celui que vous avez vous-même entendu plusieurs fois, comme vous me l'avez dit.

— Un son ? Quel son ? Je ne vous ai jamais dit que j'avais entendu un son. Où voulez-vous en venir ? Tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis diablement fatigué et que je veux aller me coucher. Dans mon lit.

Gauge fit une grimace. Avec un bonhomme aussi capricieux, il fallait toujours avoir la bonne manière de s'y prendre.

— Mon vieux Cooper, dit-il, je ne vous demande pas cela pour vous embêter. Mais rappelez-vous... Ce bruit grinçant que vous avez entendu le soir où sir William a disparu. Vous l'avez entendu encore quelques jours plus tard, près du jardin de sir William, et vous avez même vu une tente argentée.

Cooper s'esclaffa.

— Ma parole, fit-il, vous êtes encore plus fatigué que moi. Je ne sais pas de quoi vous voulez me parler. Ça je vous le jure, la main sur la conscience. Jamais vu ni entendu des choses pareilles, et par conséquent, je ne vous en ai jamais parlé. Une tente argentée ! Où est-ce que vous avez pris ça ?

Il y eut un instant de silence. Les trois autres se regardaient. Mais ils savaient déjà ce qui s'était passé. Ainsi un des principaux témoins avait disparu à son tour. C'était lui, sans nul doute, qu'Helen avait entendu crier.

Adams avait saisi Cooper par le bras, pour insister encore.

— Laissez-le, Stanley, lui dit Gauge. C'est inutile. Il ne sait plus rien. Il a été « conditionné » comme les autres. Il est parfaitement sincère quand il nous affirme qu'il n'a rien entendu, rien vu...

Cooper les regardait, avec son habituel petit sourire moqueur. Les paroles de Gauge ne le firent réagir en aucune façon. Le mot « conditionné » le laissa impassible. Il devait d'ailleurs ignorer ce que ce mot signifiait. Il se sentait fort de sa propre certitude.

Ainsi donc les créatures mystérieuses enlevaient les uns après les autres, pour leur laver la mémoire, les témoins de cette affaire qui n'avait suscité qu'incrédulité et indifférence.

Gauge se sentait déprimé. C'est à peine s'il goûta aux sandwiches que leur offrit Helen lorsqu'ils furent de retour à « L'Hermitage ».

Le vieux professeur, soudain, lui demanda s'il pensait réellement que les disparus avaient été « conditionnés ».

— Je le crois, répondit-il. Et il me paraît non moins certain que ce qu'on a voulu retrancher des cerveaux de Stacey, de Ross, de Sverhoff et probablement aussi de Farrow, c'est le souvenir même des découvertes qu'ils ont faites. Le crâne trouvé dans les Pyrénées a lui aussi été enlevé, et dans votre propre maison, ne l'oubliez pas.

— Je sais, je sais. Mais votre théorie me paraît néanmoins fantastique. Je suis un anthropologiste, moi aussi. Pourquoi ne m'ont-ils pas enlevé également, et conditionné ?

— Après tout, qui sait si vous ne l'avez pas été ? Vous n'en sauriez rien. Ni nous non plus. Mais cela, je ne le crois pas.

— En effet. Moi, je me rappelle tout.

— C'est juste. Et même, vous savez maintenant beaucoup trop de choses pour ne pas être menacé. C'est pourquoi je vous répète que vous feriez bien d'aller vous fixer à Londres, vous et votre fille.

— Andrew a raison, s'écria Helen. Je ne me sens plus en sécurité ici.

— On verra ça, dit le professeur.

— Je tiens à conserver mes témoins, reprit Gauge en riant. En dehors de vous, il ne reste plus que cette pauvre Mrs. Milne. J'avoue que je l'avais un peu oubliée. J'espère qu'elle a retrouvé ses esprits. Dans ce cas il est indispensable que je la voie. Il faut même que j'y aille sans tarder.

Il se leva. Adams l'imita. Mais Helen entraîna Gauge dans un coin.

— J'avais espéré que vous resteriez à dîner, Andrew.

— Vous voyez bien que je ne peux pas, ma chérie. Vous savez

combien je vous aime. Je m'arrêterai en revenant. Car il faut que nous parlions sérieusement de... d'une chose qui n'a rien à voir avec toutes ces histoires. J'ai le sentiment que je vais être rappelé à Londres à tout moment. Il faut que nous réglions cela avant mon départ. Il faut que vous décidiez aussi votre père à quitter Oakdene.

Le regard qu'elle lui jeta lui montra qu'il avait été inutile de préciser davantage sa pensée. Elle avait compris.

— Je vous embrasse, mon chéri, murmura-t-elle.

*

* *

À la maison de santé de Greyfriars, Gauge reçut un accueil des plus froids.

— Je puis vous assurer, lui dit le Dr. Reid sur un ton passablement sec, que je vous préviendrai quand je considérerai que ma patiente est suffisamment rétablie pour être soumise sans danger à vos questions.

— C'est que la chose est extrêmement urgente et importante, docteur, insista Gauge avec fermeté. Chaque minute compte. Il faut que Mrs. Milne soit questionnée maintenant. Il faut absolument que nous sachions ce qui l'a effrayée. Je vous assure, docteur, que je suis nanti des pouvoirs nécessaires pour exiger cela. Il serait bon que vous lui donniez une drogue pour la rendre plus réceptive à mes questions. Reid faillit protester. Mais déjà Gauge ajoutait :

— Ce qu'il faut, c'est un produit engendrant une légère hypnose. Avec la mescaline ce serait trop long. Je pense que la méthédrine conviendra et sera moins dangereuse. Trente milligrammes, en injection intraveineuse.

— Vous prenez ma pauvre malade pour un cobaye ! ricana Reid. Vous n'êtes pas médecin, que je sache, et vous risquez d'aggraver son état pour la simple satisfaction des autorités. Je...

— Et moi je vous dis, le coupa Gauge en élevant le ton, qu'il faut qu'elle parle.

— Puisque vous l'exigez, je m'incline. Mais une drogue ne sera pas nécessaire. Depuis vingt-quatre heures, Mrs. Milne a donné des signes d'amélioration. La température, le pouls, la respiration sont presque revenus à la normale. Je vous accorde cinq minutes d'entretien, à condition que vos questions ne soient pas de nature à lui redonner une crise.

Gauge se sentait nerveux. Que ne devait-il pas faire pour tenter d'y voir clair ! Dans la chambre de la gouvernante, il constata avec plaisir que la fenêtre avait des barreaux. Mrs. Milne le reconnut.

— Vous êtes Mr Gauge, fit-elle d'une voix faible. Et vous êtes l'amoureux de miss Lomax, n'est-ce pas ?

Gauge fut, tellement surpris qu'il rougit, tandis que le Dr. Reid

étouffait un petit rire.

— Je vois que vous avez un esprit très pénétrant, Mrs. Milne, balbutia Gauge. Mais ce n'est pas de cela que je voudrais vous parler. Vous êtes encore bien faible. Vous avez subi un mauvais choc l'autre nuit. Je voudrais seulement vous poser une simple question à ce sujet. Je serai aussi bref et discret que possible, afin de ne pas vous tourmenter inutilement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en montrant le magnétophone que Gauge avait apporté et posé sur la table. Oh ! je sais. Sir William en avait un. Qu'est-ce que vous voulez faire de cet appareil ?

— J'ai une bobine enregistrée que je voudrais vous faire écouter, Mrs. Milne. Vous entendrez un certain bruit, et je voudrais que vous me disiez si c'est ce même bruit que vous avez entendu la nuit où... enfin, vous vous souvenez. Après quoi vous essayerez de me décrire le ou les personnages que vous avez vus dans la maison, et ce gant dont vous avez parlé. Ce sera tout.

— Oh ! gémit-elle, je ne peux pas vous parler de cela. Il y a eu ce bruit affreux qui résonnait dans ma tête. Et cette fumée... Je n'ai vu personne. Je n'ai entendu que des pas. Et j'étais toute seule.

Mais Gauge avait mis le magnétophone en marche, et elle regardait, fascinée, la bobine qui se déroulait, faisant revivre la voix de Farrow. Il y eut un silence, puis ce fut le bruit grinçant et le cri poussé par le savant, à des milliers de kilomètres.

Gauge fut presque saisi de peur en voyant le changement qui se produisait sur le visage de la gouvernante. En quelques instants, celle-ci sombra dans une horrible crise nerveuse. Elle respirait avec peine, elle poussait des cris stridents, elle se tordait sur sa couche, en proie à une souffrance aiguë. Les seules paroles distinctes qu'elle prononça furent :

— C'est horrible ! Oh ! mon Dieu, c'est horrible !

Le Dr. Reid bouscula Gauge pour s'approcher de la malade, une seringue à la main. Il lui administra un calmant qui en quelques instants la plongea dans l'inconscience, puis il se tourna vers le visiteur, les yeux chargés de colère.

— On saura en haut lieu ce que vous avez fait, dit-il d'une voix sifflante. Votre comportement a été abominable. Cette pauvre...

— Cette pauvre femme s'en remettra vite, fit Gauge d'un air sombre. Dans un jour ou deux elle sera de nouveau d'aplomb et ne se rappellera même pas ce qui vient de se passer. Quant aux autorités que vous voulez informer de la chose, puis-je vous rappeler, docteur Reid, qu'un autre de vos patients, David Ross, s'est évadé d'ici à cause de votre négligence. Le résultat, c'est qu'il a été ensuite kidnappé.

Ces paroles semblèrent calmer le médecin.

Gauge referma son magnétophone et regagna son hôtel, passablement déprimé. Il prit un bain, puis resta un long moment assis dans un fauteuil, méditant sur toutes les impasses dans lesquelles il piétinait. La sonnerie du téléphone le tira de sa rêverie. C'était Helen, et la voix de la jeune fille le réconforta.

— Je vous attendais presque pour dîner, lui disait-elle. En tout cas je pensais qu'au moins vous me téléphoneriez. Vous me l'aviez promis.

— Je suis une brute. Et je n'ai même pas dîné. Je viens immédiatement.

— L'inspecteur a laissé un petit paquet pour vous, en provenance de l'ambassade des États-Unis.

— Oh ! ça n'a plus grande importance. J'en ai bien fini avec toutes ces choses absurdes. Mais j'arrive, chérie.

*
* *

À « L'Hermitage », Helen, qui avait préparé pour lui un repas froid et du café, insista pour qu'il ouvre le paquet et prenne connaissance de son contenu.

— C'est peut-être plus important que vous ne le pensez. Et il faut aussi que vous mangiez. Vous n'allez pas vous laisser abattre ainsi. Je devine, rien qu'à vous voir, que ça n'a pas bien marché avec Mrs. Milne.

— Non, fit-il d'un air absent. Non, pas du tout.

Il ouvrit machinalement le paquet. Celui-ci contenait un peu de terre enfermée dans un petit sac en matière plastique. Il fit glisser la terre dans le creux de sa main et l'examina.

— C'est très différent de ce que nous avons trouvé dans les trous d'ici, dit-il au bout d'un moment. Ici, la substance était noirâtre, ressemblait à du bitume, contenait du pétrole. Ceci ressemble à du sel.

Il mit sur sa langue quelques grains.

— Oui, c'est une roche saline. Le doute n'est guère possible.

Il se leva brusquement. Il semblait soudain très agité. Il dit à Helen :

— Passons dans la bibliothèque de votre père. Je veux...

Elle le prit dans ses bras.

— Auriez-vous découvert quelque chose d'important, mon chéri ? Ces spécimens de minéraux... Celui que vous avez trouvé dans l'île, était-il lui aussi différent des autres ?

Il serra la jeune fille contre lui et lui fit faire un tour de valse.

— Mais oui, chérie. Je crois que j'approche de la solution de tous ces mystères. Je veux vérifier quelque chose. Passons dans la bibliothèque. Sortez-moi tous les livres de géographie, de géologie, de minéralogie.

Pendant une heure, ils compulsèrent fébrilement une dizaine d'ouvrages. Gauge prenait des notes à toute allure. Finalement il dit :

— Nous y voilà, enfin. Les cavités que j'ai vues dans le Nottinghamshire contenaient toutes des traces de pétrole. Celle de l'île Skerry contenait du quartz siliceux. Et celle de Louisiane du sel, du chlorure de sodium. Si nous rapprochons ces trois faits, nous avons la réponse. Nous savons maintenant d'où viennent les mystérieuses créatures qui kidnappent des anthropologistes et les ramènent un peu plus tard, pareils à des bouteilles de lait vides.

— Vous croyez, chéri ?

— J'en suis sûr. Il y a du pétrole dans le Nottinghamshire, mais à plus de mille mètres sous terre. De même pour le quartz dans les îles Orkney dont fait partie Skerry, et pour le sel dans la région de Louisiane où habite Farrow. Cet ivrogne de Cooper n'avait pas tout à fait tort. C'est des profondeurs de la terre que viennent les étranges ravisseurs. Maintenant, chérie, vous pouvez téléphoner au Dr. Reid pour qu'il envoie une ambulance si vous pensez que je suis devenu complètement fou !

CHAPITRE VII

AGITATION À PENWOOD

Gauge avait enfin consenti à prendre quelque nourriture. Comme Helen émettait encore quelques doutes sur le bien-fondé de son hypothèse, il lui dit :

— Il y a quelques jours, j'aurais moi-même qualifié une idée pareille d'absurde, incroyable, enfantine, impossible, ridicule. Mais maintenant je suis absolument convaincu que la menace à laquelle nous avons à faire face – et quand je dis nous, je pense l'espèce humaine – vient des entrailles mêmes de notre planète. C'est parce que je suis un homme de science que je suis arrivé à une telle conclusion. Les faits sont là. Les engins pilotés par les ravisseurs sont de véritables foreuses souterraines. Les seules traces qu'ils laissent lorsqu'ils font surface sont ces cavités que vous avez vues comme moi, et qui contiennent un peu de la substance ramenée des profondeurs...

— Mais, balbutia Helen, que peuvent bien être les créatures qui... qui pilotent ces engins ?

— Des créatures intelligentes, sans nul doute, et même infiniment plus évoluées que nous. Mais vous comprenez maintenant pourquoi on n'a jamais trouvé aucune trace de leur venue sur les écrans de radars ?

— Mais d'où viennent-elles ? Comment vivent-elles ?

— Cela, ma chérie, nous ne le saurons peut-être jamais. Au-delà d'une distance infime comparée au diamètre de la Terre, nous ne savons rien. Ces êtres vivent sans doute dans d'immenses cavernes. Ils ont sans doute des villes souterraines. Ils viennent sans doute de temps à autre à la surface du sol.

— Mais pourquoi s'en prennent-ils aux anthropologistes ?

— Cela aussi, je pense le deviner. Chacun des anthropologistes kidnappés avait découvert des ossements qui devaient provenir de ces créatures – des ossements extraordinaires – et se préparait à en faire la révélation. Plusieurs de ces habitants des entrailles de la Terre avaient dû en effet mourir lors d'une visite à la surface, et leurs cadavres rester sur place. La chose avait dû se produire notamment dans une certaine grotte des Pyrénées.

— Ainsi donc, ce crâne étrange...

— Mais oui... Ce crâne étonnant provenait d'un des êtres en question. J'en ai la certitude. Et rappelez-vous ce que disait avec juste raison votre père sur son peu d'ancienneté. Or, ces créatures,

visiblement, sont décidées à préserver leurs secrets à tout prix, à commencer par celui de leur existence.

Helen hochait la tête.

— Je comprends, mon chéri. Tout cela me paraît maintenant d'une logique absolue. Elles ont enlevé sir William. Elles sont revenues pour fouiller dans son bureau, et c'est en revenant chercher le gant d'amiante qu'elles avaient oublié qu'elles ont effrayé si fort cette pauvre Mrs. Milne. Elles ont enlevé Ross. Elles ont enlevé Cooper, qui en savait trop. Elles sont venues dans notre propre maison, ici, pour y prendre le crâne que vous aviez rapporté de Nottingham. Mais comment pouvaient-elles savoir tant de choses sur nous ?

— Je présume qu'elles sont télépathes, qu'elles peuvent lire dans nos esprits. Peut-être nous épient-elles depuis des générations. Oui, tout s'explique. Même le gant d'amiante. De tels gants leur sont nécessaires pour sortir de leurs engins qui doivent être brûlants après avoir navigué à travers des couches minérales.

Helen eut un frisson. Elle se serra contre Gauge.

— Je me demande, dit-elle, ce que mon père va penser d'une théorie aussi audacieuse.

Ils allèrent réveiller le vieil homme qui dormait dans sa chambre, afin de lui faire part immédiatement des conclusions auxquelles ils avaient abouti. Lomax les écouta sans mot dire. Puis il se gratta le menton.

— Ça me paraît bien peu croyable, s'écria-t-il enfin. Voyons, Gauge. Vous n'ignorez point que la vie n'est possible que dans certaines conditions de température, de pression, de ressources alimentaires, et vous n'ignorez pas que...

— Je sais, je sais, répliqua le jeune homme. Tout cela nous dépasse. Mais il n'est pas exclu que ces créatures aient résolu des problèmes que nous sommes encore incapables de résoudre, qu'elles se soient adaptées à un milieu dans lequel nous ne pourrions pas survivre. Rappelez-vous ce crâne. Rappelez-vous ce que vous nous en avez dit vous-même, et qui vient à l'appui de ma propre thèse. Vous nous avez dit qu'un tel spécimen ressemblait à ce que pourrait être un crâne humain après une évolution d'un ou de deux millions d'années, avec tout ce que cela suppose comme progrès dans l'ordre de l'intelligence, des sciences, des techniques.

— C'est exact, fit le vieux savant. Je vous ai dit cela. C'est une vue théorique, à laquelle je crois d'ailleurs. Mais il n'en reste pas moins que l'homme n'existait pas avant la dernière période glaciaire, et que par conséquent...

— L'anthropologie, coupa Gauge, en est-elle absolument sûre ?
Lomax hésita.

— Naturellement, dit-il, l'anthropologie n'est pas une science

exacte. Nous forgeons des théories à la lumière de ce que nous savons, mais une nouvelle découverte...

— Pourrait tout changer, acheva Gauge. Mais précisément c'est cette nouvelle découverte qui a été faite par Stacey et Ross, par Sverhoff, par Farrow.

— Oui, dit enfin le vieil homme, c'est très troublant. Mais j'aimerais qu'on m'explique tout de même deux ou trois choses. Pourquoi ces créatures vivaient-elles depuis des millions d'années dans ce que vous appelez leurs villes souterraines, alors qu'il fait si bon au soleil, au milieu de cette aimable nature où se sont promenés successivement le *pithecanthropus erectus*, l'homme de Java, l'homme de Pékin et tant d'autres jusqu'à nous ? Je voudrais qu'on me dise aussi pourquoi ces êtres tiennent tant à ce qu'on ne trouve pas quelques débris de leurs ossements ? Ce n'est pas parce qu'un ou deux vieux savants auraient écrit des mémoires sur un crâne un peu bizarre que le monde en aurait été révolutionné. Enfin j'aimerais savoir pourquoi ces créatures – après avoir effacé les souvenirs de leurs captifs, ce qui me paraît également peu explicable – les auraient ramenés sains et saufs à la surface au lieu de les supprimer purement et simplement. Que répondez-vous à tout cela ?

Gauge eut un sourire. Que répondre, en effet ? Pourtant il avait déjà quelques idées à ce sujet. Mais à quoi bon tenter de convaincre tout à fait le vieil homme ? L'essentiel n'était-il pas que ce dernier mît la main de sa fille dans la sienne à une date aussi proche que possible ?

— Voyez-vous, professeur, dit-il, ce ne sont là que des hypothèses de travail en attendant d'y voir tout à fait clair. Pour le moment, je vais rentrer à Londres afin d'y présenter un nouveau rapport. Il faut même que je téléphone au Home Office...

— Naturellement, Andrew, fit Lomax avec un clin (l'œil. Mais à votre place, j'irais doucement. Car vos supérieurs seront encore plus coriaces que moi. Avec moi, vous avez au moins un avantage. C'est que je me prépare, mon cher, à devenir votre beau-père.

Gauge rougit. Ainsi donc le vieux savant avait tout deviné sans en avoir l'air, et semblait même prendre la chose avec plaisir. Pour cacher son trouble. Gauge alla décrocher le téléphone. Au bout d'un moment, il le reposa avec vivacité, comme s'il avait été brûlant.

— Helen ! s'écria-t-il. Où êtes-vous ? Ces brutes reviennent.

La lumière venait de s'éteindre.

— Passons tous dans le hall. Tenons-nous par la main. Avez-vous des bougies ?

— Elles sont en haut, dit la jeune fille. Mais il y a une vieille lampe à pétrole que j'ai mise sous l'escalier.

Ils l'allumèrent, ce qui les rassura un peu.

— Je vais aller fermer toutes les ouvertures, reprit Gauge. Ne

bougez pas d'ici. Avez-vous des armes à feu ?

— Un vieux fusil de chasse, dit Lomax. Mais je crains bien de ne pas avoir de cartouches. Et il est trop tard, mon garçon. Écoutez.

On entendait des pas au-dehors, des pas lourds sur le gravier. Helen se jeta dans les bras de son fiancé. Il la tint enlacée un moment puis se dégagea.

— Passez tous deux dans la cuisine, barricadez-vous. Je vais observer les choses d'ici. Il faut que je sache.

— Je ne veux pas vous lâcher, s'écria-t-elle passionnément. Je ne pourrais pas vivre sans vous.

À ce moment-là ils crurent entendre une voix derrière la porte. Gauge se précipita en criant :

— Qui est là ?

La voix qui lui répondit lui parut une voix d'ange. C'était celle d'Adams. Gauge ouvrit la porte et tira l'inspecteur à l'intérieur en lui demandant :

— Stanley, qu'y a-t-il ?

— Ma voiture vient de s'arrêter, juste devant l'entrée. Impossible de la remettre en marche. Et ma lampe de poche ne veut pas marcher non plus. J'ai pourtant changé la pile ce matin.

— Stanley ! Ne comprenez-vous pas ? Ce sont *eux* qui reviennent. Et ils viennent de sous la terre.

— De sous la terre ?

Mais Gauge n'était pas en humeur de donner des explications. Déjà le bruit grinçant commençait à se faire entendre. Il prit Helen et son père par le bras.

— Vous deux, montez au premier, bouclez-vous, et regardez par les fenêtres. Vous, Stanley, vous allez me suivre dehors. Nous avons encore quelques instants avant qu'ils ne sortent de leur engin. Il y a derrière la maison une haie de genêts desséchés. Nous y mettrons le feu dès qu'ils commenceront à avancer. Nous aurons ainsi quelque chance de les voir et peut-être même de les mettre en fuite.

Quelques instants plus tard, ils étaient derrière la haie. Adams avait sorti son briquet de sa poche. Le bruit, l'étrange bruit devenait intense. Soudain ils virent, à la faible lueur du ciel, une fumée roussâtre se traîner sur le sol.

— Attention ! fit Gauge. Tenez-vous prêts... Allez-y.

Stanley Adams enflamma la haie.

— Drôle de saison pour un feu de joie, dit-il.

Aussitôt les flammes crépitèrent. En un clin d'œil, plusieurs mètres de haie flambèrent. Alors, à la lueur de ce brasier improvisé, ils virent. Ils virent l'engin conique, de couleur argentée. Ils virent sur le terrain, devant eux à travers les étincelles et la fumée tourbillonnante, des ombres menues. Gauge eut plus que jamais l'impression de se rappeler

quelque chose. Mais il n'avait pas le temps de s'arrêter à cette impression. Il regardait de tous ses yeux, sans parvenir à saisir très distinctement ce qu'il voyait, tant la fumée devenait épaisse. Le bruit, qui avait cessé, revint. La fumée peu à peu se dissipa. La « tente argentée » n'était plus là. La haie de genêts achevait de se consumer.

— Us sont repartis ! s'écria Adams. Nous les avons eus.

— Je sais pourquoi, dit Gauge. Mais allons vite voir la cavité.

Ils se mirent à courir. La cavité était bien là à une soixantaine de pas de la haie qu'ils avaient incendiée. Adams pressa sur le bouton de sa torche électrique. Un rayon en jaillit.

— Elle marche de nouveau, fit-il.

— Naturellement. Et voyez, la maison est de nouveau éclairée. Mais il est inutile maintenant de s'attarder ici.

Helen les attendait sur le perron.

— Nous les avons vus, leur cria-t-elle, et nous avons vu leur machine. Exactement ce qu'a raconté Cooper. Quant à eux... De petites ombres gesticulantes. Ils devaient avoir des masques, des gants, des combinaisons spéciales. Mais ils avaient deux bras et deux. Jambes. Ils ont fui au trot quand la haie s'est mise à flamber, et leur machine a disparu sous terre.

— Et je sais pourquoi ils ont fui, dit Gauge. Ils sont aveugles, plus aveugles que des taupes. Mais la lumière doit torturer leur cerveau. Eh bien, Stanley. Vous avez vu et entendu. Qu'en pensez-vous, maintenant ?

L'inspecteur resta un instant rêveur.

— Je me demande, fit-il, comment on pourra les combattre.

— C'est précisément ce que je vais demander à notre gouvernement, fit Gauge. Car c'est maintenant une question de gouvernement. Cela concerne même l'espèce humaine tout entière. L'effort de tous les hommes de science sera nécessaire.

Gauge exposa alors à son ami l'inspecteur – tandis qu'Helen leur préparait du café – les déductions qu'il avait faites. Il ajouta :

— Qu'un tel événement coïncide avec le début de l'âge atomique me donne à penser qu'il y a peut-être une corrélation entre les deux choses. Les explosions nucléaires ont peut-être troublé ces créatures mystérieuses dans leurs villes souterraines. Et peut-être sont-elles plus sensibles encore que nous à la pollution de l'air et des océans. Quoi qu'il en soit nous devons, nous qui connaissons leur existence, rester sur nos gardes. Et d'abord il faut, vous, Helen, et votre père, que vous partiez immédiatement pour Londres. Après quoi, je m'attaquerai au Home Office.

— Allez-y doucement, mon vieux, lui dit Adams. Vous serez sur un terrain dangereux si vous mêlez les bombes atomiques à cette affaire. Je vous respecte et je vous aime beaucoup. C'est pourquoi il me

déplairait que vous ayez des ennuis.

— Oh ! ne vous faites pas de soucis pour moi. D'abord, vous m'accompagnerez. Nous quatre qui sommes ici, nous sommes les seuls témoins survivants, si j'ose dire.

— Survivants. Oui, c'est bien un peu cela. Mais je crains fort de ne pouvoir vous accompagner. J'ai repris mon service normal. Cette affaire est terminée en ce qui me concerne. Le commissaire Grant a même insisté sur ce point lorsque je lui ai téléphoné cet après-midi pour lui demander des ordres. Il a même ajouté – pardonnez-moi de vous le rapporter, mais j'étais bien résolu à le faire – qu'il avait lu votre précédent rapport, que vous étiez fou à lier et que je devais désormais éviter tout contact avec vous. Il a peur sans doute que vous ne me contaminiez. Je ne lui ai pas dit que c'était déjà fait. Mais tout cela indique que vous n'aurez pas la tâche facile.

— Pas facile, non. Si seulement nous avions une preuve concrète. Comme ce crâne.

— Ou une bonne photographie de ces créatures et de leur engin, fit Adams d'un air rêveur.

Le professeur Lomax, qui s'était tu jusque-là et semblait somnoler, se réveilla soudain ;

— Nous avons quelque chose qui pourrait être un commencement de preuve. Je vous ai parlé, Gauge, de ce fragment d'os que Sverhoff m'avait envoyé. Comme je vous l'ai dit, je l'ai confié aux laboratoires d'État pour examen. Ils doivent avoir les résultats, maintenant. Rien que pour cela, je serai heureux d'aller à Londres. Bon, allons faire nos bagages, car si je comprends bien, vous voulez nous emmener immédiatement.

— Oui, immédiatement, dit Gauge. Je ne vous lâcherai que lorsque je vous saurai en sécurité.

À la lumière du jour, le lendemain, Gauge vit les choses sous un aspect un peu différent, sans toutefois modifier l'essentiel de ses vues. Maintenant qu'Helen et son père étaient en sécurité dans un hôtel de Piccadilly, il pouvait se permettre, avant de rien entreprendre, de réfléchir un peu.

Vers neuf heures du matin, il alla chez sa fiancée. Elle l'accueillit avec un sourire heureux. Elle lui offrit une tasse de café. Par les fenêtres ils voyaient le trafic intense de Piccadilly, un flot ininterrompu de véhicules de toute sorte. Autour d'eux s'étendait la ville immense, avec ses innombrables immeubles, ses millions d'habitants. Que craindre dans un tel endroit ?

— J'ai dormi comme une souche, lui dit-elle gaiement. Mon père aussi. Sa chambre est en face de la mienne. Il dort toujours. Je le laisse se reposer. Quels sont vos plans, maintenant ?

— Oh ! j'ai réfléchi. Votre père et Adams sont plus sages que moi. Je

vais attendre un peu avant de remettre mon second rapport. À moins qu'il n'y ait très vite du nouveau. Il faut, d'ailleurs, que je passe au Home Office, où je suis convoqué pour onze heures. Il s'agirait d'un nouveau travail, et urgent, sans rapport avec Oakdene. Cette histoire de réservoirs d'eau, je pense. En fait, j'étais déjà chargé de m'en occuper, mais ce qui s'est passé à Oakdene m'en a empêché. Et maintenant il semble que cela presse. Et vous ? Votre emploi du temps ?

— Je vais aller faire quelques achats. Mon père, lui, a l'intention de se rendre aux laboratoires de Barnes, pour y prendre le rapport dont il vous a parlé. Nous nous retrouverons pour le déjeuner, n'est-ce pas ?

— Je serai là, chérie. Dites à votre père d'être prudent. Dites-lui de ne circuler qu'en taxi, et toujours dans des quartiers animés. Faites de même. Je n'attends pas grand-chose, à vous dire vrai, de ce fragment d'os qu'il a envoyé aux laboratoires. Enfin on verra.

— Ah ! soupira-t-elle, quand tout cela sera-t-il fini ?

Il la réconforta par des paroles optimistes. Mais au fond de lui-même, il savait que la race humaine courait vers des événements graves si quelque chose de très important n'intervenait pas.

D'où tenait-il cette certitude ?

*

* *

Au Home Office, contrairement aux habitudes, Gauge fut introduit immédiatement auprès du ministre.

Celui-ci regarda sa montre.

— Je n'ai que trois minutes à vous consacrer, dit-il. Il faut que je sois à Downing Street dans un quart d'heure. Il s'agit de Penwood, des réservoirs d'eau. Cette affaire qui jusqu'ici semblait assez négligeable vient de passer en priorité absolue. Vous avez lu les journaux, naturellement, mais pas les journaux étrangers. D'après ceux-ci, et surtout d'après les rapports de nos agents au-dehors, nous savons que des phénomènes analogues se produisent maintenant un peu partout et y causent une vive inquiétude. L'eau devient impropre à la consommation. Il faut d'urgence tirer cela au clair en ce qui nous concerne. Vous avez le dossier. Où en êtes-vous de votre enquête ?

Gauge, tout en tirant une chemise de sa serviette, réfléchissait à toute allure. Il ne s'était pas attendu à une révélation aussi grave.

— J'ai bien le dossier, en effet, monsieur le ministre. Mais j'ai été entièrement pris tous ces derniers jours par l'affaire d'Oakdene... Au sujet de sir William Stacey.

— Ah ! c'est vrai, fit le ministre d'un air absent. Je vous félicite. Tout s'est bien terminé. Ni crime ni enlèvement. De leur côté, les

Soviets sont satisfaits. C'est une affaire réglée.

Gauge réfléchit encore quelques secondes et estima qu'il était de son devoir de parler. De parler immédiatement, malgré la résolution qu'il avait prise d'attendre encore un peu.

— Non, monsieur le ministre, dit-il d'une voix soudain passionnée, tout n'est pas réglé. Cette affaire n'est pas finie. Elle ne fait même que commencer. La disparition de sir William et celles de ses collègues américain et soviétique n'ont été qu'un lever de rideau ! Je vous demande de m'accorder un entretien un peu prolongé. Il y a des choses que vous devez savoir sans tarder, monsieur. Il s'agit d'une menace contre l'humanité tout entière. Cette affaire de Penwood et ce qui se passe ailleurs ainsi que vous venez de me le dire, sont en relation étroite, j'en suis sûr.

Mais le ministre se leva. Son secrétaire venait de passer la tête dans la porte entrebâillée et de lui lancer :

— On vient de téléphoner de Downing Street qu'on vous attend. Le premier ministre semble même s'impatienter...

Le chef du Home Office tendit la main à Gauge.

— Vous voyez bien que je ne puis vous écouter. Ce qui est urgent, pour le moment, c'est ce qui se passe à Penwood. Allez-y aujourd'hui même et tenez-moi au courant.

Gauge osa alors ce qu'il n'aurait jamais cru pouvoir oser. Il prit le ministre par le bras.

— Mais comprenez donc, monsieur, s'écria-t-il que ce que j'ai à vous dire est encore plus important que votre rendez-vous avec le premier ministre. Il s'agit d'une menace qui vient des profondeurs de la terre. Le seul moyen de l'écarter, j'en suis sûr, est de faire cesser partout les essais nucléaires. Partout, et définitivement.

Le ministre toisa son visiteur d'un air sarcastique.

— Seriez-vous devenu, Gauge, un de ces fanatiques qui prêchent la non-violence à Marble Arch ? Je crois plutôt que vous vous êtes surmené ces derniers temps. C'est pourquoi j'excuse votre incroyable conduite. Filez vite à Penwood pour voir ce qui s'y passe. Et ensuite prenez des vacances. Vous en avez besoin, mon garçon.

*

* *

Gauge ne se rasséréna un peu que lorsqu'il fut assis auprès d'Helen, dans la salle à manger de l'hôtel où elle était installée. Mais la jeune fille avait parfaitement noté qu'il était bouleversé. Finalement, il lui raconta ce qui s'était passé au ministère. Elle le regarda un moment avec des yeux tendres et tristes puis elle lui dit :

— Je ne vois pas ce que vous auriez pu faire de plus, mon chéri. Nous n'avons plus aucune preuve matérielle, si ce n'est ce fragment

d'os provenant de Sverhoff, et dont vous pensez vous-même qu'il est sans grand intérêt. Tout cela est si fantastique que je me demande parfois moi-même si je n'ai pas rêvé. Nous ne pouvons pas demander à Adams de compromettre sa carrière pour nous aider, bien que je sois sûre qu'il le ferait volontiers. Mais que vaudraient le témoignage d'Adams, et celui de Mrs. Milne si elle est un jour en état de parler, et le vôtre, et le mien, et même celui de mon père contre ceux de sir William, de Farrow, de Sverhoff, qui viendraient affirmer qu'il ne leur est rien arrivé d'anormal ? Il se taisait. Il demanda soudain :

— Où est votre père ?

Elle allait répondre quand on l'appela au téléphone. Elle revint en souriant.

— C'est précisément mon père, dit-elle. Je commençais en effet à m'inquiéter pour lui. Il est à Barnes. Il m'a dit qu'il ne rentrerait que plus tard et qu'il nous fallait déjeuner sans lui. Il avait l'air très excité par les résultats des tests qui ont été faits sur le fragment d'os.

— Ah oui ? fit Gauge, soudain intéressé. Qu'a-t-il dit exactement ?

— Oh ! vous le connaissez, il s'emballe parfois très vite, et il est parfois très irritant. Il n'a rien voulu me dire. Il veut vous réserver la primeur de ses déclarations. Mais il avait réellement l'air très excité.

— J'espère, fit Gauge, qu'il nous ramènera quelque chose de sensationnel. C'est notre dernière planche de salut.

Puis il se mit à rire, d'un rire un peu nerveux. En cet instant de détente qu'il vivait auprès d'Helen, il aurait volontiers tout envoyé au diable.

Sa fiancée se pencha vers lui.

— Quand partez-vous pour Penwood ?

— Dès que nous aurons fini de déjeuner.

— Emmenez-moi avec vous.

— J'allais précisément vous demander de m'accompagner. Je ne veux plus vous perdre de vue un seul instant.

*

* *

Ils roulaient à assez vive allure sur la grande route de l'Ouest. Ils quittèrent celle-ci après avoir dépassé Osterley et s'engagèrent dans un agréable chemin sinueux.

Au bout d'un moment, Gauge arrêta la voiture.

— Nous allons nous reposer un instant, fit-il. Je suis un peu en avance pour mon rendez-vous.

Il alluma deux cigarettes, en passa une à Helen, puis tourna le bouton de la radio, qui fit entendre une valse langoureuse.

— Quel endroit charmant, fit-elle. Et comme on voudrait, dans cette campagne si paisible, oublier toutes vos hypothèses.

Il se rembrunit.

— Ce ne sont plus des hypothèses, dit-il. Pour moi ce sont maintenant des certitudes. Non seulement ces créatures existent, puisque nous les avons vues de nos yeux, mais elles possèdent des cerveaux d'une puissance que nous ne pouvons même pas imaginer. Je suis sûr qu'elles communiquent entre elles par télépathie et peuvent lire dans les cerveaux de n'importe quels êtres vivants. Je suis sûr qu'elles ont des villes enténébrées mais qui pour elles sont d'une splendeur incroyable. Elles tirent leur nourriture du fond des océans. Elles reçoivent l'air qu'elles respirent par des canalisations secrètes. Elles peuvent obtenir par synthèse tout ce dont elles ont besoin. Elles ont autour d'elles en abondance du pétrole, de l'acier, toutes les matières premières et elles les exploitent avec des moyens que nous ne soupçonnons même pas. Helen eut un petit rire un peu effrayé.

— Comment pouvez-vous savoir tout cela, mon chéri ?

— Je le sais. Mais ne me demandez pas comment. Je ne pourrais vous le dire. C'est une certitude intérieure.

Il se tut. Puis il dit soudain, en contemplant le paysage :

— C'est curieux. Je n'ai jamais pris cette route de ma vie. Et pourtant j'ai la sensation très forte d'être déjà venu en cet endroit, de m'être arrêté ici même.

— Une ressemblance avec un paysage vu ailleurs.

— Non, non. C'est plus profond. Je sens quelque chose de presque physique qui me chatouille le cerveau. Je sais que je suis venu ici, et qu'il n'y a pas longtemps. Mais je ne peux pas me rappeler dans quelles circonstances. Excusez-moi. Je vais aller faire un tour dans ce champ voisin. Cela me rafraîchira peut-être la mémoire.

Il franchit la haie et s'éloigna. Il revint quelques minutes plus tard. Helen fut frappée par sa pâleur.

— Qu'avez-vous, chéri ? lui demanda-t-elle.

— Je viens de faire une découverte, lui dit-il en reprenant place au volant.

— Une découverte ?

— Oui. La cavité numéro... Je ne sais plus à quel numéro nous en sommes. Mais elle est toute semblable aux autres.

Elle eut un frisson. Mais le soleil était si brillant, qu'elle secoua aisément sa frayeur.

— Une cavité ? fit-elle. Ainsi, ils sont venus ici. Pourquoi ? Pour qui ? Nous n'en avons jamais entendu parler.

Gauge se tenait le front dans la main.

— Helen chérie, murmura-t-il, je sens qu'il y a dans mon cerveau je ne sais quoi qui veut surgir à la surface mais ne peut pas. Cela devient affolant. Filons vite à Penwood. Et parlons d'autre chose, de n'importe quoi.

À Penwood, Hamilton, le directeur de l'important ensemble que formaient les réservoirs d'eau, les accueillit.

Gauge se tourna vers Helen.

— Attendez-moi dans la voiture. Je n'en aurai pas pour très longtemps, j'espère. Vous trouverez des cigarettes dans la boîte à gants et les journaux sont sur le siège arrière.

Les deux hommes se dirigèrent en silence vers le bureau directorial. Hamilton semblait très soucieux.

— Je suis heureux de vous voir, dit-il, et je compte beaucoup sur vous. Car la situation vient de s'aggraver avec une grande rapidité, au point que nous avons dû cesser momentanément la distribution, ce qui est extrêmement grave. Nos techniciens sont exténués et ne savent plus que faire ni que penser...

— Quand vous êtes-vous aperçu pour la première fois que quelque chose n'allait pas ?

— Le 23 du mois dernier... Oui, le 23, très exactement.

— Le 23 ? répéta Gauge.

Il avait la sensation que tout tournait autour de lui. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête. Il posa encore quelques questions, un peu au hasard, écoutant à peine les réponses.

— Voulez-vous que nous passions dans le laboratoire, qui est tout à côté ? lui demanda le directeur.

De nombreuses bouteilles, avec des étiquettes et des dates, y étaient rangées sur des rayons. La première datée du 23 du mois précédent, portait la mention : « Réservoir filtrant N°3. » Hamilton emmena Gauge près d'une fenêtre et montra une installation de ciment et d'acier près de laquelle la voiture de son visiteur était parquée. Helen lisait paisiblement.

— C'est là que tout a commencé, dans ce réservoir... Quand nous avons reçu les premières plaintes des usagers, nous ne nous sommes pas affolés... Nous avons fait les tests d'usage. Mais cela s'est aggravé peu à peu et vient de prendre une tournure catastrophique. Songez que nous desservons plus de deux millions d'usagers de la région londonienne. Nos ingénieurs ont visité pouce par pouce toutes nos installations. Nos chimistes, nos biologistes n'ont pas pu découvrir ce qu'était cette matière qui...

— Une matière ?

— Oh ! j'emploie ce mot faute d'un autre pour désigner la cause. Mais il faut avouer que nous ignorons encore tout de celle-ci. Nous avons cru d'abord à quelque bactérie, à quelque virus. Un de mes collaborateurs a même suggéré qu'il pouvait s'agir de retombées de

Strontium 90. Mais toutes ces hypothèses et d'autres encore sont maintenant écartées. Pourtant notre eau, et c'est assez étrange, n'est pas devenue positivement dangereuse. Elle provoque des nausées, qui heureusement ne sont que passagères. Les hommes qui travaillent près des réservoirs affectés ont eux aussi des malaises analogues. En bref, notre eau est devenue imbuvable. Ce n'est plus l'honnête H₂O d'autrefois. Tout cela est réellement diabolique.

— Imbuvable, dit pensivement Gauge.

— Tenez, fit le directeur. Voyez le contenu de cette bouteille. Un liquide épais, sirupeux, et d'où se dégage une très légère odeur de moisi. Pourtant toutes les analyses révèlent qu'il s'agit d'une eau chimiquement neutre et dépourvue de bactéries.

— Et tout a commencé le 23, fit Gauge d'un air rêveur. Je ne veux pas vous faire l'affront de vous demander si toutes vos installations ont été sérieusement vérifiées. Vous me l'avez déjà affirmé et je ne mets pas votre parole en doute. Il est inutile que je prolonge ma visite. J'espère revenir très bientôt. Pour moi, cette affaire est encore plus grave que vous ne le pensez, d'une gravité inouïe, et elle est liée à une autre affaire dont je viens précisément de m'occuper. Je connais la cause de ce qui se passe ici. Mais je ne puis vous en dire davantage. C'est un problème de gouvernement. Il faut que je rentre à Londres au plus vite.

Sur quoi il serra la main à Hamilton, qui le dévisageait, stupéfié par une telle déclaration.

Dehors, il regarda l'heure à une horloge électrique. Mais visiblement celle-ci ne marchait pas. Un ouvrier lui dit :

— Toutes nos horloges sont détraquées depuis quelques jours. D'après un de nos ingénieurs, ce serait un phénomène magnétique.

Gauge se dirigea rapidement vers sa voiture. « Phénomène magnétique ? » se demandait-il.

Helen l'attendait. Il fut surpris par l'expression de son visage. Elle était pâle, elle transpirait.

— Chérie, qu'avez-vous ?

— Je ne sais pas. Depuis un moment j'ai des espèces de nausées.

— Ce n'est rien, fit-il. Ça va passer dans un instant.

Il sauta à son volant et démarra à toute allure. Au bout d'un moment, il demanda :

— Ça va mieux ?

— C'est complètement passé, lui répondit-elle avec un sourire. Comment pouviez-vous le prévoir ?

— Oh ! ce n'était pas difficile. Ce qui se produit à Penwood, y compris la nausée que vous venez d'avoir, est l'œuvre de nos petits amis du sous-sol. Ils ne se contentent pas d'enlever des anthropologistes et de leur faire perdre la mémoire, ils s'attaquent à

nos réserves d'eau, ici et ailleurs, parce que l'eau de consommation domestique est un des éléments majeurs de notre civilisation. Tout cela a commencé le 23 du mois dernier. Or c'est ce jour-là que la radio et la presse ont annoncé que les essais nucléaires allaient reprendre. Ce n'est pas une simple coïncidence. J'avais déjà formé l'hypothèse d'après laquelle nos explosions atomiques étaient nuisibles à ces créatures souterraines. Pour moi c'est maintenant une certitude. Elles ne veulent pas que les océans d'où elles tirent leur nourriture soient contaminés. Alors elles usent de représailles. Je présume qu'elles utilisent des rayons dont nous ignorons la nature pour bombarder en quelque sorte, à travers je ne sais quelle épaisseur de minéraux, nos réservoirs. Les modifications que l'eau subit ne sont ni chimiques ni bactériologiques. Il s'agit à mon sens d'un changement de structure. L'eau cesse d'être de l'H₂O. Il faudra bien que cet entêté de ministre finisse par se mettre tout cela dans la tête. En une demi-heure, dès que nous serons rentrés à votre hôtel, j'aurai tapé un nouveau rapport contenant l'essentiel, de ce qu'il doit savoir, et il faudra, bien que je le lui mette entre les mains, où qu'il soit, et qu'il le lise.

Helen fut frappée par la résolution dont faisait preuve maintenant son fiancé. Il n'avait jamais paru aussi décidé à agir.

*

* *

À l'hôtel, ils retrouvèrent le professeur Lomax qui, dans le hall, prenait paisiblement une tasse de thé.

— Alors, les enfants, leur dit-il, avez-vous passé une bonne journée ? Moi j'ai fait une délicieuse et longue promenade à pied. Je ne sais trop pourquoi, je me suis retrouvé à Barnes après le déjeuner. Comme il faisait un temps magnifique, je me suis décidé à revenir tout doucement, en flânant, à travers les Commons. Il y a par là des coins où on se croirait en pleine campagne, sans personne pour vous déranger. Ce n'est qu'en arrivant à Hammersmith que j'ai commencé à me sentir un peu fatigué. Alors j'ai pris le « tube » pour rentrer.

Gauge et Helen se regardèrent.

— Voyons, professeur, dit Gauge, vous étiez allé à Barnes pour y prendre les rapports sur le fragment d'os que vous avait envoyé votre ami le professeur Sverhoff. À l'heure du déjeuner, vous avez téléphoné à Helen pour lui dire que les résultats de cet examen étaient extraordinaires. Je suis très impatient, vous vous en doutez, de connaître ces résultats.

Le vieil homme se mit à rire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, mon cher ? Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Un fragment d'os ? Quel fragment d'os ? Sverhoff ne m'a jamais envoyé de fragment d'os. Je n'ai pas de

nouvelles de lui depuis plus d'un an.

Helen avait pâli.

— Père, dit-elle, ce fragment d'os, vous me l'avez montré. Vous nous en avez parlé hier encore.

Lomax fronça les sourcils.

— J'admets la plaisanterie, fit-il, mais pas quand elle tourne à l'absurde.

— Alors, s'écria Helen, qu'alliez-vous faire à Barnes ?

Il la regarda d'un air mécontent.

— Ma fille, dit-il, n'ai-je pas le droit d'aller où il me plait ? J'ai dû passer aussi à Sheen, à Putney et probablement à Wimbledon. Je ne suis plus un enfant, tout de même.

Helen allait ouvrir de nouveau la bouche, mais Gauge la tira par le bras.

— Laissez-le, murmura-t-il. Vous voyez bien que cela ne servirait à rien...

Lomax se leva d'ailleurs en disant qu'il allait regagner sa chambre, car il avait besoin de se reposer. Lorsqu'il se fut éloigné, Helen et son fiancé restèrent un moment silencieux.

— C'est affreux, dit finalement la jeune fille. Lui aussi...

— Lui aussi, répéta Gauge. Ils sont revenus pour lui. Et en plein jour, ce qui prouve qu'ils ont aussi le moyen d'affronter la lumière. Et à la lisière même de Londres, dans un des rares endroits où votre père n'aurait pas dû se promener.

— J'ai peur, murmura Helen.

Il lui prit les mains.

— Ma chérie, ne nous laissons pas abattre. Nous ne sommes plus que trois à savoir, mais tout n'est pas perdu si le gouvernement veut comprendre. Ces créatures sont puissantes et terriblement rapides quand elles le veulent. Ce fragment d'os avait pour elles, je n'en doute pas, une importance extraordinaire, c'est pourquoi il faut que nous sachions de quoi il en retournait. Mais tout n'est pas perdu, je vous le répète, car je ne crois pas que ces êtres, malgré leur immense puissance, veuillent nécessairement notre perte. Tous ceux qu'ils ont enlevés sont revenus sans autre dommage qu'une privation partielle de leurs souvenirs. Peut-être ne font-ils que se défendre. Peut-être désirent-ils uniquement que nous ignorions leur existence et que nous ne troublions pas leur mode de vie. Mais filons à Barnes. Peut-être y apprendrons-nous quelque chose...

CHAPITRE VIII

LES CHANCES DE SURVIE

Au laboratoire d'État de Barnes, ils furent reçus par le Dr. Wood, à qui Helen se présenta comme la fille du professeur Lomax. Elle présenta Gauge en sa qualité de chargé de mission du Home Office et précisa qu'il s'intéressait au fragment d'os qui avait été soumis à un examen. Le docteur Wood parut un peu étonné.

— N'avez-vous pas vu Lomax lui-même ? demanda-t-il à Gauge.

— Si, répondit celui-ci. Mais le professeur est assez souffrant, et j'aurais aimé avoir ici quelques précisions.

Wood ouvrit une chemise et en tira une feuille.

— Lomax a l'original, dit-il. Voici le double de notre rapport. Je ne puis rien vous dire de plus que ce qu'il contient.

Gauge prit la feuille et la lut rapidement. Il semblait stupéfait.

— C'est extraordinaire, dit-il.

— Oui, fit Wood sèchement, plutôt. Il s'agit d'un fragment de tibia. Les tests à la fluorine indiquent qu'il date de la période quaternaire. Disons environ un million d'années. Juste avant la dernière période glaciaire. Nous avons jugé bon de faire un examen de la radio-activité. Le résultat fut surprenant. Le fragment était très radio-actif. Il l'était même d'une façon extraordinaire en raison de son âge. En outre, un examen plus poussé nous permit de déceler que l'élément radio-actif était du Plutonium 239. Or, si certains spécimens que nous examinons sont parfois radio-actifs, aucun, naturellement, ne l'est à cause du Plutonium, car vous savez comme moi que le Plutonium 239 n'est pas un élément naturel mais se trouve uniquement dans les retombées de certains types de bombes à hydrogène...

Gauge réfléchit un instant.

— Êtes-vous absolument sûr que vos tests et analyses ont été parfaitement corrects ?

L'autre eut un sourire.

— Vous pensez bien que nous avons vérifié à plusieurs reprises de tels résultats. Car ils étaient difficiles à avaler. Je ne l'ai pas encore dit au professeur Lomax... Mais comme nous savons que ce n'est pas lui qui a découvert ce fragment, car il nous a déclaré lui-même que quelqu'un le lui avait confié pour examen, quelques doutes nous sont venus sur son authenticité. Car on peut, en plongeant un objet dans un réacteur Breeder, obtenir...

George l'interrompt avec une certaine brutalité.

— Oui, je sais. Mais ce fragment n'est pas un faux. Cela, je le sais aussi. Il provient bel et bien d'un homme qui vivait sur cette terre avant la dernière période glaciaire.

Sur quoi, sans même prendre garde à la stupeur de son interlocuteur, il entraîna sa fiancée vers la sortie.

Dans la voiture, tandis qu'ils roulaient vers Piccadilly, il dit à Helen :

— Il est exact que le Plutonium, comme vous le savez naturellement, n'existe pas dans la nature, qu'il provient exclusivement de certaines explosions nucléaires. Il est non moins exact qu'on n'a jamais fait exploser de bombes à hydrogène en Europe. Pas du moins de notre temps.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

— Je veux dire que les êtres intelligents qui habitaient notre planète il y a un million d'années connaissaient la fission nucléaire. Et tout devient clair, maintenant. À cette époque, les ancêtres de la race souterraine dont nous avons, nous, appris l'existence, vivaient à la surface du globe comme nous le faisons aujourd'hui. Leur civilisation devait même être des plus florissantes. Mais j'ai la certitude – car c'est la seule explication – qu'il y eut une terrible guerre atomique qui détruisit tout. Les nuages radio-actifs formèrent tout autour du globe un nuage si épais que les rayons du soleil ne pénétrèrent plus jusqu'au sol, et ce fut la période glaciaire qui commença et dura des milliers d'années. Une poignée de survivants – ceux qui sans doute avaient prévu le désastre et cherché un abri dans les profondeurs de la terre – fut tout ce qui resta. Ces survivants durent lutter désespérément pour ne pas périr. Ils y parvinrent. De siècle en siècle, ils créèrent une civilisation nouvelle. Sans doute montaient-ils de temps à autre à la surface pour constater que la terre demeurerait inhabitable. Et peu à peu ils s'adaptèrent à leur nouveau milieu au point de ne plus pouvoir s'en passer. Ils devinrent aveugles à force de vivre loin du soleil, mais de nouveaux sens se développèrent en eux, une vision par radar – comme nos chauves-souris – une perception extra-sensorielle. Ils devinrent télépathes. Ils créèrent, dans leurs villes souterraines, une nouvelle et fantastique civilisation.

« Cependant, la vie émergeait de nouveau à la surface. Après une longue évolution, l'homme apparut. Ils durent, ces êtres mystérieux, l'observer dès le début, tout en restant ignorés de lui. Qu'avaient-ils à redouter ? Mais ils s'émurent quand survint notre ère atomique. Une autre crainte se forma en eux. Ils nous virent pareils à des enfants jouant avec le feu. Ils eurent peur que l'antique histoire ne recommençât et que cette fois, dans une crise de folie guerrière, la planète tout entière ne fût désintégrée, ce qui avait failli se produire

un million d'années plus tôt. Ils savaient en outre que si nous apprenions leur existence, nous mettrions tout en œuvre pour leur dérober leurs propres secrets scientifiques. Voilà pourquoi ils ont enlevé sir William et les autres. Voilà pourquoi ils attaquent nos réservoirs d'eau. Ce n'est pas pour le plaisir de nous détruire, mais par instinct de conservation qu'ils agissent ainsi, et je suis sûr qu'il leur a été pénible d'en arriver là. Je suis sûr que toute idée de violence répugne à ces créatures d'une intelligence infiniment supérieure à la nôtre.

Il se tut. Helen le regardait, bouleversée.

— Vous parlez, fit-elle, comme s'ils vous avaient fait des confidences. Comme si vous évoquiez des souvenirs.

Il eut un sursaut.

— C'est étrange, dit-il, j'ai parfois moi aussi cette impression affolante. Mais je sais que ce que je dis est vrai. Je suis sûr que mes déductions sont correctes.

Ils furent arrêtés par un embouteillage. La ville semblait soudain très agitée. Des crieurs de journaux vendaient des éditions spéciales annonçant que partout en Angleterre et dans de nombreuses villes du monde, l'eau devenait imbuvable. Des attroupements se formaient dans la rue. Gauge s'énervait à son volant.

— Il faut absolument que j'écrive ce rapport dans les plus brefs délais. Les événements se précipitent. Chaque minute compte.

Il réussit à se faufiler dans une rue latérale et à regagner l'hôtel. Là aussi régnait une grande agitation. Depuis une heure, l'eau avait cessé d'être buvable dans l'établissement. Gauge se mit aussitôt au travail.

*

* *

Une heure plus tard, toujours en compagnie d'Helen, il roulait vers le Home Office. Il demanda à voir le ministre en personne, mais c'est à grand-peine qu'il fut admis auprès de Barrington, le secrétaire. Celui-ci les reçut avec froideur, et leur dit qu'il n'avait qu'une minute à leur consacrer.

— Quant à voir le ministre, dit-il, c'est totalement impossible en ce moment. Il est en conférence avec les chefs de l'industrie. Ensuite il assistera à un conseil de cabinet exceptionnel, juste avant la réunion non moins exceptionnelle de la Chambre des communes. Cette affaire des eaux fait un tapage extraordinaire et le gouvernement sera peut-être par terre ce soir. Tout ce que vous pourriez dire au ministre est maintenant dépassé. Mais si votre rapport est prêt, donnez-le-moi. Je tâcherai de le lui faire tenir quand j'en aurai l'occasion, mais Dieu sait s'il le lira...

Helen semblait outrée par ce langage et faillit éclater. Mais Gauge

la calma d'un geste.

— Inutile, chérie. Tout ce que vous pourriez dire n'y changerait rien. Mais voici mon rapport, Mr Barrington. Et voici un numéro de téléphone pour le cas où on aurait besoin de moi. Un mot encore : si votre ministre ne paraît pas enclin à lire les recommandations que je lui fais, dites-lui simplement ceci. Dites-lui que nous sommes en guerre contre des créatures inconnues. Dites-lui que si on ne cesse pas immédiatement les essais de bombes atomiques, l'espèce humaine périra par manque d'eau. Il pense que je suis fou et vous le pensez aussi. Pourtant je viens de vous donner le moyen de sauver l'espèce humaine. À vous d'en user. Pour moi, je ne peux rien faire d'autre. Venez, Helen.

*
* *

À l'hôtel où ils étaient retournés et où régnait une grande agitation, un coup de téléphone les fit sursauter.

— C'est peut-être du ministère, fit Helen.

Gauge décrocha. C'était Adams, qui l'appelait de Retford. Il écouta un moment, avec une attention concentrée.

— Bon, fit-il, nous venons de suite.

Il se tourna vers sa fiancée.

— C'est ce bon vieux Stanley. Il a fait une chose extraordinaire, et qui devrait achever de convaincre tous ces entêtés qui ne veulent pas comprendre. Il a photographié ces créatures. Oui, il a réussi cet exploit, en s'offrant lui-même comme appât. Il a renouvelé ce que nous avons fait à « L'Hermitage », en mettant le feu à des broussailles sèches. Il a pris une photo au magnésium... On y voit l'engin, et ces êtres... Il ne peut pas nous apporter lui-même cette photo. L'affaire des eaux met Retford en révolution et il doit rester sur place. Il nous demande d'aller la chercher. Filons vite.

— Filons, dit Helen. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Comme ils passaient dans le couloir, le téléphone retentit de nouveau. Gauge hésita puis dit :

— Rien ne mérite qu'on s'attarde. Rien n'est plus important maintenant que ce que nous allons chercher. Venez vite, Helen.

— Et mon père ? fit la jeune fille.

— Ne vous faites pas de souci pour votre père. Il n'a plus rien à craindre.

Tandis qu'ils étaient dans l'ascenseur, le téléphone continuait de sonner. À l'autre bout du fil, Barrington s'énervait. Le ministre, qui était à son côté, s'énervait aussi.

— Prévenez la police, dit-il à son secrétaire. Il faut retrouver d'urgence ce Gauge. Tout ce qu'il dit dans son rapport est

certainement la vérité. Et, à l'étranger, on est prêt à accepter n'importe quelle solution, car partout le mal empire d'heure en heure. Une conférence internationale au sommet aura lieu demain matin à Genève. Les plus grands savants du monde entier y sont convoqués. J'aurais voulu y emmener ce Gauge. Il faut absolument me le retrouver...

*
* *

La voiture roulait à toute allure vers Retford, dont ils n'étaient plus très loin maintenant. Il faisait nuit.

— C'est dans ce coin d'Angleterre, dit Gauge, que tout a commencé. Et c'est d'ici que nous allons emporter la preuve formelle de tout ce que j'avance. Ah ! chère Helen, le dénouement approche.

Au poste de police, ils ne trouvèrent pas Adams. Ils filèrent chez lui. Il n'y était pas non plus. Sa logeuse leur dit :

— Il a dû aller aux réservoirs d'eau, qui sont le long de la voie ferrée, à une dizaine de kilomètres d'ici.

Gauge et Helen repartirent en hâte dans la direction indiquée.

— Quel imprudent ! s'exclama Gauge. Il n'aurait pas dû se risquer seul une seconde fois dans la campagne.

Ils roulèrent pendant cinq ou six kilomètres sur une petite route déserte. Dans la lumière des phares, ils aperçurent une auto en stationnement. Gauge ralentit.

— C'est la voiture noire de Stanley !

Ils firent halte et mirent pied à terre. La voiture de l'inspecteur était vide. Ils eurent aussitôt, le terrible pressentiment de ce qui s'était passé. La preuve n'était pas loin : dans le champ voisin, un trou rond d'où sortait encore un peu de fumée.

— Pauvre Stanley ! dit Gauge. Lui qui était si courageux. Il reviendra avec le cerveau lavé. Et nous n'aurons jamais cette photo. Nous sommes arrivés trop tard. *Ils* sont plus rapides que nous.

— J'ai peur, dit Helen. Rentrons vite à Londres.

*
* *

À la même heure, tandis que dans la capitale toute la police recherchait Gauge, sur l'aéroport le premier ministre, le ministre des Affaires étrangères et le ministre du Home Office attendaient le départ de l'avion qui devait les emmener à Genève. Le chef du Home Office s'impatientait.

— Je crains bien, dit-il, qu'il ne nous faille partir sans ce Gauge.

— C'est évidemment regrettable, lui dit le chef du gouvernement. Mais j'espère que nous pourrons nous passer de lui. Nous avons son

rapport, n'est-ce pas ? En outre, aux toutes dernières nouvelles que j'ai reçues, les Américains et les Russes sont bien disposés à entrer dans nos vues. Il semble qu'ils aient eu eux aussi sur cette affaire quelques informations qu'ils ont tenues cachées mais dont ils sont prêts maintenant à nous faire part.

*
* *

Gauge et Helen étaient repartis. Mais ils ne firent pas plus d'un kilomètre. La voiture se mit à tousser et finalement s'arrêta. Gauge sentit sa fiancée trembler à son côté.

— Ce sont *eux*, fit-elle d'une voix blanche. Ils viennent pour nous enlever.

— Mais non, ma chérie, ce n'est qu'une simple panne d'essence. Dans notre précipitation, j'ai oublié de refaire le plein.

Il vérifia. C'était bien une panne d'essence.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Oh ! que faire à une heure pareille ? Le mieux est de rester dans la voiture jusqu'à l'aube. Serrez-vous bien contre moi, vous n'aurez pas froid. D'ailleurs la nuit est douce. Nous ne savons pas nous-mêmes très bien où nous sommes, et personne ne nous trouvera ici. Chérie, je vous aime... C'est la première fois que j'ai vraiment la sensation d'être seul avec vous.

Elle se blottit contre lui. Un train passa sur la voie ferrée, qui était parallèle à la route. Puis ce fut de nouveau le silence.

— S'ils nous prennent, dit Helen, vous êtes sûr qu'ils ne nous feront pas de mal ?

— J'en suis sûr, chérie. Je suis sûr, d'ailleurs, que tout s'arrangera très bientôt. Je suis sûr que, devant la gravité de la situation, mon rapport finira par être pris en considération, et qu'on fera ce que je demande.

— Vous croyez vraiment que ces créatures ne sont pas des monstres ?

— Des monstres ? Ah ! certes non, ma chérie.

— Après tout, ce sont sans doute nos ancêtres.

— Non. Car il y a eu extinction totale de la vie sur notre planète – sauf pour eux – après leur guerre atomique. Nous sommes issus d'une autre phase de l'évolution. Ils diffèrent de nous tout autant que s'ils étaient des Martiens. Mais ce ne sont pas des monstres, je vous le jure. Ils sont au contraire très doux, très bons, très bienveillants, et suprêmement intelligents.

— Andrew ! Voici que vous parlez de nouveau comme si vous les connaissiez.

— Je les connais, fit Gauge d'une voix rêveuse. Depuis un moment,

depuis que je vous tiens dans mes bras, des barrières se lèvent une à une dans mon esprit. Maintenant, je me souviens. C'est le 23 du mois dernier qu'ils m'ont enlevé, sur la route de Penwood, à l'endroit où nous nous sommes arrêtés et où nous avons vu une cavité. Ils savaient que j'allais visiter les réservoirs et ils ne voulaient pas que je m'occupe de cette affaire. J'ai eu très peur. Ils m'ont entraîné dans une de leurs villes souterraines. Bien qu'elle fût dans les ténèbres, ils ont fait en sorte, je ne sais comment, que je puisse la voir. Et je l'ai vue, je les ai vus, eux... Ils sont étranges, mais pas repoussants. Et leur ville est fantastique, incroyable, magnifique, telle que nous ne pouvons l'imaginer pour notre espèce que dans un lointain futur. Avant de me laver la mémoire, ils m'ont expliqué pourquoi ils le faisaient. C'est bien nos essais nucléaires, et même une nouvelle guerre atomique qu'ils redoutent. Ils étalent ulcérés à la pensée d'avoir à nous meurtrir pour se défendre. Et maintenant, je me demande...

— Vous vous demandez quoi, chéri ? fit Helen d'une voix bouleversée.

— Je me demande si, après m'avoir conditionné, ils n'ont pas fait en sorte que je me souvienne un peu. Que j'aie des réminiscences inconscientes que je prenais pour des déductions. Cela afin que je prépare le rapport qui sauvera notre espèce et écartera d'eux le péril qu'ils redoutent. Non, chérie, ce ne sont pas des monstres. Et ils nous dépassent infiniment à tous égards. J'ai parlé souvent ces jours derniers de la menace qu'ils constituaient pour nous. En fait, c'est nous qui les menaçons. Puissent les grands dirigeants du monde le comprendre. Et maintenant dormez, chérie.

Helen se serra plus fort contre son fiancé.

— Je n'ai pas sommeil, Andrew. J'ai si peur. Mais je suis si bien dans vos bras. Si nous écoutions la radio ? Il y a peut-être des nouvelles...

Il tourna le bouton. Ils tombèrent au milieu d'une émission d'informations. Le speaker semblait très ému. Il disait :

« On nous confirme à l'instant qu'en raison de la gravité de la situation concernant les réservoirs d'eau dans le monde entier, une réunion internationale aura lieu à Genève dès le début de la matinée, et les représentants de notre pays sont déjà partis. À cette réunion participeront de nombreux pays et notamment toutes les puissances atomiques. Nous croyons savoir qu'un homme de science anglais aurait démontré d'une façon formelle que ce qui se passe pour l'eau de consommation est en rapport direct avec les explosions nucléaires qui ont repris récemment, et que les gouvernements intéressés seraient d'ores et déjà disposés à cesser définitivement de telles expériences... »

Helen poussa un cri d'enthousiasme en serrant Gauge entre ses bras.

— Chéri ! Nous sommes sauvés ! Ils ont enfin pris au sérieux votre rapport. L'homme de science dont parle le speaker, c'est vous. Mais pour ne pas affoler les foules, les hommes d'État se sont gardés de faire allusion à ces créatures souterraines.

— Il me semble, dit paisiblement Gauge, que c'est bien ainsi que les choses se passent. Nous allons pouvoir enfin fixer la date de notre mariage.

Brusquement la radio, qu'ils n'écoutaient plus, se tut. La petite ampoule du tableau de bord s'éteignit. Gauge sentit les mains d'Helen se crispier contre son corps. Elle dit d'une voix tremblante :

— Cette fois, ce sont *eux*.

Il la serra dans ses bras.

— Ne vous affolez pas, ma chérie. Oui, je crois en effet que ce sont eux. C'était inéluctable. Et au fond de moi-même je les attendais. Pour la seconde fois, il faut que j'oublie. Et il faut que vous oubliiez, vous aussi, ce que vous savez. Mais n'ayez pas peur, Helen. Dans quinze jours, nous serons mariés. Nous nous installerons dans un joli cottage, et nous serons heureux, heureux. Car tout va rentrer dans l'ordre. Ceux qui savent, et qui par bonheur ne sont pas nombreux encore dans le monde, oublieront eux aussi, j'en suis sûr, car les créatures souterraines feront le nécessaire pour cela. Mon rapport disparaîtra, et tout ce qui touche à ce drame. L'eau redeviendra buvable, très vite. Il ne restera sans doute, dans l'esprit des hommes, que le souvenir qu'il ne faut pas faire exploser de bombes atomiques si l'on veut que les réservoirs d'eau ne connaissent pas de mésaventures. Et tout sera bien ainsi.

— Vous en êtes sûr, mon amour ?

— J'en suis sûr, chérie. Et fuir ne servirait de rien. Écoutez. On commence à entendre le bruit grinçant. Et regardez. Ce cône luisant qui sort de terre. La tente argentée du bon Cooper. Fuir ne servirait à rien. Ils nous retrouveraient vite. Ils n'ont jamais cessé de savoir où nous étions. Et s'ils ne m'ont pas repris plus tôt, c'est sans doute parce qu'ils voulaient que j'achève ma tâche.

— Je vous crois, mon amour. Mais j'ai peur.

— N'ayez pas peur. Venez. Le mieux est d'aller à leur rencontre, ce sera plus vite fait. N'ayez pas peur, Helen. Donnez-moi la main. Nous traverserons cette épreuve sans souffrances, je le sais. Et nous nous retrouverons quelque part dans quelques heures, ici-même peut-être, gais et insoucians, et toujours aussi épris l'un de l'autre.

Ils sortirent de la voiture. La main d'Helen tremblait dans celle de Gauge.

— Fermez les yeux, dit-il. Ils sont si différents de nous que leur aspect pourrait vous donner un choc. Mais ne craignez rien. Ce ne sont pas des monstres. Venez.

— Je viens. Je sens maintenant que je n'aurai pas peur, que même je pourrai les regarder.

Dans le champ, devant eux, à travers une fumée roussâtre, de petites formes s'agitaient comme des ombres.

Helen et Gauge, la main dans la main, pareils à des automates, mais le cœur battant, avancèrent dans l'herbe vers les mystérieuses créatures.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1962

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

1 Le ministère de l'Intérieur britannique.